
UNIVERSITY OF MICHIGAN


SE TAIRE
FAIRE


UNIVERSITY OF MICHIGAN


UNIVERSITY OF MICHIGAN

— Un franc —

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE
Publiée sous la direction de M. Eugène MULLER, conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal.



GRANDS VOYAGES
DE
DÉCOUVERTES DES ANCIENS

PAR

P. H. ANTICHAN



Le titre de **Voyages dans tous les mondes**, que nous avons adopté pour notre *Nouvelle Bibliothèque historique et littéraire,* indique qu'elle a pris et prendra son bien indistinctement dans les divers domaines du savoir, de l'esprit et du cœur, à toutes les époques et en tous les pays. Le récit du sérieux historien y doit avoisiner la fiction du conteur fantaisiste et les impressions morales toutes personnelles; le travail de science positive doit s'y placer à côté du recueil d'observations pittoresques, — à cette condition première que le livre, toujours de lecture facile et intéressante en soi, ne contienne, au cas où il vise à enseigner, que des notions accessibles à tous.

Là se trouvent donc réunies — dans des volumes à la fois très élégants, très portatifs et très économiques pour l'abondante matière qu'ils renferment — les œuvres que le temps a consacrées ou qui, injustement négligées, méritaient d'être remises en lumière, et aussi telles autres jusqu'ici restées ignorées ou qui sont absolument nouvelles : *Voyages de découvertes, Chroniques et traditions populaires, Aventures réelles ou imaginaires, Biographies et souvenirs, Tableaux de mœurs humaines et animales, Curiosités de la nature, des sciences ou de l'industrie,* etc.

Avons-nous besoin de faire remarquer que tous les ouvrages — d'ailleurs accompagnés d'études biographiques ou littéraires et, quand besoin est, d'annotations facilitant l'entente du texte — ont été très attentivement revus, afin que rien ne s'y trouve qui puisse empêcher de les mettre aux mains des lecteurs de tous les âges et de toutes les conditions?

.OYAGES DANS TOUS LES MONDES.
VELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE
..s la direction de M. Eugène MULLER, conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal.

GRANDS VOYAGES DE DÉCOUVERTES DES ANCIENS

PAR

P. H. ANTICHAN



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1888

, malgré la facilité, la rapidité de loco-
..on, et malgré les forces dont l'humanité
'isée dispose pour la lutte contre les élé-
..ts et contre les êtres, il est encore aujour-
ıi bien des régions inexplorées, bien des
..ons ignorées ou à peine connues, un vif
rêt doit s'attacher pour nous à l'histoire
efforts qui furent accomplis aux âges pri-
ıifs, en vue de reconnaître peu à peu les
ers points du globe et d'établir des relations
re les groupes épars de la grande famille
naine.

'auteur du présent ouvrage s'est donné
ır tâche de reconstituer, dans la mesure du
.sible, cette curieuse histoire.

i nous disons « dans la mesure du possi-
», qu'on n'entende pas que nous admettons
difficulté créée par l'absence de documents
:tains ayant trait aux origines. Non, c'est là
restriction normale, que tout historien
sciencieux doit faire, aussi bien quand il



fouille le plus lointain passé que quand il applique ses recherches aux temps les plus rapprochés de nous : la profusion des matériaux équivalant en beaucoup de cas à la pénurie, comme garantie de véracité.

Pour les temps primitifs, en effet, le chercheur n'a pas, comme il l'aurait pour des époques moins reculées, les travaux des écrivains contemporains, les témoignages des monuments épigraphiques ; mais il a les traditions, les légendes, sous la fantaisie plus ou moins poétique ou allégorique desquelles l'histoire vraie se retrouve, se fait évidente. Car, soit que la légende émane d'une personnalité puissante qui l'a formulée pour les siècles futurs, soit qu'elle résulte de l'ensemble des idées populaires, il va de soi qu'elle doit surtout la créance des générations à ce qu'elle s'appuie sur les réalités les mieux démontrées.

Ainsi s'explique que, pour retracer l'historique des plus anciennes pérégrinations, l'on ait reproduit ici quelques-unes des plus célèbres fictions, où des aventures assurément réelles en principe ont ensuite revêtu des formes fabuleuses.

Œuvres personnelles ou impersonnelles, ces
ts ont pour base incontestable l'état des
naissances acquises aux temps auxquels
s se rapportent.

Poètes ou peuples n'ont pu, n'ont dû que
ttre en œuvre la donnée à eux transmise
les souvenirs traditionnels.

L'histoire est donc là, fleurie, enjolivée,
t! mais exacte pour qui veut ou sait la
ir.

Nul ne se plaindra, pensons-nous, qu'ayant
a lui présenter, on n'ait pas cru devoir la
pouiller des magnifiques ornements qu'elle
it aux inspirations des poètes immortels,
au charmant génie des traditions popu-
ires.

E. M.

PREMIÈRE PARTIE

EUROPE ET ASIE

PREMIÈRE PARTIE

EUROPE ET ASIE

I

'XPÉDITION DES ARGONAUTES

OU

CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR

QUOIQUE nés sur les bords de la mer et, pour ainsi dire, bercés au bruit de ses flots; quoique habitués de longue date à la pêche, les Grecs mmencèrent tard leurs grands voyages de décou- rtes. Vers la fin du quinzième siècle avant Jésus- hrist, ils n'étaient pas encore sortis des eaux de l'Ar- ıipel, quand les Phéniciens sillonnaient déjà de leurs .ɔttes l'Océan et la Méditerranée. Mais à leur tour ils rirent leur essor. L'Hellespont[1] s'ouvrait devant eux; ıs s'y engagèrent et entrèrent dans la Propontide[2],

1. Aujourd'hui le détroit des Dardanelles, qui tire son nom de ancienne ville de Dardanie, située sur ses bords.
2. *Mer de Marmara.*

bassin spacieux et tranquille. Ce fut le premier pas. . en firent bientôt un second. Au fond de cette premiè mer intérieure, ils découvrirent un nouveau canal, . Bosphore, plus semblable à l'embouchure d'un grar fleuve qu'à un détroit; ils le franchirent avec pein sans cesse en danger d'être jetés à la côte par la violence du courant et brisés contre les Symplégades[1] qui semblaient se rapprocher pour les écraser, et s(trouvèrent devant une mer immense aux flots orageux, aux épais brouillards, dont les rives boisées étaient habitées par des nations barbares. C'est sans doute pour tous ces motifs réunis qu'ils lui donnèrent d'abord le nom de Pont-Axin[2]. Mais plus tard, quand, après l'avoir explorée et fréquentée, ils la connurent mieux, ils changèrent ce nom en celui de Pont-Euxin[3].

Les richesses de la Colchide[4], ses bois de construction, ses abondantes mines d'or, d'argent et de fer, laissent assez deviner le mobile qui les poussa vers les rives du Phase. La capitale du pays, Æa, était le centre d'un commerce considérable où mille nations différentes se donnaient rendez-vous; elle servait d'entrepôt aux marchandises de l'Inde, qui de la mer Caspienne remontaient le fleuve Cyrus, d'où, après un trajet

1. Les Symplégades ou Cyanées, petites îles à l'extrémité du Bosphore ou canal de Constantinople.

2. Πόντος Ἄξενος ou mer inhospitalière, appelée de nos jours mer Noire, soit à cause des brouillards qui l'obscurcissent, soit à cause des rochers noirâtres d'une grande partie des côtes, ou bien encore à cause des forêts touffues dont elle est bordée.

3. Πόντος Εὔξενος ou mer hospitalière. De même, la pointe appelée d'abord cap des *Tempêtes* par Barthélemy Diaz fut ensuite appelée cap de *Bonne-Espérance,* lors de la découverte du passage des Indes.

4. Ancienne contrée de l'Asie, située entre le Caucase, l'Arménie et le Pont-Euxin, et célèbre par la Toison d'or et l'expédition des Argonautes. *Elle était arrosée par le Phase.*

lques jours par la voie de terre, elles étaient em-
ées sur le Phase, navigable à partir de Sarapana.
nportant commerce de cette riche contrée était
depuis longtemps entre les mains des Phéniciens,
n gardaient pour eux seuls les bénéfices. Toujours
recherche de nouveaux débouchés, une fois maîtres
a Méditerranée, des Sporades et des Cyclades, ils
ent enfilé l'étroit canal de l'Hellespont et étaient
ıbés dans la Propontide, bordée au sud de grandes
, sur lesquelles ils abordèrent. Après s'être assuré
ossession du détroit par la fondation de Lampsaque
'Abydos, ils s'étaient logés à Pronectos, à l'entrée
golfe d'Ascanie, au débouché des mines d'argent
les Cithyniens exploitaient dans leurs montagnes.
nt ensuite découvert le Bosphore, ils avaient pénétré
avers ce nouveau canal dans le Pont-Euxin. Ils en
gèrent la côte orientale jusqu'à la Colchide, où les
rait la renommée des mines du Caucase, établis-
t partout sur leur chemin, du Bosphore au Phase,
e série de postes fortifiés : Héraclée Pontique, Sesa-
ıs, Karambys, Sinope, qui plus tard devinrent des
les florissantes. Une nouvelle Tyr s'éleva à l'embou-
ure du Dniéper, et les Sidoniens s'aventurèrent même
ıs les grandes plaines de la Russie méridionale. Ils
pportèrent de ces mers lointaines le thon et la sar-
e, la pourpre, l'ambre, l'or et l'argent, le plomb et
ain nécessaire à la fabrication du bronze, qu'ils re-
vaient auparavant par voie de terre, à travers l'Ar-
énie et la Syrie[1].

Quand donc les Grecs arrivèrent en Colchide, ils y

[1] Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, ch. vi.

trouvèrent les Phéniciens installés, et ils cherchèrent à les chasser de ces mers, comme ils venaient de les chasser de l'Archipel. De là les expéditions de Phryxus et des Argonautes, que la Fable et les poètes[1] ont si merveilleusement embellies.

D'après leurs fictions, Phryxus, fils d'Athamas, roi de Thèbes, et Hellé, sa sœur, allaient être sacrifiés au pied des autels, lorsque, pour échapper à la mort et aux fureurs d'Ino, leur belle-mère, ils s'enfuirent sur un bélier à toison d'or. Le bélier, traversant les airs, prit la route de la Colchide. Mais en passant d'Europe en Asie, Hellé, épouvantée par le bruit des flots, se laissa choir dans la mer appelée depuis Hellespont. Quant à Phryxus, il parvint, dit la légende, sain et sauf en Colchide, avec le bélier, dont la toison d'or, ouvrage de Mercure, fut suspendue au haut d'un chêne de la forêt de Mars, après que l'animal eut été immolé à Jupiter, protecteur de ceux qui sont contraints de prendre la fuite. Arrivé dans la ville d'Æa, Phryxus fut reçu avec bonté au palais d'Éétès qui, pour gage de son amitié, lui donna en mariage une de ses filles, Chalciope ; mais plus tard il le fit périr pour s'emparer de la fameuse toison, qui, suivant la promesse de Mars, devait faire fleurir les États de tout prince assez heureux pour la posséder.

On connut bientôt en Grèce le meurtre de Phryxus. Ce fut un long cri d'indignation et de vengeance. Le roi d'Iolcos, Pélias, fit aussitôt organiser une expédi-

1. L'antiquité nous a laissé sur cette expédition deux poèmes célèbres : l'un d'Apollonius de Rhodes, poète grec du troisième siècle avant notre ère ; l'autre de Valérius Flaccus, poète latin du temps de Titus. Le grand *lyrique grec,* Pindare, l'avait déjà chantée plusieurs siècles avant eux *dans une de ses odes* les plus remarquables.

. dont il confia le commandement à Jason, son
ı-frère. Voici dans quelles circonstances :

était, dit Pindare, une loi des destins que Pélias [1]
irait par force ou par ruse, sous la vengeance impla-
le des nobles fils d'Éole. Son cœur fut glacé d'effroi
apprenant le terrible oracle que le dieu [2] avait
noncé à Delphes, au centre de la terre qui nourrit
vastes forêts. Il devait se garder avec le plus grand
n de l'homme qui, chaussé d'un seul pied, des-
drait des retraites de la montagne dans la belle
ine d'Iolcos, et qui serait à la fois étranger et
ɔyen.

Bientôt paraît celui qu'a prédit l'oracle. Sa main est
née de deux javelots ; son regard est terrible. Il porte
double vêtement : l'un est l'habit des Magnésiens [3],
i dessine la vigueur de ses membres ; l'autre est une
au de panthère jetée sur son dos, qui le défend contre
s pluies glacées. Les boucles de ses beaux cheveux,
ue le fer n'a jamais touchés, inondent toute la lar-
eur de ses épaules. Aussitôt, impatient d'exécuter son hardi projet, il marche droit à la place publique et s'arrête au milieu de la foule. Personne ne le connaît, et cependant sa vue inspire le respect ; chacun se dit : Ne serait-ce pas Apollon, ou le dieu Mars, qui combat sur un char d'airain ?

Telles étaient les paroles qu'échangeaient entre eux les citoyens d'Iolcos, lorsque Pélias accourut lui-même sur son char brillant attelé de mules rapides. Mais

1. Il avait détrôné Éson, descendant d'Éole et père de Jason.
2. Apollon *Pythien.*
3. *Peuple de la Thessalie.*

quelle fut sa stupeur en reconnaissant le signe fatal! car l'étranger n'était chaussé que du pied droit. Cependant il cache sa terreur au fond de son âme, et lui adresse la parole : « O étranger, dit-il, quelle est ta patrie? et quelle femme t'a porté dans son sein d'albâtre? Le mensonge est odieux; n'en souille pas ta bouche, et dis-moi sincèrement quelle est ta naissance. »

D'une voix ferme et calme, le jeune homme lui répondit : « Je n'oublierai jamais les leçons de Chiron[1]; car, sache-le, je viens de son antre, où Philyre, sa mère, Chariclo, sa femme, et ses chastes filles ont pris soin de ma jeunesse, et j'ai accompli ma vingtième année sans avoir jamais eu à rougir devant elles d'une seule de mes actions ou de mes paroles. Aujourd'hui je reviens dans ma patrie réclamer l'antique sceptre de mon père, qu'un autre[2] a usurpé contre la loi des destins, puisque c'est aux mains d'Éole et de ses fils que Jupiter l'a remis, pour qu'ils gouvernent les peuples. Car je sais que le criminel Pélias, dans la folle témérité de son cœur, a osé, par la force, dépouiller mes parents de leur légitime puissance. Ceux-ci, quand je vis le jour, redoutant la violence de ce prince orgueilleux, célébrèrent dans leur palais de lugubres funérailles, comme si j'étais mort, et pendant qu'éclataient les gémissements des femmes, ils m'envoyaient secrètement, à la faveur de la nuit, enveloppé dans des langes de pourpre, auprès de Chiron, fils de Saturne, et con-

1. Célèbre centaure qui éleva plus tard Achille.
2. Pélias lui-même, beau-frère de Jason, qui avait enlevé le trône d'Iolcos à Éson, l'héritier légitime, dont il tua tous les fils, excepté *Jason, qui put se sauver.*

fiaient à ses soins ma tendre jeunesse. Voilà ce qu'il m'importait de vous faire connaître. Maintenant, honorables citoyens, indiquez-moi la demeure de mes ancêtres aux blancs coursiers, car je suis le fils d'Éson : je ne viens pas sur une terre étrangère, mais je suis né dans Iolcos. Je m'appelle Jason ; c'est le nom que me donnait le divin centaure. »

Il dit, et s'avance vers la maison de ses aïeux. A peine en a-t-il passé le seuil que les yeux de son père l'ont reconnu. Le vieillard sent de douces larmes inonder sa paupière ; son âme est transportée de joie quand il voit cet illustre fils, le plus beau des hommes.

Les cinq premiers jours sont consacrés à des réjouissances de toute sorte. Mais le sixième, Jason court au palais de Pélias. « Je consens, lui dit-il, à te céder les brebis et les grands troupeaux de bœufs au poil roux, et tous les champs que tu as enlevés à mes parents et dont les moissons accroissent tes richesses ; mais ce que je veux, c'est le sceptre royal, c'est le trône de mon père. Rends-le-moi donc, sans engager une lutte fâcheuse pour tous deux. »

Pélias, ne sachant comment se débarrasser du héros, feignit alors d'avoir eu un songe, dans lequel l'ombre de Phryxus lui avait apparu : « Il m'ordonne, dit-il, d'aller recueillir son âme dans le royaume d'Éétès et de rapporter en Grèce l'épaisse toison du bélier qui l'avait sauvé jadis des flots de la mer et des flèches impies de sa marâtre. Tel est l'ordre que m'a dicté cette vision merveilleuse. J'ai été demander à l'oracle de Delphes l'explication de ce songe, et il m'engage à mettre au plus tôt à la voile. Mais déjà la vieillesse m'accable, tandis qu'un sang jeune et vigoureux bouil-

lonne dans tes veines. Consens à accomplir pour n cette tâche difficile, et je jure de te remettre le pouv souverain et la royauté; j'en fais le serment solen au nom de Jupiter. »

La convention fut acceptée, et ils se séparèrent. Au sitôt Argo, avec des bois coupés sur le mont Pélic construisit, sous les ordres mêmes de Minerve, un va seau à cinquante rames, dont le mât provenait chêne fatidique de la forêt de Dodone. En même tem Jason envoya des hérauts annoncer dans toute Grèce l'expédition qu'il préparait. Bientôt il vit acco rir la fleur des jeunes guerriers, au nombre de ci quante, parmi lesquels Orphée, roi de la lyre et d hymnes mélodieux, qui rendait sensibles aux accen de sa voix les chênes, les fleuves et les rochers; Mopsu instruit par Apollon lui-même dans la science des a gures; les deux fils de Borée, Calaïs et Zéthès, dont l pieds effleuraient à peine la terre; Tiphys, habile prévoir les tempêtes et à diriger un navire, en obse vant tantôt le soleil et tantôt l'étoile du Nord; Lyncé qui portait ses regards perçants jusque dans les en trailles de la terre; Castor, que nous reverrons sous l murs de Troie; enfin Hercule, l'invincible Hercule, revenait alors d'Arcadie, d'où il avait rapporté sur larges épaules le fameux sanglier d'Érymanthe. étaient les principaux compagnons de Jason. Ils barquèrent sur le navire *Argo* [1], d'où ils prirent l d'Argonautes.

L'aurore brillante, dit Apollonius, éclairait

1. Ainsi nommé du nom de son constructeur.

...ants les sommets du mont Pélion, et les flots
ner se balançaient doucement au souffle de la
lorsque le rivage retentit tout à coup d'un bruit
, au milieu duquel une voix, sortie du sein du
u, se fit entendre. C'était la poutre merveilleuse
par Minerve du chêne prophétique de la forêt de
e, qui pressait elle-même le départ. Frappés de
lige, les héros s'embarquent. Déjà Tiphys tient
ernail, et Lyncée promène sa vue perçante sur
idents du rivage; déjà les ancres sont relevées,
e le chef des Argonautes saisit une coupe d'or.
t sur la proue, il invoque le père des Immor-
upiter, qui lance les traits de la foudre, et les
s impétueux qui soulèvent les vents et les flots; il
ue les Nuits et les dieux qui guident les navires
ilieu des vagues de la mer, et la Lumière propice
nautoniers, et l'aimable Destinée qui préside au
r. Aussitôt le tonnerre ébranle les cieux de ses
ts d'heureux augure, et de la nue déchirée jaillit
celant rayon de la foudre. Confiant dans ces di-
présages, Jason donne le signal du départ. Du
de l'Olympe, tous les dieux regardent avec com-
ance voguer sur les flots les plus vaillants des Grecs.
ymphes du Pélion, rassemblées sur leurs sommets,
irent à la fois et le navire *Argo* et les héros dont
fforts le font voler sur l'onde amère. Chiron lui-
, descendant du haut de la montagne, s'avance
rivage en leur faisant signe de la main, et leur
tant un heureux retour. La mer écume et frémit
s coups des avirons, les armes étincellent aux
du soleil, de longs sillons blanchissants mar-
t *les traces du navire.* Ils sont à peine sortis du port

qu'Orphée se met à célébrer sur sa lyre l'illustre de Jupiter, Diane, protectrice des vaisseaux, qu plaît à parcourir ces rivages et veille sur la con d'Iolcos. Attirés par la douceur de ses chants, monstres marins et les poissons même, sortan leurs retraites, s'élancent tous ensemble à la surfac l'onde et suivent en bondissant le vaisseau ailé.

Déjà la terre fertile des Pélasges[1] se dérobe aux gards des navigateurs. Ils saluent successivement de Sciathos, le rivage tranquille de Magnésie, les chers du Pélion, les vallées humides de l'Ossa e l'Olympe, les côtes de Pallène, et bientôt le mont At dont le sommet couvre de son ombre une partie d mer environnante. Le soir du cinquième jour, ils a vent à Lemnos, où ils sont accueillis avec empressem par les Lemniennes, qui venaient d'égorger leurs ép Après un séjour de deux ans dans cette île, ils pa rent de là en Samothrace, pour se faire initier mystères sacrés et parcourir ensuite les mers a moins de danger.

Les Argonautes traversèrent bientôt le golfe Mél ayant d'un côté la Thrace, de l'autre l'île d'Imbr et arrivèrent peu après le coucher du soleil à la poin de la Chersonèse. Le vent du midi, qui soufflait, leur déployer la voile, et les porta dans le détroit rapi auquel la fille d'Athamas a donné son nom. Là, ayant à droite la contrée au-dessus de laquelle s'élève le mont Ida, et laissant derrière eux Dardanie, Abydos et l'illustre Lampsaque, ils parvinrent heureusement, dans cette même nuit, à l'extrémité de l'Hellespont.

1. Habitants primitifs de la Grèce et de l'Italie.

. la Propontide s'avance en forme de presqu'île
mense étendue de terre. Un isthme escarpé, près
les vaisseaux trouvent en tout temps un abri sûr,
re des plaines fertiles de la Phrygie. Elle est
par des fils de la Terre, géants fiers et féroces,
'a vue seule inspire l'étonnement et l'effroi. Ce
ès de l'isthme que le navire *Argo,* poussé par les
de Thrace, aborda dans un port que la nature
nême avait formé. Instruit de l'arrivée des héros
, le roi du pays, Cyzique, vint au-devant d'eux et
eçut avec joie, s'informant du but de leur voyage.
Argonautes l'interrogèrent à leur tour sur les
les du voisinage. Il leur nomma tous ceux qui ha-
ient les bords de la Propontide; ses connaissances
'étendaient point au delà, et il ne put satisfaire
antage leur curiosité. Au lever de l'aurore, les Ar-
autes résolurent donc de monter sur le Dindyme
r reconnaître eux-mêmes et contempler la route
ls allaient parcourir. Tandis qu'ils gravissaient la
ntagne par un chemin, les géants la descendirent
un autre, et entreprirent de combler avec d'énor-
blocs l'entrée du port, espérant y prendre le vais-
ı, comme on prend un animal dans une fosse.
s Hercule, qui était heureusement resté avec quel-
s-uns des plus jeunes, ayant bandé son arc, en
versa d'abord plusieurs sur le sable. Les autres,
ssant aussitôt des quartiers de roche, les lancèrent
re lui, et commencèrent un combat que l'impla-
le Junon réservait depuis longtemps pour être un
travaux du fils de Jupiter. D'un autre côté, les héros,
n'étaient pas encore arrivés au sommet de la mon-
ie, voyant le dessein des géants, accoururent en

toute hâte, fondirent sur eux à coups de flèches · lances et les exterminèrent tous jusqu'au dernier.

Les Argonautes restèrent douze jours sur ce ri. retenus par les tempêtes dont la mer était agitée. la fin de la dernière nuit, tandis que chacun était dormi profondément et que Mopsus faisait la garde alcyon, voltigeant au-dessus de la tête de Jason, ann(par un doux gazouillement la fin des orages. Moj entendit le chant de l'oiseau des mers et compri présage. Bientôt l'alcyon, obéissant aux ordres d divinité qui l'envoyait, alla se placer sur le haut d(poupe du vaisseau. Mopsus, s'approchant alors de Jas qui reposait sur des peaux de brebis, le tira par le l et lui dit : « Fils d'Éson, écoute ce que je viens d'appr dre par le chant d'un alcyon qui voltigeait autour toi pendant ton sommeil. Pour calmer la fureur vents qui troublent depuis si longtemps les flots, il f que, montant sur le sommet sacré du Dindyme, tu rendes la mère des dieux favorable par un sacrifi C'est elle qui tient sous son pouvoir les vents, la m les abîmes de la terre et les cimes des montagnes. »

Jason se lève aussitôt, court à ses compagnons, réveille et monte ensuite avec eux sur le sommet Dindyme. De là ils découvraient, et pour ainsi d. à leurs pieds, les monts Macriens et toute la Thrac.. Ils apercevaient à travers les nuages l'embouchure du Bosphore, les montagnes de la Mysie, et voyaient d'un autre côté serpenter le fleuve Esèpe et s'élever la ville d'Adrastie [1].

Le sacrifice fut agréable à Cybèle, qui manifesta sa

1. Ville de la Troade, vis-à-vis de Cyzique.

ₚar des signes éclatants. Les arbres se couvri-
ɪitement de fruits; la terre fit éclore sous les
-- héros des fleurs sans nombre; les lions, quit-
'^urs cavernes, s'approchèrent d'eux en les cares-
; leurs queues, et, par un prodige encore plus
.nt, le Dindyme, qu'aucune fontaine n'avait en-
.rrosé jusqu'à ce jour, vit tout à coup jaillir de
ommet aride une source abondante, que les habi-
des contrées voisines appellent encore la fontaine
on. Le sacrifice fut suivi d'un festin, pendant lequel
ontagne retentit de chants en l'honneur de Cybèle.
Argonautes se rembarquèrent au lever de l'au-
avec un ciel pur et une mer tranquille, mais vers
r il s'éleva une tempête qui les obligea d'aborder
. côte de Mysie. C'est sur ce rivage qu'ils oubliè-
par mégarde le plus vaillant héros de la troupe,
cule, dont le bras vigoureux devait dans la suite
faire défaut en plus d'une circonstance.

ussés tout le jour et même la nuit suivante par
ent favorable, les Argonautes entrèrent aux pre-
s rayons du soleil dans un golfe spacieux, en-
é d'une côte élevée, où ils abordèrent. Le roi du
s, Amycus, les ayant attaqués, ils le mirent à mort
r le punir de son audace, et repartirent aussitôt,
ès s'être emparés d'un grand troupeau de bœufs
yniens au poil fauve : car ils voulaient invoquer le
souverain arbitre des navires avant d'affronter le
ide canal du Bosphore. Là, des flots semblables à
montagnes s'élèvent jusqu'aux cieux, et sont tou-
s prêts à fondre sur les navigateurs, qui semblent
pouvoir échapper à la mort, suspendue comme un
ge sur leurs têtes. Cependant, grâce à l'habileté de

Tiphys, qui sut se frayer une route au milieu du dan ils purent aborder dans cette partie du détroit et la côte thrace où Phinée avait sa demeure.

L'infortuné fils d'Agénor n'eut pas plus tôt ente la voix des Argonautes et le bruit de leur débarq ment qu'il comprit aussitôt qu'ils étaient les étrang dont l'arrivée, suivant les décrets de Jupiter, de mettre un terme à ses maux. Semblable à un fantôm il sort de son lit, et, s'appuyant sur un bâton, il trai en tâtonnant le long des murs ses pieds chancelan Tous ses membres, épuisés par la faim et la vieilles tremblent à chaque pas. Son corps est sale et hideu Une peau desséchée recouvre à peine ses os. Il arri au seuil de sa porte et s'y assied accablé de lassitude.

Les Argonautes, l'ayant aperçu, s'approchent de lui. Alors, inspiré par un dieu, il fait entendre ces mots :

« Écoutez, ô les plus braves de tous les Grecs, si c'est vous que, par l'ordre cruel de son roi, Jason conduit sur le navire *Argo* à la conquête de la toison d'or. Mais je n'en puis douter, c'est vous-mêmes. Je vous en conjure, soulagez mes maux ; ne partez pas sans avoir compassion d'un infortuné dont vous ne connaissez pas encore toute la misère. Non seulement une impitoyable Furie m'a ravi les yeux, non seulement je traîne une vieillesse éternelle, mais un tourment cent fois plus horrible encore m'assiège sans cesse : les Harpies [1] cruelles m'arrachent ma nourriture. A peine j'essaye d'apaiser la faim qui me dévore qu'elles fon-

1. Harpie, monstre horrible et immonde, avec un visage de femme, un corps de vautour, des ongles tranchants et des ailes. — Les Harpies étaient au nombre de trois : l'aînée et la plus redoutable s'appelait Céléno. Voir Virgile, *Énéide*, liv. III, vers 211 et suiv.

ɩout à coup sur moi d'un repaire invisible, pour .ever les morceaux de la bouche et des mains; et ır hasard, elles m'abandonnent quelques restes, il exhale une odeur si infecte qu'il serait impossi- même avec un estomac d'airain, d'en approcher e s'en nourrir. Cependant l'affreuse nécessité de la ı l'emporte et me force d'avaler ces puantes vic- lles. Fils de Borée, c'est à vous qu'il est réservé de sser d'auprès de moi ces monstres odieux. »

alaïs et Zéthès brûlent déjà d'impatience de se si- ler. Un repas, dernière proie des Harpies, est bien- préparé et servi devant le vieillard. Ils se placent à côtés, tenant en main leurs glaives, et attendent ıstant d'exécuter leur dessein. Phinée eut à peine ıché à l'un des mets, que ces monstres affamés, s'é- ançant avec un bruit affreux du sein des nues, fondirent ut à coup sur la table avec la rapidité des tourbil- ıs et des éclairs. Les Argonautes poussèrent en les ʼant de grands cris. Tout fut dévoré en un instant, les Harpies s'envolèrent au-dessus des monts aussi pidement qu'elles étaient venues, laissant après elles ıe odeur insupportable.

Les fils de Borée les poursuivent avec une égale esse et les menacent sans cesse de leurs épées. Enfin allaient les atteindre, et, contre la volonté des ieux, les exterminer, lorsque la légère Iris, traver- sant les airs, arrêta leurs bras par ce discours : « Fils de Borée, respectez les Harpies, ce sont les chiens de Jupiter. Je vous jure par le Styx, redouté des dieux mêmes, qu'elles n'approcheront plus à l'avenir de la demeure de Phinée. » Calaïs et Zéthès, ayant entendu ce serment, retournèrent vers le vaisseau. Iris regagna

l'Olympe d'un vol rapide, et les Harpies se réfugièrent dans une caverne de l'île de Crète.

Plein de reconnaissance envers les Argonautes, Phinée leur donna des pilotes pour les sauver du choc terrible de deux énormes rochers qui se trouvaient à l'extrémité du détroit ; ils étaient mobiles et venaient sans cesse se heurter l'un contre l'autre avec un bruit épouvantable ; l'onde agitée jaillissait alors en bouillonnant au-dessus de leurs cimes, et le rivage retentissait au loin du bruit de leur choc. Même avec les pilotes de Phinée, les Argonautes n'auraient pas échappé à ce danger, si, au moment du passage du navire *Argo*, Neptune n'eût fixé pour jamais les rochers Cyanées, devenus immobiles et pour toujours voisins l'un de l'autre[1].

Après avoir franchi, grâce à l'intervention d'un dieu, les Symplégades ou Cyanées, les Argonautes entrèrent dans le Pont-Euxin.

Ils n'avaient plus, pour arriver au terme de leur navigation, qu'à suivre la route que Phinée leur avait indiquée en ces termes : « Écoutez, mes amis, ce qu'il m'est permis de vous apprendre : si, après avoir évité la rencontre de ces masses redoutables, vous entrez heureusement dans le Pont-Euxin, naviguez à droite le long de la Bithynie, où vous verrez successivement l'embouchure du Rhébas, celle du Sangaris et un peu plus loin le promontoire Achérusias, du haut duquel tombe l'Achéron, en roulant ses flots impétueux dans

1. Ces deux îlots ne sont séparés que par un intervalle très étroit, et, pour les voir distincts, il faut les voir de face ; autrement ils semblent réunis et ne former qu'un seul et même écueil. C'est sans doute *ce qui a donné* lieu à la tradition ci-dessus. Pline, liv. IV, ch. VII.

..er; c'est là, au milieu d'une épaisse forêt qui
ınd du côté de la terre, qu'est l'antre de Pluton,
ouvert d'arbres et de rochers. Une vapeur froide
ı exhale sans cesse et forme tout autour une gelée
ıche qui ne se fond qu'aux ardeurs du midi. Le
x silence ne règne jamais en ce lieu, qui retentit
s cesse du bruit des vagues et de celui des arbres
tés par le vent. Vous découvrirez ensuite, après
aclée Pontique, un fleuve dont le cours paraît doux
paisible : c'est le Parthénius. Dans ses aimables
x, la fille de Latone, Diane, rafraîchit ses membres
gués, lorsque, au retour de la chasse, elle se dispose
emonter dans l'Olympe. Tout près de là vous aper-
rez les montagnes de la Paphlagonie, la ville de
ame, Cromna, et Cytore, entourée de forêts. Sur le
me rivage, un promontoire s'avance dans la mer, et
ı sommet se perd dans les cieux; il est connu sous
ıom de Carambis. Assez loin de ce promontoire
ıprès avoir passé Sinope, le fleuve Halys vomit son
e avec fracas. L'Iris lui succède et roule dans la
r ses flots moins nombreux. Au delà de son embou-
ıre, la côte s'avance et forme un coude, terminé par
cap, près duquel se jette le Thermodon, après avoir
versé d'immenses contrées. Là sont les champs de
ıs et les trois villes habitées par les Amazones, sur
quelles règne la reine Hippolyte. Plus loin les Cha-
es, les plus misérables des mortels, habitent une
e rude et sauvage, occupés sans cesse à retirer le
de son sein ; près d'eux les Tibarènes font paître
rs innombrables troupeaux, et les Mosynèques, ren-
més entre des montagnes couvertes de forêts, se
ıstruisent avec art des tours de bois. Ce trajet achevé,

vous aborderez dans une île déserte où vous trouverez les quatre fils de Phryxus, qui s'embarqueront avec vous. Au delà de l'île, différents peuples habitent le continent. Vous rencontrerez successivement les Philyres, les Macrons, les Béchires, les fiers Sapires et les Byzères ; enfin les belliqueux habitants de la Colchide au teint noir. »

Les Argonautes virent l'heureux accomplissement des prédictions de Phinée. Après bien des combats, bien des aventures et des tempêtes sans nombre, ils arrivèrent en vue des sommets du Caucase. C'est là que Prométhée est attaché par des chaînes de fer à des rochers escarpés, tandis que son foie, toujours renaissant, sert de pâture à un vautour, qui vient sans cesse renouveler son supplice. Ce monstre avide parut vers le soir au-dessus du vaisseau. Sa grosseur surpassait de beaucoup celle des oiseaux de son espèce. Ses ailes, semblables aux rames d'un navire, frappaient l'air avec un bruit affreux; et quoique son vol se perdît dans les nues, leur battement agitait la voile du vaisseau. Bientôt on entendit le malheureux Prométhée faire retentir l'air de ses gémissements : l'oiseau cruel lui fouillait les entrailles.

Les Argonautes, conduits par les fils de Phryxus, qui connaissaient ces parages, parvinrent enfin à l'extrémité la plus reculée du Pont-Euxin, et à l'embouchure du Phase, le fleuve aux paillettes d'or. On plia la voile, on descendit l'antenne, on abattit le mât et l'on serra le tout dans l'intérieur du vaisseau. Ensuite on entra dans le canal du fleuve, dont les eaux écumantes cédaient en murmurant aux coups redoublés des avirons. On voyait s'élever à gauche la ville d'Æa. A droite

.ent le champ consacré à Mars et la forêt du même u, où la toison, suspendue au haut d'un chêne, it gardée par un dragon qui veillait sans cesse. on, prenant alors une coupe d'or remplie de vin ', versa des libations dans le fleuve, en priant la re et les dieux tutélaires du pays de lui être favo- les. Puis il commanda qu'on fît avancer le navire is un marais voisin, couvert de joncs épais. On y a l'ancre, et les héros y passèrent la nuit, attendant c impatience le lever du jour, qui ne tarda pas à 'aître.

Quand Jason réclama d'Éétès la toison d'or, celui-ci répondit :

« Étranger, je consens à te la donner, si tu sors iomphant de l'épreuve que je vais t'imposer. Dans champ qui porte le nom de Mars, paissent deux ureaux dont les pieds et les cornes sont d'airain, dont les naseaux rougis vomissent des tourbillons flammes. Je les attelle moi-même à une charrue diamant, et je leur fais labourer quatre arpents d'un rrain âpre et sauvage. Ce travail achevé, je sème, i lieu des dons de Cérès, les dents d'un horrible dra- on, d'où naissent aussitôt des géants tout armés que extermine du premier au dernier. Je commence le atin ma besogne, et elle est terminée le soir. »

Jason accepta le défi; mais il aurait trouvé la mort ıns cette téméraire entreprise sans le secours des ıchantements de Médée, l'une des filles du roi. Elle omposa pour le héros un baume qui devait rendre on corps insensible aux coups de la douleur, et en tour Jason promit de s'unir à elle par les doux liens e l'hymen.

Cependant Éétès amène au milieu du champ u Mars la charrue et les bœufs. « Que le roi du vaisseai dit-il, vienne à bout de sa tâche, et il emportera l'immortelle dépouille, l'éclatante toison. » Aussitôt Jason jette bas ses vêtements jaunes[1] et se met à l'œuvre. Le feu ne l'effrayait pas, grâce au baume que lui avait donné la magicienne. Il tire la charrue, forc les bœufs à soumettre leur tête au joug, enfonc dans leurs larges flancs un mordant aiguillon, et de son bras robuste achève la besogne qui lui éta tracée. Mais alors sortent du sein de la terre de escadrons de géants nés des dents qu'il vient de semer : il les extermine tous. A la vue de cette admirable vigueur, Éétès montre à Jason dans quel lieu Phryxus a suspendu l'éclatante toison. Il espérait que l'étranger ne pourrait accomplir cet exploit ; car la toison était cachée au fond d'un bois touffu, et un dragon la tenait, maintenant, serrée dans ses puissantes mâchoires ; un dragon si énorme qu'il dépassait en grosseur et en longueur un vaisseau de cinquante rames. Jason fut assez habile pour tuer le monstre aux yeux azurés et dont le dos était nuancé de mille couleurs. Puis, s'étant emparé de la toison d'or, il s'enfuit de Colchos avec ses compagnons et Médée, sa future épouse.

De retour à Iolcos[2], Jason réclama le trône à Pélias. Celui-ci ayant, au mépris de ses serments, refusé de le

1. Le jaune était, ainsi que le pourpre, la couleur que portaient les princes.

2. Les anciens ne sont pas d'accord sur l'itinéraire suivi par les Argonautes pour leur retour en Grèce. Les uns les font revenir par le Volga, la Baltique, l'Océan, les Colonnes d'Hercule et la Méditerranée ; les autres par l'*Ister (Danube)* et la mer Adriatique. Il nous semble plus vrai-

ʼndre, Médée résolut de le punir de son odieuse .ison. Par le pouvoir de son art et la vertu de cer- ˉ breuvages, elle était parvenue à rajeunir Éson, beau-père. Les filles de Pélias, émerveillées de ce dige, la prièrent de le renouveler en faveur de leur ». Médée feignit d'y consentir, et leur persuada que neilleur moyen de le rajeunir était de l'égorger e jeter ses membres dans une chaudière brûlante. t ainsi que Pélias fut victime de la superstition et ı crédulité de ses filles. Ce crime affreux ne rendit ʼtant pas à Jason sa couronne. Le conquérant de la on d'or fut obligé de s'éloigner d'Iolcos et de mener ie la plus errante. Avant de le quitter, sa femme avait prédit qu'il périrait frappé par un des débris navire *Argo*. La prédiction s'accomplit. Un jour 'il s'était endormi sous ce vaisseau tiré sur le ri- e, selon l'usage des anciens, une poutre s'en détacha ui fracassa la tête.

›lable d'admettre qu'ils prirent pour revenir la même route que pour , savoir : le Pont-Euxin, le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont et r Égée.



II

L'ODYSSÉE

OU

LES AVENTURES D'ULYSSE

PAR HOMÈRE[1]

Il existait déjà, depuis l'enlèvement de Médée par Jason et le sac d'Ilion par Hercule, bien des motifs de haine mutuelle entre les Grecs ›s Asiatiques, lorsque Pâris, fils de Priam, vint à la

Le prince des rhapsodes, le plus grand des poètes grecs, auteur de 'de et de l'*Odyssée,* né, selon la version la plus vraisemblable, à ›ne, vers la fin du dixième siècle avant Jésus-Christ. Abandonné on père et recueilli avec sa mère par un pauvre maître d'école, né Phémius, il succéda d'abord à son père adoptif. Puis, le goût voyages s'étant éveillé en lui, il visita tour à tour la Grèce, sa e, l'Italie, l'Égypte, l'Espagne, en un mot toutes les contrées et ›s les îles baignées par la mer Égée, l'Adriatique, la Méditer- ›e et même l'Océan. Ce fut dans un de ces voyages qu'il fut frappé cité. On ne l'appela plus désormais qu'Homère, c'est-à-dire l'aveu- Déjà vieux, il fut dès lors réduit à errer de ville en ville et de en porte, mendiant son pain et récitant en retour ou chantant livines rhapsodies. Après une vie des plus errantes et des plus ›ables, il finit par trouver à Chios, au sein de la famille, le repos et ınquillité.

vieil aveugle voulut cependant, avant de mourir, se retrouver cette Grèce qui l'avait si longtemps méconnu. Il s'embarqua. comme il passait devant la petite île d'Ios, une des Cyclades, se nt défaillir, il demanda qu'on le descendît sur le rivage. Son er vœu fut exaucé. On l'assit au soleil, et il expira doucement au u des bergers, ses amis, qui, dans les jours malheureux, lui ›nt tant de fois offert l'hospitalité dans leurs cabanes.

est en parcourant les mers, les îles et les continents qu'Homère réuni les matériaux avec lesquels il construisit ces deux impéris- *s monuments qui s'appellent l'Iliade* et l'*Odyssée*. Il était allé jus-

cour de Ménélas, et, usant de représailles, enleva la belle Hélène. Ce rapt émut la Grèce entière, qui se leva comme un seul homme pour venger l'outrage fait à l'un des siens. A la voix des Atrides[1], on vit accourir à Mycènes[2], pour y décider la guerre, les princes les plus illustres. Là parurent : Agamemnon, roi d'Argos, qui fut nommé chef de l'expédition ; son frère Ménélas, roi de Sparte ; le vieux Nestor, roi de Pylos ; les deux Ajax ; Diomède, roi d'Étolie ; Idoménée, roi de Crète ; Philoctète avec les flèches d'Hercule, sans lesquelles Troie eût été imprenable ; le bouillant Achille, fils de Thétis et de Pélée ; enfin Ulysse, le prudent Ulysse, roi d'Ithaque.

Ce dernier aurait voulu ne pas prendre part à la guerre de Troie. Pour cela, il contrefit l'insensé : avec deux animaux d'espèce différente il se mit à labourer le sable sur le bord de la mer et à y semer du sel. Mais Palamède déjoua la ruse en plaçant Télémaque devant la charrue. Ulysse leva le soc pour ne pas blesser son fils ; il fit ainsi connaître que sa folie

qu'à Ithaque, recueillir les traditions, légendes, histoires ou souvenirs qui pouvaient se rattacher à la vie d'Ulysse. Plus que l'*Iliade*, l'*Odyssée* fut le fruit de ses longs voyages et de ses laborieuses recherches. Aussi n'est-ce pas à tort que Strabon a surnommé Homère *le curieux, le chercheur par excellence, le père de la géographie*. Homère, en effet, « a fait dans ses récits la part très grande à la vérité. Assurément, il y a mêlé la fable ; mais, tandis que la vérité est le fond sur lequel il bâtit, la fable n'est pour lui qu'un ornement et un moyen de séduction. Et de même que la main de l'artiste ajoute à l'argent l'éclat d'une bordure d'or, de même aux scènes vraies de l'histoire Homère allie la fable, comme un attrait, comme une parure de plus ajoutée à sa parole. C'est ainsi qu'ayant pris pour sujet un fait historique, la guerre de Troie, il l'a embelli de ses mythes poétiques, et les Erreurs (Aventures) d'Ulysse pareillement ». Strabon, liv. Ier, ch. 1er, § 2, 11 ; ch. II, § 9 ; liv. III, ch. II, § 12.

1. Nom donné aux descendants d'Atrée, spécialement à ses deux *petits-fils*, Agamemnon et Ménélas.

2. *Une des principales* villes de l'Argolide.

t feinte, et il fut obligé de se joindre à l'expé-
ɔn.

ɜs Grecs, au nombre de cent mille, s'embarquèrent
ulis, ville de Béotie ; une flotte de douze cents
sseaux les transporta presque sous les murs d'Ilion.
capitale de la Troade ne manquait pas de défen-
rs ; une foule de peuples de l'Asie Mineure, heureux
pouvoir venger de vieilles injures, avaient volé à
secours ; elle était en outre protégée par de hautes
uissantes murailles. Mais son plus solide rempart
t Hector, le rival d'Achille.

e siège de cette ville célèbre dura dix ans. Pendant
if ans on se battit de part et d'autre avec d'égales
ernatives de succès et de revers. La dixième année
la mort de Patrocle, celle d'Hector, celle d'Achille,
n celle du ravisseur Pâris. C'est alors que Troie,
vée de son plus brave défenseur, succomba ; elle fut
née de fond en comble ; il ne resta rien de ses tours,
ses temples, de ses palais ; tout fut dévoré par les
ımes ou détruit par le fer vengeur de l'hospitalité
lée. Les habitants non plus ne trouvèrent pas grâce
ant les vainqueurs. L'infortuné Priam, après avoir
ous ses fils égorgés autour de lui, fut lui-même tué
Pyrrhus, fils d'Achille, sur l'autel de Jupiter, qu'il
ait embrassé. Hécube, son épouse, Cassandre, sa
, Andromaque, veuve d'Hector, et beaucoup d'au-
princesses furent emmenées en captivité et devin-
t le partage des vainqueurs. Seul, le pieux Énée, le
ır fondateur de Rome, put s'enfuir avec Créuse, son
use, son fils Ascagne et son père Anchise, et gagner
alie après des aventures sans nombre, dont le récit
rouve dans l'admirable poème de Virgile : l'Énéide.

Huit ans se sont déjà écoulés depuis la chute Troie : le Scamandre (ou Xanthe) et le Simoïs ne r lent plus de cadavres dans leurs eaux; tous les chefs l'armée grecque, ceux du moins que la guerre a ép gnés, sont rentrés dans leurs États ; Ménélas lui-mê vient d'arriver à Sparte avec les débris de sa flotte après avoir fait le tour de l'Afrique [1]. Seul, Ulyss



Carte du monde d'après Homère.

poursuivi par la haine de Neptune, erre sur les mers et ne peut regagner Ithaque. Nous allons, avec Homère, son chantre immortel, le suivre dans les mille péripéties de son voyage, qu'il raconte lui-même ainsi à son hôte Alcinoüs :

« A peine eus-je mis à la voile que d'Ilion la tempête me poussa sur les côtes des Cicones [2], sous les murs d'Ismare, où je perdis dans un combat furieux plusieurs

1. Strabon, liv. Ier, ch. II, § 31.
2. *Peuple de Thrace, sur l'Hèbre.*

--s compagnons. De là je serais arrivé sain et sauf ma patrie, si l'impétueux aquilon et les rapides ants du cap Malée[1] ne m'avaient porté par delà .ère[2]. Durant neuf jours entiers, nous fûmes les ;ts des vents, qui nous entraînaient çà et là sur la · poissonneuse; mais le dixième jour nous abor-.es à la terre d'un peuple qui se nourrit d'une ıte fleurie. Nous montâmes sur le rivage, et, ayant ;é l'eau des fontaines, nous prîmes notre repas rès des nefs rapides. Dès qu'il fut terminé, j'envoyai ; hommes de ma troupe reconnaître le pays et voir s étaient les mortels qui vivaient sur cette terre. C'étaient des Lotophages[3], qui ne leur firent aucun et qui leur offrirent le lotos à manger. Mais aus-t que mes compagnons eurent goûté ce fruit, aussi x que le miel, ils ne songèrent plus ni à leur mes-ɔ ni au retour; pleins d'oubli, ils voulaient rester les Lotophages et manger du lotos; j'eus mille ıes à les arracher de ces lieux; ils versaient des ·.es. Peu touché de leurs regrets, je les fis remonter eurs vaisseaux, et, les y retenant par des liens, je ·ai le signal du départ. »

ns cette seconde navigation, Ulysse éprouva en-, une tempête qui le jeta sur les côtes de Sicile, où ·taient les Cyclopes.

:ap du Péloponèse, très redouté des navigateurs.
'e de l'Archipel, non loin du cap Malée.
'après Strabon (liv. III, ch. IV, § 3), les Lotophages habitaient, .es côtes de l'Afrique, l'île de Meninx, appelée aujourd'hui Gerbi erbi. Le lotos y abondait. C'était un petit arbre rude, épineux, le fruit avait le goût de la figue et des dattes et une odeur encore agréable. On en tirait un vin délicieux, qu'on mêlait avec du miel. sans doute le lotos ainsi préparé que goûtèrent les compagnons ·sse, *et cela expliquerait* comment ce fruit t·iompha de leur raison.

« Nous parvînmes en un jour[1] à la terre des Cyclopes orgueilleux et sans lois, qui, confiants dans les dieux immortels, ne plantent point de leurs mains et ne labourent point. Mais, bien que n'étant ni semées ni cultivées, toutes les plantes croissent pour eux : le froment, et l'orge, et la vigne, qui leur donne le vin de ses grandes grappes.

« A quelque distance de leurs bords est une petite île[2] couverte de forêts et peuplée d'innombrables troupeaux de chèvres sauvages que les pas de l'homme n'ont jamais effrayées, car cette île est inhabitée. Jamais on ne vit le chasseur infatigable pénétrer dans ses bois ou gravir le sommet de ses montagnes... Elle a un port sûr, où il n'est besoin ni de cordes, ni d'ancre, ni de câbles ; les marins peuvent y rester aussi longtemps que leur âme le désire et attendre le vent. Au fond du port, sortant d'une grotte, coule une source limpide, autour de laquelle croît l'aune.

« Ayant laissé là mes vaisseaux, je me détachai avec ma nef et mes rameurs. Quand nous eûmes mis pied sur la terre des Cyclopes, nous vîmes à son extrémité la plus opposée, près de la mer, une haute caverne ombragée de lauriers, où reposaient de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres. Auprès, il y avait un enclos fermé avec des blocs informes en guise de mur et planté de plusieurs rangs de grands pins et de chênes au front chevelu. Là demeurait, solitaire

1. De l'île des Lotophages on peut facilement être porté dans un jour sur les terres des Cyclopes, dont Homère place le séjour près de l'Etna, en Sicile.

2. Il est évident qu'Homère parle d'une des Égates, de l'île Agusa, ou île des Chèvres. Il ne la nomme pas, parce que, n'étant pas encore habitée, elle n'avait pas de nom.

ırouche, loin de tout commerce avec les autres
lopes, un terrible géant, dont la seule occupation
de mener paître ses troupeaux ; il ne roulait dans
esprit que de noirs et cruels projets. C'était un
stre prodigieux, semblable, non à un de ces
ımes que nourrit le froment, mais plutôt au pic
ıé d'une haute montagne, qui se dresse, isolé, au mi-
des autres sommets [1].

J'ordonnai à mes chers compagnons de rester au-
s de la nef et de la garder. Et, choisissant parmi eux
r me suivre douze des plus déterminés, je m'avan-
. J'avais eu soin d'emporter une outre de peau de
ɔvre, pleine d'un doux vin noir, et des vivres dans
sac; car un secret pressentiment me disait que
urais affaire à un homme géant, d'une force sur-
ımaine, d'une férocité sauvage, ne connaissant ni
justice ni les lois.

« Nous arrivâmes rapidement à son antre; il n'y était
s; il avait déjà conduit ses troupeaux dans les gras
turages. Nous entrâmes et nous nous primes à ad-
irer tout ce qu'on voyait là. Les claies étaient char-
ɜs de fromages, et les étables pleines d'agneaux et de
evreaux parqués avec ordre et séparément suivant

. A comparer avec le portrait suivant de Polyphème par Euripide : La hauteur de sa taille était telle qu'en pleine mer les flots attei- ıient à peine sa ceinture. Une tête énorme, hérissée de crins noirs, brageait ses épaules larges et velues ; ses lèvres, couvertes d'une be épaisse, s'étendaient jusqu'à l'ouverture de ses longues oreilles. ı milieu de son front ridé, un œil rond s'enfonçait à l'ombre d'un urcil roussâtre et dominait un nez aplati et des oreilles pendantes. ntôt il gardait ses nombreux troupeaux sur le rivage, tantôt il pour- ivait dans le fond des forêts les tigres et les ours, qu'il apprivoisait ; us souvent il attendait les voyageurs sur les chemins écartés, les atti- it dans son antre, les égorgeait durant leur sommeil et dévorait leurs membres *palpitants.* »

l'âge : les plus jeunes d'un côté, et les nouveau-nés l'autre. Tous les vases à traire étaient pleins ; la crè y flottait sur le petit-lait. Mes compagnons me su pliaient d'enlever les fromages, et chassant rapideme vers la nef les agneaux et les chevreaux hors des étables, de partir et de fuir sur l'eau salée. Je refusai de les écouter, et, certes, cela eût été plus sage; mais je voulais à tout prix voir le Cyclope et recevoir de sa main les présents hospitaliers : entrevue, hélas! fatale à plusieurs de mes compagnons.

« Alors, ranimant le feu et mangeant les fromages, nous l'attendîmes assis. Il revint le soir, portant sur ses épaules, pour préparer son repas, toute une forêt de bois sec, qu'il jeta à l'entrée de la caverne avec un fracas immense. A sa vue, saisis de frayeur, nous courûmes nous cacher dans le fond de l'antre. Cependant il poussa dans la caverne profonde tous ceux de ses troupeaux qu'il devait traire, les chèvres et les brebis, laissant dehors les mâles, béliers et boucs, dans le haut enclos. Puis, soulevant un énorme bloc de pierre, si lourd que vingt-deux chars solides, à quatre roues, n'auraient pu le remuer, il le plaça devant l'entrée. Après cela, s'asseyant, il commença de traire les brebis et les chèvres bêlantes, et il mit chaque petit sous les mamelles de sa mère. Puis, ayant fait cailler la moitié du lait blanc, il la déposa dans des corbeilles artistement tressées, et versa l'autre moitié dans des vases pour lui servir de breuvage à son repas. Et quand il eut fini ce travail, d'ailleurs rapidement fait, il alluma le feu. Mais alors il nous aperçut et nous cria :

« O étrangers, qui êtes-vous? d'où venez-vous sur la « *mer*? Le trafic est-il l'objet de votre course? Ou bien

ez-vous sans but, comme des pirates vagabonds, posant votre vie et portant le ravage aux autres ommes ? »

Il parla ainsi, et nos cœurs furent glacés d'épouvante au son de la voix du monstre et à son aspect. is, surmontant mon effroi, je lui répondis :

« Nous sommes des Grecs venus de Troie ; nous errons entraînés par tous les vents sur les gouffres de Neptune et cherchant la Grèce, notre patrie. Nous avons été jetés d'écarts en écarts jusque sur ces bords gnorés. Ainsi l'a voulu Jupiter. Maintenant nous nous prosternons, en suppliants, à tes genoux, afin que tu nous sois hospitalier et que tu nous fasses les présents qu'on a coutume de faire à des hôtes. O Excellent, respecte les dieux, car nous sommes tes suppliants, et Jupiter est le vengeur des suppliants et des étrangers dignes d'être reçus comme des hôtes « vénérables. »

« Je parlai ainsi, et il me répondit d'un cœur farouche : « Tu es insensé, ô étranger, ou tu viens de loin, toi qui me prescris de craindre et de respecter les dieux. Les Cyclopes se soucient peu de Jupiter tempétueux et de toute la troupe des dieux heureux ; nous sommes plus forts qu'eux. Ne crois donc pas que la peur de la colère de Jupiter m'engage à t'épargner, toi et tes compagnons, si mon âme n'incline à la pitié. Mais, dis-moi, où as-tu laissé, pour venir ici, ta nef bien construite ? Est-ce loin ou près ? Que je le sache ! »

« Il cherchait ainsi à me tenter ; mais je savais trop de choses pour me laisser tromper par cette question artificieuse, et, lui rendant ruse pour ruse, je lui répondis :

« Le terrible Neptune a brisé mon vaisseau loin d'ici,

« à l'autre extrémité de vos terres, contre la pointe « d'un rocher où sa main l'a poussé en même temps « que la tempête. Seul avec ceux-ci, j'ai échappé à la « mort. »

« Le cruel gardait un farouche silence. Tout à coup... se ruant sur nous, il étendit ses bras formidables sur deux des miens, les saisit à la fois, les écrasa contre le roc comme des petits chiens et les dévora. Il recommença le lendemain. Alors, m'approchant de lui, je lui présentai une coupe de mon fameux vin noir. Le Cyclope la but à longs traits, en demanda une nouvelle, et me pria de lui dire mon nom. « Mon père, ma « mère et mes compagnons m'appellent Personne, » lui répondis-je. — « Eh bien, reprit le monstre, en récom« pense, je te mangerai le dernier. » A peine eut-il prononcé ces mots que, ne tenant plus sur ses jambes, il tomba à la renverse et s'endormit; de sa gorge jaillissaient des ruisseaux de vin et des morceaux sanglants de chair humaine. Profitant de son sommeil et de son ivresse, je lui enfonçai dans son œil unique[1] un pieu brûlant dont la pointe avait été durcie au feu. Polyphème poussa des hurlements affreux, dont les rochers retentirent. A ses cris, les Cyclopes des cavernes environnantes accoururent de tous côtés et lui demandèrent pourquoi il se plaignait :

« Pourquoi, Polyphème, pousses-tu de telles cla« meurs dans la nuit noire et nous réveilles-tu? Qui « t'a frappé!

1. Peut-être Homère a-t-il emprunté à l'histoire des Scythes l'idée de son mythe des Cyclopes à un œil, les Scythes-Arimaspes, qu'Aristée de Proconnèse a le premier fait connaître dans son poème des *Arimaspies, passant aussi pour n'avoir* qu'un œil, Strabon, liv. Ier, ch. II, § 11.

« — Personne! s'écria Polyphème du fond de son antre, Personne! »

« Du moment que ce n'était personne, ils s'en reurnèrent alors, sans fouiller la grotte où je me teais blotti et caché avec mes compagnons.

« Mais le Cyclope gémissait, déchiré par la douleur, ;, marchant à tâtons, il s'avança jusqu'à la porte de la averne, enleva le rocher, et, s'asseyant à l'entrée, il .tendit ses bras, afin de saisir au passage ceux de ious qui tenteraient de sortir avec les troupeaux. Aussitôt, je songeai au meilleur moyen de nous sauver.

« Les mâles des brebis étaient forts et laineux, beaux :t grands, et ils avaient une toison éclatante. Je les ıttachai par trois avec de l'osier tordu. Celui du nilieu portait un homme, et les deux autres, de chaque côté, le cachaient. Parmi les béliers il y en avait un, le plus grand de tous, d'une force surprenante. Je le saisis au dos, et, me coulant sous son ventre, je me cramponnai fortement à son épaisse toison. C'est ainsi qu'en gémissant nous attendîmes le lever de l'aurore.

« Dès qu'elle dora les cieux, les troupeaux, en tunulte, se précipitèrent vers les pâturages. Le Cyclope, ıssis à l'entrée de la caverne, tâtait le dos de tous les béliers qui passaient devant lui. L'insensé ne soupçonnait pas que mes compagnons étaient liés sous leurs ventres laineux. Enfin celui qui me portait dans sa toison épaisse, alourdi, sortit le dernier, tandis que j'étais agité de mille soucis. Le robuste Polyphème, le tâtant aussi, lui dit :

« Bélier paresseux, pourquoi sors-tu aujourd'hui le « *dernier de ma* caverne? Auparavant, tu ne restais

« jamais derrière les autres; tu étais toujours le pre-
« mier à brouter les fleurs naissantes et le tendre ga-
« zon des prairies; marchant avec fierté, tu arrivais le
« premier au cours des fleuves, et le premier, le soir,
« tu rentrais à l'enclos. Maintenant, se peut-il! Te voici
« le dernier. Ah! regretterais-tu de n'être plus conduit
« par l'œil de ton maître, qu'un homme pervers, Per-
« sonne, assisté de ses compagnons non moins pervers,
« m'a arraché, après m'avoir dompté par le vin? Mais
« Personne n'échappera pas, je pense, à la mort. Plût
« aux dieux que tu pusses entendre, parler, et me dire
« en quel recoin il se dérobe à ma fureur. Ah! au
« même instant, de son crâne brisé contre terre sa
« cervelle jaillirait de toutes parts dans mon antre, et
« mon cœur se sentirait soulagé des maux où m'a
« plongé ce misérable. »

« En achevant ces paroles, il laissa passer le bélier. A peine hors de l'enclos, je quittai le bélier et j'allai dégager mes compagnons. Voilà comment nous pûmes sortir de l'antre et nous soustraire à la colère du Cyclope.

« Après avoir regagné l'île avec ma nef, je commandai à mes compagnons de détacher les câbles. Aussitôt on s'embarqua, et nous arrivâmes à l'île flottante d'Éolie[1], où régnait Éole, le dieu des vents.

1. Une des îles Vulcaniennes ou Éoliennes, entre la Sicile et l'Italie. Ce qu'Homère dit d'Éolie convient à Lipari.

L'île d'Éolie a sans doute été appelée ainsi du nom de son roi Éole. Il en sort parfois de terribles courants d'air, ce qui a pu donner lieu à la fable : « Les vents y sont emprisonnés, et en sortent au gré d'Éole. »

« Cette île, dit Homère, avait des murs d'airain. » Cela pouvait paraître ainsi à cause des feux souterrains qui de temps en temps s'échappaient de ses entrailles. Aristote, en parlant de Lipari, dit que la nuit on voyait cette île éclairée par des feux, et Strabon y reconnaît des soupiraux de feu. C'est pourquoi l'on a placé dans ses carrières les forges de *Vulcain et des Cyclopes.*

Un mur d'airain entourait l'île entière, et des
ıes escarpées la bordaient de toutes parts.

Nous entrâmes dans la ville et dans les belles de-
ıures. Éole m'accueillit et me retint tout un mois,
interrogeant sur Ilion, sur la flotte des Grecs et sur
ur retour. Je lui fis un récit fidèle de tous ces fa-
.eux événements. Quand je lui demandai de me lais-
ɜr partir et de me renvoyer, il ne refusa point, et
prépara mon retour. Il me donna une outre, faite
ɜ la peau d'un bœuf de neuf ans, dans laquelle il en-
rma le souffle des vents impétueux : car Saturne
'avait fait le maître des vents et lui avait permis de
s soulever ou de les apaiser à son gré. Puis, avec un
plendide câble d'argent, il l'attacha solidement au
ɔnd de mon navire, afin qu'il n'en sortît aucun souf-
e. Il laissa seulement en liberté Zephyros pour nous
ousser, les nefs et nous.

« Nous naviguâmes sans relâche pendant neuf jours
neuf nuits. Au dixième jour la terre de la patrie
ɔparaissait déjà, et déjà nous apercevions les feux des
ıbitants. Mais par malheur, dans ma fatigue, le doux
ɔmmeil me saisit : mes compagnons en profitèrent
ɔur ouvrir l'outre, et tous les vents en jaillirent. Aus-
tôt la tempête furieuse nous emporta sur la mer,
.eurant, loin de la terre de la patrie.

« Nous errâmes ainsi six jours et six nuits. Le sep-
ème jour nous arrivâmes au pays des Lestrygons[1],
euple inhospitalier, qui du haut de ses montagnes fit
leuvoir sur nous les sommets écrasants des rochers.

1. Les Lestrygons habitaient avec les Cyclopes les bords de la Sicile
ɔccidentale.

C'est là que je perdis la plupart de mes compagnons et tous mes vaisseaux, sauf celui que je montais.

« Fuyant ces parages inhospitaliers, je gagnai la pleine mer, et le hasard me conduisit à l'île d'Æa[1]. Là régnait la magicienne Circé aux beaux cheveux, sœur du prudent Éétès. Son palais, en marbre éclatant, était situé en un lieu découvert, dans une vallée. Tout autour erraient des loups montagnards et des lions. Circé les avait apprivoisés avec des breuvages perfides. Loin de se jeter sur les étrangers, ils les entouraient et les flattaient de leurs longues queues, comme des chiens caressant leur maître. Plusieurs de mes compagnons, s'étant approchés du palais, s'arrêtèrent aux portes pour prêter l'oreille aux accents mélodieux de la belle déesse, qui chantait tout en tissant sur une grande toile une broderie merveilleuse par sa finesse, sa grâce et son éclat. Les ayant aperçus, Circé sortit aussitôt et les fit entrer; puis, après les avoir fait asseoir sur des trônes moelleux, elle leur présenta un breuvage délicieux; mais soudain, les frappant de sa baguette d'or, elle les métamorphosa en pourceaux. Ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies de cet

1. C'est-à-dire à Circei, montagne fort voisine de Formies. Placée comme elle est entre la mer et les marais, elle offre l'aspect d'une île. On dit, sans doute pour mieux approprier l'état des lieux à la fable de Circé, que les flancs de cette montagne sont couverts d'herbes et de plantes de toute espèce. On prétend aussi que Jason y aborda, lors de son retour de la Colchide, pour permettre à Médée de voir en passant sa parente Circé. Homère donne à cette île le nom d'Æa parce qu'il transporte ici tout ce qu'il sait d'Æa dans la Colchide. Les poètes ont le privilège d'attribuer soit à une localité, soit à une personne ce que l'on raconte d'une autre. D'ailleurs, en établissant un degré de parenté entre Médée et Circé, Homère est d'accord en cela avec Hésiode, qui fait descendre ces deux magiciennes du Soleil, ce qui veut dire qu'il attribue à Circé, comme à Médée, une origine orientale. Strabon, liv. V, ch. II, 6; *ch. III, § 6.*

imal, et Circé leur jetait avec dédain des glands ns leur étable. Ayant appris cela, je quittai ma f, et, traversant les vallées sacrées, je me dirigeai rs la demeure de l'enchanteresse. En route, je rencontrai Mercure, et c'est grâce à ses conseils que je us obliger Circé à délivrer mes compagnons. Elle les ra de l'étable à porcs, et chacun d'eux reprit sa forme remière; ils redevinrent même plus jeunes, plus eaux et plus grands. Tous, en me voyant, me serraient main et pleuraient de joie.

« Nous passâmes en ce séjour une année entière, angeant les chairs abondantes et buvant le doux vin. is, à la fin de l'année, quand les heures eurent accompli leur tour, quand les mois furent passés et uand les longs jours se furent écoulés, alors nous îmes congé de la déesse.

« Cette fois la nef nous porta aux bornes mêmes du ofond Océan[1].

1. « Polybe, dit Strabon, a pleinement raison de faire des parages de driatique et de la Méditerranée le théâtre principal des pérégrinations d'Ulysse. En revanche, il a tort de révoquer en doute le fait de navigation de ce héros en plein Océan. En effet, aujourd'hui encore retrouve, non seulement en Italie et en Sicile, mais jusqu'aux rniers confins de l'Ibérie, les traces du passage d'Ulysse. » Strabon, . Ier, ch. II, § 11, 18.

Et ailleurs :

« Il me paraît certain aussi qu'Ulysse avait poussé jusqu'en Turdétanie s courses guerrières, et qu'Homère, qui avait dû rechercher dans l'histoire tout ce qui se rapportait à son héros, l'a su et en a tiré prétexte ur transporter l'*Odyssée*, comme il avait fait l'*Iliade*, du domaine de réalité pure dans celui de la poésie et des mythes ou fictions familières aux poètes. Il est constant, en effet, que ce n'est pas seulement sur les côtes d'Italie et de Sicile et dans les parages environnants qu'on peut relever les vestiges de toute cette histoire, et l'Ibérie elle-même nous montre aujourd'hui une ville du nom d'Odyssea, avec un temple de Minerve et mille autres traces des *erreurs* d'Ulysse et de maints autres héros grecs, qui, avec lui, survécurent à la guerre de Troie. Or, *comme cette partie de l'Ibérie* (la Turdétanie) passait anciennement pour

« Là étaient le peuple et la ville des Cimmériens, toujours enveloppés de brouillards et de nuées ; jamais le brillant soleil ne les éclairait de ses rayons, ni quand il montait dans le ciel étoilé, ni quand il en descendait ; mais une éternelle nuit était toujours suspendue sur les misérables habitants de ces contrées. Sortis du vaisseau, nous le tirâmes sur le rivage et nous marchâmes le long de l'Océan jusqu'aux bois sacrés de Proserpine, où croissent de hauts peupliers et des saules stériles. Suivant l'ordre de Circé, je descendis dans le sombre royaume de Pluton, où coulent ensemble, dans l'Achéron, avec un bruit formidable, deux fleuves retentissants : l'impétueux Périphlégéthon et le lamentable Cocyte, affluent du Styx. Les âmes des morts se pressèrent en foule autour de moi. Les nouvelles épouses, les hommes enlevés à leur printemps, les vieillards courbés sous le poids des peines, les tendres vierges moissonnées à leur aurore, et les guerriers aux armes sanglantes, couverts de profondes blessures, toutes ces ombres accouraient du fond de l'Érèbe et

être située aux derniers confins de l'Occident, c'est-à-dire aux lieux mêmes où, pour nous servir des expressions du poète, disparaît dans l'Océan « l'étincelant flambeau du soleil traînant après soi la nuit noire sur la terre au sein fécond », Homère a placé là les enfers. La nuit, en effet, par son nom sinistre, donne à tous l'idée d'un lieu proche des enfers, et les enfers à leur tour confinent au Tartare. On peut donc supposer qu'Homère, sur ce qu'on lui avait dit de Tartessos, la contrée des mineurs, s'est servi de ce nom en le dénaturant et en a tiré celui du Tartare, pour l'appliquer ensuite à la partie la plus reculée des régions souterraines, non sans l'embellir de mainte fiction, conformément à l'usage des poètes. N'est-ce pas là ce qu'il a fait pour les Cimmériens ? Sur ce qu'il avait appris de la position de ces peuples au nord et au couchant du Bosphore, il les a transportés au seuil même des enfers, obéissant peut-être bien aussi en cela à la haine commune des Ioniens pour cette nation qu'on prétend avoir, du vivant d'Homère ou peu de temps avant lui, envahi l'Asie jusqu'à l'Æolide et à l'Ionie. Strabon, *liv. III, ch. II*, § 12 et 13 ; ch. IV, § 3.

ntouraient avec un frémissement immense. A ce ctacle, la pâle terreur me saisit.

La première vint l'âme de ma mère morte, que ais laissée vivante en partant pour la sainte Ilion. a voyant je pleurai, et mon cœur se serra de pitié. is fois je voulus l'embrasser, et trois fois elle appa à mes embrassements comme une vapeur itive ou comme un songe léger.

Ma mère, lui dis-je, pourquoi fuis-tu quand je dé-sire t'embrasser? Même chez Proserpine, il serait i doux de nous serrer dans nos bras! Mais n'es-tu u'une vaine image? »

« Et ma mère me répondit :

« Hélas! mon enfant, telle est après leur trépas la lestinée des mortels : ils n'ont plus ni chairs ni os; eur corps devient la proie de la flamme dévorante, t leur âme, comme un songe voltigeant, descend au ṣjour des ombres. Mais hâte-toi, remonte à la de-ieure des vivants. »

Nous parlions ainsi quand survint l'âme du Thébain ;sias, le divinateur aveugle ; elle me reconnut et nnonça l'avenir en ces termes :

Je te prédis la perte de ta nef et de tous tes ompagnons. Tu échapperas seul du naufrage, mais u reviendras tard et misérablement dans ta pa-rie sur une nef étrangère ; tu trouveras le mal-ieur dans ta maison et des hommes orgueilleux echerchant ta femme et lui offrant des présents. Iais, certes, tu te vengeras en les perçant de tes èches. »

Puis s'avança, pleine de tristesse, l'ombre majes-*use d'Agamemnon, le* roi des rois, qui me raconta

comment, à son retour, il avait été assassiné par Cl temnestre, son épouse, et par Égisthe.

« Puis se présentèrent tour à tour l'âme de Patrocl celle d'Achille et celle de Minos, l'illustre fils de Jup ter, qui, assis sur un trône, et un sceptre d'or à la mai jugeait les morts.

« Plus loin j'aperçus Titye, ce terrible enfant de Terre, étendu sur le sol et long de neuf arpents. Deu vautours rapaces fouillaient son foie avec leurs becs, et ses mains ne pouvaient les écarter.

« Là encore je vis Tantale, roi de Phrygie, accab d'inexprimables tourments : souffrant la soif au milieu d'un grand lac dont les eaux lui baignaient le menton, et mourant de faim sous des arbres chargés de fruits de toute sorte, poires, grenades, oranges dorées, figues douces et olives vertes, qui pendaient au-dessus de sa tête. Toutes les fois, en effet, qu'il se penchait pour boire, l'onde trompeuse s'enfuyait de ses lèvres brûlantes; et toutes les fois qu'il levait les mains pour saisir les fruits, le vent les soulevait jusqu'aux nuées sombres.

« Le malheureux Sisyphe, à son tour, frappa mes yeux : Sisyphe qui succombait sous le poids des plus cruelles douleurs. Il poussait des mains et des pieds un énorme rocher jusqu'au sommet d'une montagne; et quand il était près d'atteindre le faîte, alors la force lui manquait, et l'immense rocher roulait jusqu'en bas. Et il recommençait de nouveau, et l'immense rocher retombait sans cesse, et par cela même éternisait son pénible labeur.

« Après Sisyphe parut devant moi le formidable Hercule, ou plutôt son fantôme, car lui-même est auprès

dieux immortels, s'abreuvant de nectar. Autour de es morts, comme de timides oiseaux, s'agitaient et ient de toutes parts. Il s'avançait, semblable à la t sombre, l'arc en main, la flèche sur la corde, avec egard courroucé, comme un homme qui va lancer rait. Un effrayant baudrier d'or entourait sa poi-.e, et des images admirables y étaient sculptées : des s, des sangliers sauvages, des lions terribles, des ailles, des mêlées, etc. Car un très habile ouvrier it fait ce baudrier.

Et m'ayant vu, Hercule me reconnut aussitôt :

Illustre fils de Laerte, subtil Ulysse, me dit-il en émissant, sans doute tu es misérable, et une mau-aise destinée te conduit, ainsi que moi, quand j'é-ais sous la clarté du soleil. J'étais le fils du puissant upiter, et pourtant je ne voyais aucun terme à mes nombrables misères, opprimé par un homme qui l'était inférieur et qui me commandait les plus lourds avaux. Il m'envoya même ici pour enlever le chien erbère, pensant que la chose serait impossible. J'en ns, à bout pourtant, et, aidé par Mercure et Minerve ux yeux clairs, je traînai l'affreux Cerbère hors des nfers. »

En achevant ces mots, il s'éloigna.

Enfin, je vis les autres âmes de ceux qui ne sont s, et chacune s'avançait tristement et me disait ses ıleurs. Mais à un moment l'innombrable multitude morts s'agita avec un tel tumulte, que je fus glacé terreur et que je m'enfuis des enfers. Je retournai ssitôt vers ma nef, ordonnant à mes compagnons monter et de détacher le câble.

« La nef, *ayant quitté* l'Océan, courut sur les flots de

la mer, et, grâce à un vent favorable, nous porta rapidement dans quelques jours à l'île des Sirènes. Les Sirènes[1] sont des monstres moitié filles et moitié poissons. Mais elles sont belles et gracieuses, et, de plus, elles charment par la douce harmonie de leur voix. Il est perdu, l'imprudent qui écoute leurs chants ; il ne revoit plus jamais ni sa femme ni ses enfants. Pour éviter le péril, je bouchai les oreilles de mes compagnons avec de la cire molle, et je me fis moi-même attacher avec des cordes par les pieds et les mains au mât de mon navire ailé, afin de jouir sans risque de ces chants mélodieux. Ces précautions ne furent point inutiles : car, dans l'ivresse de mon ravissement, je suppliais ceux qui m'entouraient de me délier; mais personne n'eut la faiblesse de condescendre à mon aveugle désir.

« Quand nous eûmes dépassé l'île des Sirènes, mes compagnons retirèrent la cire de leurs oreilles et me détachèrent ; mais au même instant j'entendis un bruit de tonnerre et je vis se dresser devant nous deux roches pyramidales[2], sur lesquelles retentissaient les

1. Les Sirènes habitaient les Sirénuses, îles ou écueils de l'Italie ancienne, sur la côte de Campanie. Il y a, dit-on, dans ces lieux une baie où le souffle des vents et le choc des vagues produisent une harmonie qui attire les passants ; mais s'ils en approchent, ils sont jetés contre les rocs et engloutis par les courants. Cette explication nous semble assez plausible. Quoi qu'il en soit, au temps de Strabon, le tombeau de Parthénopé, l'une des Sirènes, se voyait encore à Néapolis (Naples). Strabon, liv. Ier, ch. II, § 12 et 13.

2. A l'entrée du détroit de Sicile. Scylla est sur la côte de d'Italie, et Charybde sur celle de Sicile. On appelait ces roches les *Errantes,* parce qu'en les voyant de loin elles semblaient jointes et qu'en approchant on les trouvait séparées par le détroit. « Homère, dit Strabon, a imaginé ces roches errantes sur les roches Cyanées, tirant toujours ses fables de quelque fait réel parvenu à sa connaissance. Comme les Cyanées sont des écueils dangereux, si dangereux même qu'on les appelle quelquefois aussi les roches Symplégades (mot qui, dérivé du grec, signifie *s'entre-choquer), c'est sous* les mêmes couleurs effrayantes qu'il a représenté les

.nds flots d'Amphitrite aux yeux bleus. Les dieux tunés les appellent les roches Errantes. Jamais les eaux ne les franchissent d'un vol heureux, pas même , rapides colombes qui apportent vers l'Olympe l'amoisie à Jupiter. Jamais aucun vaisseau n'approche ces lieux sans y trouver sa perte ; il est d'abord fracassé, puis les flots de la mer et la tempête pleine clairs emportent tout, hommes et débris, sans qu'il rnage rien de cette ruine.

‹ Une seule nef, sillonnant la mer, a navigué au delà : *go,* chère à tous les dieux, et qui revenait de la terre 'étès. Et encore elle allait être brisée contre les indes roches, lorsque Junon, à qui Jason était cher, fit passer outre. Tels sont ces deux écueils. L'un de n faîte aigu atteint le ciel élevé ; une sombre nuée environne sans cesse, et jamais la sérénité ne règne r son sommet, ni en été ni en automne ; et jamais ıcun mortel ne pourrait y monter ou en descendre, it-il vingt bras et vingt pieds, tant la roche est haute semblable à une colonne polie. Au milieu de l'écueil

anctæ ou Errantes dans son poème, imaginant pour plus de ressemınce cette navigation périlleuse de Jason au milieu des îles errantes. joutons que le détroit des Colonnes et le détroit de Sicile lui suggéient aussi tout naturellement ce mythe des Planctæ. » Strabon, liv. III, . II, § 12.

Le voyageur Sandy a examiné ces lieux. En parlant de Charybde, il a rit que les vents formaient dans ce gouffre de violents tournants, dan'eux pour les vaisseaux ; que Scylla, au milieu d'une baie, était une :he escarpée, qu'Homère, par hyperbole poétique, décrit comme étant accessible. On voit au pied de ce grand rocher plusieurs rochers poins qui font l'effet de chiens aboyants. Ces rocs sont fréquentés par de ros poissons, et Homère, dit Polybe (voir Strabon, liv. Ier, ch. II, § 15 et), ne fait qu'attribuer à Scylla poursuivant sa proie les habitudes mêmes es pêcheurs du Scyllæum pêchant les *galéotes,* appelées aussi *espadons* et *chiens marins.* Scylla est aujourd'hui sans danger. La violence de l'eau, et sans doute les derniers tremblements de terre, si funestes à Messine, *ont changé la face de ces lieux.*

s'ouvre une caverne ténébreuse dont l'entrée est tourné vers l'Erèbe. Là habite Scylla, qui remplit l'air de se aboiements et dont la voix est aussi forte que celle d toute une meute. C'est un monstre prodigieux, et nu n'est joyeux de l'avoir vu. Elle a douze pieds difformes armés de griffes terribles, et six cous d'une longueu démesurée, dont chacun porte une tête horrible, et dans chaque gueule béante, antre de la noire mort, il y a une triple rangée de dents épaisses et voraces. Le monstre est plongé dans la caverne creuse jusqu'aux reins ; mais il étend au dehors ses têtes, et, regardant autour de l'écueil, il saisit de cette hauteur les dauphins, les chiens de mer et les autres monstres innombrables que nourrit la gémissante [1] Amphitrite. Jamais les marins n'ont pu se glorifier d'avoir passé auprès de Scylla sains et saufs, car les six têtes enlèvent à la fois six hommes du vaisseau. L'autre écueil voisin est moins élevé. Sur sa cime croît un grand figuier sauvage chargé de feuilles, et sous ce figuier demeure la redoutable Charybdis ; c'est là qu'elle ouvre sa gueule dévorante ; trois fois par jour elle vomit l'onde amère, et trois fois [2] elle la ravale avec des mugissements épouvantables. La vomit-elle : alors l'onde troublée bouillonne comme celle d'un bassin sur un grand feu, jaillit dans les airs, et retombe en pluie sur les deux écueils. L'engloutit-elle : alors la mer, bouleversée jusqu'au fond des abîmes, rugit affreusement autour de la roche.

1. Cette épithète désigne le retentissement des vagues contre les rocs et dans les détours du détroit.

2. Trois fois au lieu de deux. Ce n'est là, suivant Polybe, qu'une erreur sans importance, soit de copie, soit d'observation, car Homère connaissait très bien le double phénomène du flux et du reflux. Strabon, *liv. Ier, ch. II, § 16 et 36.*

:st en traversant ce funeste détroit que ma nef fut
;e et que périrent tous mes compagnons : nous
'ons fuir la rocheuse Scylla, et c'est la fatale Cha-
.is qui causa notre perte. Mais moi, m'élançant en
et me suspendant aux branches du figuier sauvage,
me la chauve-souris, j'y demeurai attaché jusqu'à
ue le monstre eut revomi le mât et la carène de
ı vaisseau. Et ce moment tarda longtemps au gré
non impatience.

Ce fut à l'heure où, pressé par la faim, le juge se
: et quitte l'assemblée après avoir tranché maints
érends entre les citoyens, ce fut à cette heure seu-
ient que du sein de Charybde ces précieux débris
arurent à mes yeux. Comme ils passaient sous moi,
m'y laissai tomber, et, m'asseyant dessus, je nageai
:c mes mains pour avirons. Durant neuf jours en-
rs, je fus porté ainsi au gré des vents et des flots.
ns la dixième nuit noire, les dieux me poussèrent
pleine mer, à l'île d'Ogygie [1], où régnait l'artificieuse
'ypso, déesse aux beaux cheveux, fille d'Atlas. Je la
uvai dans sa grotte. Un grand feu brûlait au foyer,
'odeur du cèdre et du thuia ardents parfumait toute
:. La nymphe chantait de sa belle voix, tout en tis-
t une toile avec une navette d'or. Sa demeure était
ironnée d'une forêt verdoyante, où croissaient l'aune,
euplier et le cyprès odorant. Là avaient fait leurs
s les oiseaux qui déploient leurs ailes : les chouettes,

Appelée aujourd'hui Gozzo, au sud de la Sicile et au nord-ouest de
te. Calypso étant, d'après Homère, fille d'Atlas, il nous paraît plus
urel de placer là sa demeure, en vue du petit Atlas, que dans le voi-
age de la côte méridionale de l'Italie, à l'est du Brutium et au sud
Crotone, comme l'ont fait plusieurs auteurs anciens. Maintenant le
:te, par un procédé qui lui est habituel, ne l'aurait-il pas transférée
plein Océan, tout près du grand Atlas ?

les éperviers et les bavardes corneilles de mer, qui se plaisent à parcourir les flots. Une jeune vigne, dont les grappes mûrissaient, entourait la grotte, et quatre cours d'eau limpide, tantôt voisins, tantôt allant çà et là, faisaient verdir de molles prairies de violettes et d'aches.

« La déesse m'accueillit avec bienveillance et m'aima tendrement. Je passai là sept années. Mais quand vint la huitième, je demandai à partir. Elle me renvoya sur un radeau lié de cordes. Je naviguai pendant dix-sept jours, continuellement ballotté par les flots, errant et jouet des tempêtes, depuis le moment où je quittai l'île d'Ogygie. Le dix-huitième jour, les montagnes ombragées de ton île[1], Alcinoüs, m'apparurent. J'étais près d'aborder, lorsque Neptune, qui revenait de chez les Éthiopiens, me découvrant dans le lointain, du haut des monts Solymes[2], déchaîna sur moi de nouvelles misères. Il excita les vents, souleva les flots et brisa mon radeau, que la tempête dispersa ; je me jetai à la nage ; la mer me porta d'abord contre de grands rochers, puis en un lieu plus favorable, à l'embouchure d'un fleuve au beau cours, qui me recueillit et me sauva du naufrage. Sur la côte s'épanouissait un bois d'oliviers sauvages. Je me couchai sous ces arbres, dans un large lit de feuilles, si abondant et si épais que deux ou

1. Ile des Phéaciens. Nom ancien de Corcyre ou Corfou, qu'Homère a également placée dans l'Océan, comme semblent l'indiquer les mots « revenant de chez les Éthiopiens » et les paroles suivantes de la fille d'Alcinoüs à Ulysse, qui lui demandait le nom de l'île où il venait d'aborder : « Nous habitons aux extrémités de la mer onduleuse et nous n'avons aucun commerce avec les hommes. » Le mot πόντος dont le poète se sert pourrait très bien avoir ici la signification d'océan, comme plus haut, dans le passage où il est question de l'île de Calypso. *Odyssée,* VI.

2. Montagnes de la Lycie et de la Pisidie, transportées de même sur *les bords de l'Océan.*

ɔis hommes s'y seraient blottis par le temps d'hiver plus rude. Là je dormis toute la nuit d'un doux ɔmmeil, et quand, le matin, l'Aurore aux doigts rosés ›parut, je me réveillai. Alors j'entendis les servantes ɜ ta fille Nausicaa, qui jouaient sur le rivage, et je ι vis elle-même, au milieu d'elles, semblable à une éesse par la grâce et la beauté. Je la suppliai, et Nau-caa, après m'avoir offert à boire et à manger, me onduisit à ton illustre demeure.

« Voilà, Alcinoüs, le récit de mes malheurs. Et main-ɜnant, fils de Phéax, ô le plus magnanime de tous les ois, renvoie-moi sain et sauf dans ma patrie, afin ղu'après avoir tant souffert, je ne meure pas sans ıvoir revu mon père, mon épouse, mon fils, mes ›iens, mes serviteurs et ma maison. »

Et Alcinoüs lui répondit :

« O Ulysse, tu me demandes d'aider à ton prompt retour. Puisque tu es venu dans ma haute demeure d'or et d'airain, je ne te laisserai pas errer plus longtemps sur les mers et je te ferai reconduire à Ithaque. Allons ! princes et chefs des Phéaciens, faites traîner à la mer divine une nef noire et neuve; que cinquante-deux jeunes hommes choisis dans le peuple parmi les meilleurs se hâtent d'accomplir mes ordres. »

Il parla ainsi, et cinquante-deux jeunes hommes, choisis dans le peuple, tirèrent, ainsi qu'Alcinoüs l'avait ordonné, la nef noire à la mer profonde et la poussèrent au large.

Après avoir remercié ses hôtes et leur avoir souhaité

toute sorte de bonheur, Ulysse, comblé de présents, quitta ce rivage hospitalier et monta sur la nef creuse. Aussitôt les rameurs joyeux frappèrent la mer de leurs avirons, et la nef, rapide comme l'épervier, courait sur les flots, portant un homme ayant des pensées égales à celles des dieux, et qui, en son âme, avait enduré des maux innombrables sur terre et sur mer.

Et le lendemain matin[1], au lever du jour, la nef abordait à une île.

Il est sur la côte d'Ithaque un port consacré à Phorcys, vieillard de la mer. Deux promontoires abrupts l'enserrent et le défendent des vents violents et des grandes eaux; les vaisseaux qui s'y réfugient n'ont pas besoin de câbles pour les retenir. Il est couronné par un olivier aux rameaux épais, qui croît devant un antre obscur, frais et délicieux, séjour des Néréides. Dans cet antre il y a des cratères et des amphores de pierre où les abeilles déposent leur miel. On y voit également de longs métiers de marbre, où les nymphes tissaient des robes de pourpre, ouvrages merveilleux. Des fontaines intarissables y font aussi jaillir leurs eaux. La grotte a deux entrées, l'une au septentrion pour les hommes, et l'autre au midi pour les

1. Voilà un trajet lestement enlevé. Le navire des Phéaciens va de l'Océan à Ithaque en une nuit. Homère a bien fait de nous avertir que la rapidité de ce navire égalait celle de l'épervier. Il fallait à tout le moins cette vitesse pour exécuter en si peu de temps une telle navigation. C'est le cas ou jamais de dire avec Strabon « qu'en parlant comme il fait de l'Océan, de l'enfer, du séjour d'Ulysse et des métamorphoses de ses compagnons dans le palais des déesses, de la stature colossale des Cyclopes et des Lestrygons, de la figure monstrueuse de Scylla, des distances énormes parcourues par le vaisseau d'Ulysse et de mainte autre circonstance analogue, Homère emploie à dessein le merveilleux poétique ». Liv. Ier, ch. II, § 11. — Il y a cependant ici un fond de vérité : la distance des lieux nous fait voir, en effet, que le navire pouvait aller *de Corcyre à Ithaque* en une nuit.

x. Et jamais les hommes n'entrent par celle-ci, seulement les dieux.

st dans ce port, connu des Phéaciens, qu'entra vaisseau; et tel était son essor qu'il s'élança à ıi sur la plage. Ulysse, le destructeur des citadelles, lait enfin le sol natal; après vingt ans d'absence, il oyait enfin sa chère Ithaque, et le mont Néritos aux ›res battus par les vents. On le croyait mort depuis ıgtemps; néanmoins, quand il entra dans la cour du ılais, un chien qui était couché sur un tas de fumier mulets et de bœufs leva la tête et les yeux sur lui. ;tait Argos, son vieux chien, qu'il avait lui-même evé avant de partir pour la sainte Ilion. Il l'avait autre-s conduit à la chasse des chèvres sauvages, des cerfs des lièvres; aucune bête fauve ne lui échappait ıns la profondeur des bois, car il était doué d'un ıir excellent; et maintenant il gisait là, délaissé, ›ngé de vermine. Argos reconnut son ancien maître; agita la queue, dressa les oreilles, s'efforça de se aîner jusqu'à lui et mourut à ses pieds. A cette vue, ysse ne put s'empêcher de pleurer, et il se cacha pour essuyer ses larmes. Puis il se présenta sur le euil de la porte, sous la forme d'un mendiant, couvert › haillons et appuyé sur un bâton. Télémaque, l'ayant ›erçu, prit un pain entier dans la corbeille et dit au orcher :

« Porte ceci à l'étranger. »

Et le porcher, s'étant approché d'Ulysse, lui dit :

« Télémaque, ô étranger, te donne ceci. »

Et le subtil Ulysse répondit :

« Que Télémaque soit heureux entre tous les hommes et que Jupiter lui accorde tout ce qu'il désire. »

Et prenant le pain, il le posa à ses pieds sur sa besace trouée, et il mangea. La salle du festin était pleine de princes qui dissipaient ses biens dans de bruyantes orgies et se disputaient la main de Pénélope, sa fidèle épouse. Celle-ci avait jusqu'alors, par les prières et les pleurs, résisté à toutes les poursuites. Mais maintenant il faut qu'elle se décide ; pour dernière grâce, elle obtient d'achever, avant de faire son choix, la toile qui doit servir de linceul au vieux Laerte, et, pour gagner du temps, elle défait la nuit ce qu'elle a fait le jour. Mais les prétendants découvrent la ruse. Enfin, poussée à bout, sur le conseil de Minerve, elle promet d'épouser celui qui avec l'arc redoutable et gigantesque d'Ulysse fera passer une flèche à travers douze anneaux disposés à la suite l'un de l'autre. Aucun des prétendants ne peut en venir à bout. Le faux mendiant sollicite à son tour l'honneur d'entrer en lice ; l'objet de sa demande lui est accordé ; aussitôt, d'un bras nerveux, il tend l'arc, et sa flèche, après avoir traversé tous les autres, va tomber au delà du dernier anneau. Puis, avec le secours de Télémaque, d'Eumée et d'un autre serviteur fidèle, dont il s'était fait reconnaître à son arrivée, il extermine successivement tous les prétendants. C'est seulement alors, après avoir repris sa forme première et sa beauté, qu'il se présente à Pénélope et à Laerte également surpris, l'une de revoir son époux et l'autre son fils.

Le massacre des prétendants avait fait éclater une révolte populaire. Ulysse la réprima, et régna dès lors tranquillement.

Comme on vient de le constater, nous avions raison de dire qu'Homère a tiré de l'histoire le fond même de ses poèmes.

L'histoire, en effet, dit Strabon, nous montre un .ce du nom d'Éole régnant sur ce groupe d'îles t Lipara est le centre ; elle signale aussi aux envis de l'Etna certains peuples inhospitaliers, du n de Cyclopes et de Lestrygons, et explique même cette circonstance comment le détroit était alors ccessible à la navigation ; elle ajoute que Charybde Scylla étaient deux repaires de pirates. Ainsi des itres peuples mentionnés par Homère : nous les trouvons tous dans l'histoire, établis en telle ou le contrée de la terre. Il savait, par exemple, que les .nmériens habitaient aux environs du Bosphore une gion boréale et brumeuse : c'en fut assez pour que, par ie licence heureuse et pour les besoins de la fable i'il voulait mêler aux *Erreurs* d'Ulysse, il transportât ce peuple dans une contrée ténébreuse, au seuil même e l'enfer. Nul doute, du reste, qu'il ne connût les mmériens, puisque, d'après les calculs des chronograies, l'invasion cimmérienne a précédé de peu l'époque i il vivait, si même elle ne lui est contemporaine.

« Il connaissait également et la situation de la Colide et le fait de la navigation de Jason à Æa, et, en néral, tout ce que la fable et l'histoire rapportent s enchantements de Circé et de Médée et de leurs itres traits de ressemblance : à l'aide maintenant de s données, et sans tenir compte de l'énorme distance qui séparait les deux enchanteresses, puisque l'une habitait au fond du Pont (mer Noire), et l'autre en Italie, il imagina entre elles un lien d'étroite parenté. Peut-être bien aussi Jason, dans ses *Erreurs*, s'était-il écarté jusqu'en Italie ; car on montre aujourd'hui encore, aux abords des monts Cérauniens, dans les parages d'Adria,

dans le golfe Posidoniate[1] et dans les îles qui bord(la Tyrrhénie, certains vestiges du passage des Arg nautes. L'existence des Cyanées, ces roches qu'c nomme quelquefois les Symplégades, et qui rende si difficile le passage du détroit de Byzance, était u. donnée de plus dont Homère sut tirer bon parti. De la sorte, et par suite du rapprochement naturel qu'on établit entre son île d'Æa et la ville d'Æa, entre les Planctæ et les Symplégades, la navigation de Jason à travers les Planctæ acquit de la vraisemblance, comme le rapprochement de ce qu'on savait de Charybde et Scylla rendit plus vraisemblable l'épisode « du passage d'Ulysse entre les deux rochers ». En somme, on se représentait de son temps la mer Pontique comme un autre océan, et quiconque voyageait dans ces parages semblait s'être autant écarté que s'il se fût avancé par delà les Colonnes d'Hercule; elle était réputée, en effet, la plus grande de nos mers et, par excellence, on l'appelait le Pont, le Pont proprement dit, comme on appelle Homère le Poète. Il se pourrait même que ce fût là le motif qui engagea Homère à transporter dans l'Océan une partie des scènes dont le Pont avait été le théâtre, ce déplacement lui ayant paru devoir être, en raison de l'opinion régnante, plus aisément accueilli du public. Je croirais volontiers aussi que la position des Solymes aux confins de la Lycie et de la Pisidie, sur les sommets les plus élevés du Taurus, jointe à cette circonstance que les populations comprises en dedans du Taurus, et surtout les populations du Pont, voyaient en eux les gar-

1. Golfe de Salerne.

s et les maîtres des principaux passages de cette ıde chaîne du côté du midi, est ce qui l'a induit ;placer de même cette nation et à la transporter les bords de l'Océan, situation extrême, analogue, ıu'à un certain point, à celle qu'elle occupait réellement [1]. »

Ious ne pouvions mieux terminer notre travail sur *dyssée* que par ce commentaire de Strabon.

. Strabon, liv. I[er], ch. II, § 9 et 10.



III

L'ÉNÉIDE

OU

LES AVENTURES D'ÉNÉE

PAR VIRGILE[1]

Après avoir dit adieu à tout ce qui lui est cher, Énée s'embarque au commencement du printemps sur une flotte de vingt vais-

Virgile, le plus grand poète de l'antiquité après Homère, naquit l'an de la fondation de Rome, le jour des ides d'octobre (15 octobre 70 ıt J.-C.), à Andes, aujourd'hui Pietola, petit bourg près de Mantoue, la rive droite du Mincio. Sa naissance fut obscure : les uns lui don- pour père un ouvrier potier, d'autres un fermier qui, devenu gendre ›n maitre, et achetant des bois, élevant des troupeaux, soignant des les, amassa une petite fortune. Cette dernière tradition paraît la vraisemblable : par elle du moins nous voyons Virgile apprenant, d'un tel père, à aimer, pour les chanter plus tard, la fraîcheur des , le murmure des essaims dans les haies de saules, le chant lointain émondeur sur le coteau, le roucoulement plus voisin du ramier ou a tourterelle; elle nous explique l'attachement du poète pour son domaine, qui s'étendait entre les collines et les bords du Mincio, ses ombrages et ses sources, ses étangs et ses cygnes, ses ruches et abeilles, son vignoble, son verger et d'excellentes terres de pâturage ›ermettaient à son père de porter des fromages à Mantoue.

›st dans ce petit domaine, je n'ose pas dire familial, que s'écoula la ière enfance de Virgile. A sept ans, son père l'envoya commencer études à Crémone. Le père d'Horace, qui était aussi de fortune mé- re et de condition rurale, devait peu après nous donner le même ıple de dévouement en menant son fils à Rome. Virgile avait quinze quand il quitta Crémone pour se rendre à Milan, où il prit la robe e, le jour même de la mort de Lucrèce, Lucrèce dont il admira plus le génie, dont il désespéra d'égaler la gloire (55 avant J.-C.). De Mi- s'il n'alla point à Athènes, comme Horace, pour y puiser, dit Sainte- ve, aux sources les plus pures et s'y imprégner de cet air fin et brillant 'Attique, *où l'on dit qu'autrefois* les neuf chastes Muses Piérides en-

seaux construits avec les noirs sapins et les éraL

fantèrent la blonde Harmonie, il put du moins aller à Naples, l'Ath de l'Italie, qui attirait à ses écoles célèbres l'élite de la jeunesse romai et qui devint comme la seconde patrie du poète. Il y étudia non se ment la littérature et l'histoire, mais encore la physique, l'histoire turelle, l'astronomie, la philosophie, les mathématiques, la médecinc jusqu'à l'art vétérinaire, en un mot tout ce qu'on pouvait y apprend

De retour dans le domaine paternel, il voulut en chanter les doucei et le charme, et c'est alors qu'il s'exerça dans le genre pastoral, en i... tant sans l'égaler Théocrite, un ami des champs. Les *Bucoliques* furent le véritable début de sa muse.

La première et la neuvième, qui sont, dans l'ordre chronologique, la quatrième et la cinquième, nous apprennent, dit encore Sainte-Beuve, à quelles rudes épreuves fut alors soumise la jeunesse de celui qui eut tant de fois besoin d'être protégé.

Après la victoire de Philippes sur Brutus et Cassius, Octave, rentré à Rome, livra, pour ainsi dire, l'Italie entière en partage et en proie à ses vétérans. Dans cette dépossession soudaine et violente, et qui atteignit aussi les poètes Tibulle et Properce dans leur patrimoine, Virgile perdit le champ paternel. La première églogue nous raconte comment Tityre, qui n'est ici que Virgile lui-même, dut aller dans la grande ville, à Rome; comment, présenté par Mécène au maître déjà suprême, à celui qu'il appelle un dieu, à Auguste, il fut remis en possession de son héritage, et put célébrer avec reconnaissance son bonheur. Mais ce bonheur ne fut pas sans quelque obstacle ou quelque trouble nouveau. L'églogue neuvième, qui paraît avoir été composée peu après la précédente, nous l'atteste; elle donne à entendre qu'il s'en est fallu de peu que Ménalque (Virgile), cet aimable chantre de la contrée, n'eût perdu la vie.

C'est à ce danger de Ménalque que se rapporte probablement l'anecdote du centurion ravisseur Arius, qui ne voulait point rendre à Virgile le champ usurpé, où il venait d'être rétabli par Octave, et qui, mettant l'épée à la main, força le poète, pour se dérober à sa poursuite, de passer le Mincio à la nage. Il fallut une protection nouvelle, celle de Varus, pour faire restituer au poète sa chère maison et son héritage. Virgile n'oublia jamais cet incident de sa vie; il en garda une impression profonde et comme une sorte de mélancolie vague.

Le livre des *Bucoliques* ouvrit avec éclat à Virgile la carrière de la poésie; il s'y consacra tout entier. Il eût pu dès lors aller à Rome, y rechercher les applaudissements de la foule; mais Rome ne convenait pas à sa nature douce et tendre, timide et modeste, amante de l'étude, de l'ombre et du recueillement, éprise de la campagne et de la muse pastorale de Sicile; non, Rome ne convenait point à ce poète rougissant comme une vierge, peu homme du monde, mais homme de solitude, d'intimité, d'amitié, de tendresse, causeur charmant, lecteur exquis, comme Racine, vrai *dupeur* d'oreilles. Virgile ne parut donc à Rome que rarement, et lorsqu'il était nécessaire. Il était de ceux que la foule effraye loin de les inspirer, et l'on dit qu'à Rome, lorsqu'il y venait par hasard, s'il se voyait remarqué, suivi dans les rues, il se dérobait vite et entrait dans *la première maison* qu'il rencontrait. Ce n'est pas lui qui eût rempli de sa

ffus de l'Ida. Il quitte en pleurant le port d'An-

ı salle d'un festin ; il était aussi peu que possible ce qu'on appelle un at ; mais il avait sa revanche de lecteur dans un petit cercle d'amis. vécut presque toujours à la campagne, mais pas tout le temps à toue. Son lieu de résidence était bas et humide, et le climat en froid à certaines saisons de l'année. Vers 717, sa constitution délicate, ·èle santé et les maux de poitrine dont il était affecté le déterminè- , vers l'âge de trente ou trente-deux ans, à chercher un ciel plus ıd. Il quitta donc son pays natal, non pas de cœur : il garda tou- ·s le souvenir de sa Mantoue ; mais il passa les années suivantes et le .e de sa vie le plus souvent à Naples et dans la Campanie heureuse, ıpé à la composition des *Géorgiques*, et, plus tard, de l'*Énéide*.

'est sous les auspices et d'après les conseils du proconsul Pollion il avait écrit les *Bucoliques*, de l'an de Rome 711 à l'an 717 (de 43 à av. J.-C.); c'est à l'instigation et sur les instances de Mécène qu'il ivit les *Géorgiques*, grand poème rural, auquel il consacra sept années, 717 à 724 (de 37 à 30 av. J.-C.). L'Italie venait d'être ravagée par la rre civile ; le goût de l'agriculture s'éteignait ; il fallait donner aux :rans, envoyés en possession des terres, l'amour des champs. Mécène alors l'idée d'un grand poème rural et en confia l'exécution à Virgile. irgile n'avait pas encore mis la dernière main aux *Géorgiques* qu'il geait à l'*Énéide*, dont Auguste peut-être lui donna le cadre et qu'il lui it commandée, comme à son poète favori. Il s'agissait de placer sous yeux des Romains leur patrie tout entière avec ses commencements 'ndaires, ses prétentions à une origine divine, sa gloire sans rivale :s merveilleuses destinées. Virgile, alors dans toute la puissance de génie, le premier des poètes, *le maître du chœur*, comme dit Mon- ;ne, s'attela à la besogne. Elle lui demanda près de onze ans, de 725 à . Son œuvre n'est pas aussi grande que celle d'Homère ; elle n'est une image de l'*Odyssée* et une image de l'*Iliade*, mais une image bien nde, puisque Properce osait s'écrier :

Cedite, Romani scriptores ; cedite, Graii ;
Nescio quid majus nascitur Iliade.

Faites place, écrivains romains, et vous, Grecs, laissez l'arène : il fante quelque chose de plus grand que l'*Iliade*. »

ıand Properce parlait ainsi, l'*Énéide* n'était pas publiée ; on ne la ıaissait que par le bruit des lectures particulières. Auguste ayant andé à entendre ce qui était achevé, Virgile lui lut, en 731, les livres V, VI, devant Octavie, dans l'attitude modeste où la postérité con- era de le voir. On sait l'impression que produisit le passage de la du jeune Marcellus sur le cœur d'Octavie, sa mère ; elle s'évanouit, n, et, revenue à elle, elle fit compter au poète pour chacun des vers :et épisode, qui en a trente-deux, la somme énorme de dix grands :rces, soit en tout 52,000 francs.

ırgile mourut à Brindes l'an 735 de Rome, le 10 des calendes d'octo- (22 septembre), 19 ans avant Jésus-Christ, à l'âge de cinquante et un , en revenant de la Grèce, où il était allé, et de là jusqu'en Asie, pour fectionner son poème et pour y visiter les lieux principaux du pèleri-

tandre[1] et les rivages de la patrie. Le voilà m tenant sur les vastes mers, emmenant avec lui compagnons, son fils, son père, ses pénates et grands dieux de Pergame. Si Junon est contre l Vénus, sa mère, le protège.

Le destin le pousse d'abord sur les côtes de la Thra où il fonde, près de l'embouchure de l'Hèbre, vis-vis Samothrace, une ville qu'il appelle de son nom Énos. Mais là l'ombre de Polydore, l'infortuné fils de Priam, lui apparaît et lui apprend comment Polymnestor, son beau-frère, roi du pays, violant les droits les plus saints de l'hospitalité, lui a donné la mort pour s'emparer de ses richesses. Touché de son malheur,

nage d'Énée. Ce départ de Virgile pour la Grèce est resté mémorable et cher à tous par l'ode d'Horace. Mais il n'alla, dit-on, que jusqu'à Athènes, où il rencontra Auguste qui rentrait d'Orient, et, déjà malade, il retourna avec lui jusqu'à Brindes, où il trouva le terme de sa vie. Il fut enseveli, selon ses désirs, à Naples, sur le chemin de Pouzzoles, avec l'épitaphe suivante qu'il s'était composée à lui-même, presque à la dernière heure, et qui fut gravée sur son tombeau :

Mantua me genuit; Calabri rapuere; tenet nunc
Parthenope; cecini pascua, rura, duces.

« Mantoue me donna le jour, la Calabre m'a vu mourir, Naples a mon tombeau. J'ai chanté les pâturages, les champs et les héros. »

Telle est, en quelques lignes, la vie de Virgile, vie simple, retirée, solitaire, sans incidents, uniquement littéraire. Le poète des bois et de la campagne vécut aimé des Muses et de ceux qui les aimaient, de Pollion, d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Varius, de Properce, d'Horace surtout. Ce dernier l'appelle quelque part *optimus* et ailleurs *candidus,* l'excellent, le sincère Virgile. Il méritait ces éloges, car il attirait à lui non seulement par l'éclat de son génie, mais encore par les qualités du cœur.

Virgile, par son testament, avait ordonné que son *Énéide,* œuvre imparfaite et inachevée, fût livrée aux flammes. Mais Auguste ne laissa pas commettre ce sacrilège; il chargea deux amis du poète, Varius et Tucca, de la corriger, mais sans y rien ajouter, et il en assura le destin en la publiant. C'est donc à ce prince que nous sommes redevables de ce chef-d'œuvre, qui nous permet aujourd'hui de raconter dignement les aventures d'Énée, le vrai fondateur, d'après la légende, de l'empire romain.

1. Ville de Troade, située sur le bord de la mer, au pied des hauteurs qui forment les dernières croupes du mont Ida.

ɛ ıui donne la sépulture, renferme dans la tombe âme errante[1], et se hâte de fuir ces bords cruels ᵔˀ terres avares.

sein de la mer Égée s'élève une île sacrée, le sé- ˑ préféré de Doris et de Neptune : c'est Délos[2]. Ja- ɜrrante, elle flottait de rivage en rivage, quand le ı à l'arc d'argent, Apollon, la fixa, d'une main re- naissante[3], entre les rochers de Gyare et la haute ːone, et voulut qu'immobile et habitable, elle défiât ormais le caprice des vents. Énée vogue vers ces ˑages, et l'île le reçoit avec ses compagnons fatigués ıs sa baie sûre et tranquille. A peine descendus, les ıyens saluent pieusement la ville d'Apollon, et vont ıuite consulter l'oracle pour savoir où il leur est ıonné de diriger leur course incertaine. Le dieu de 'os leur répond : « Enfants de Dardanus, endurcis ː maux, la terre qui porta vos premiers aïeux[4], euse de vous revoir, vous recevra dans son sein fer- . Cherchez votre ancienne mère : c'est là que la ison d'Énée établira le trône de l'univers ; c'est là ː régneront les fils de ses fils et leurs descendants qu'aux siècles les plus reculés. » Les Troyens se nandent quel est le pays où Apollon les rappelle et r ordonne de fixer leurs destins errants. Anchise, ˑ la foi d'une vieille tradition, croit que le dieu fait ısion à la Crète[5], d'où était sorti Teucer, un de leurs

L'âme était errante tant que le corps n'avait pas reçu la sépulture.
Une des Cyclades.
. Parce que cette île seule l'avait reçu quand il naquit.
ᵗ. Apollon désigne par ces mots vagues l'Italie, d'où on prétendait › Dardanus était sorti.
.. Aujourd'hui Candie, une des grandes îles de la Méditerranée, au ı de la mer *Égée*.

ancêtres[1]; et les Troyens, quittant le port d'Ortyg volent sur les ondes; ils cinglent vers le royaume Gnosse[3], côtoyant Naxos couverte de vignes, Olé à la grotte fameuse, Paros aux marbres blancs, et autres Cyclades éparses sur la mer. Ils touchent en à la terre soi-disant promise, où Énée jette les fon ments d'une seconde Pergame.

Déjà les Troyens s'abandonnent à l'espérance, croyant avoir trouvé leur patrie nouvelle; déjà ils commencent à bâtir leurs maisons, quand un horrible fléau s'abat tout à coup sur l'île, dévorant à la fois les hommes, les arbres et les moissons. Énée allait retourner à Délos pour y consulter une seconde fois l'oracle, lorsque les images sacrées des dieux phrygiens, des dieux pénates, qu'il avait sauvés du milieu des flammes lors de l'incendie de Troie, lui apparaissent en songe et lui adressent ces paroles : « Ce que te dirait Apollon, si tu retournais à Délos, il te le dit par notre bouche : il ne t'a point, comme le pensait Anchise, conseillé ce rivage; il ne t'a point assigné la Crète pour demeure. Il est une contrée, — les Grecs la nommaient Hespérie[4], mais depuis elle a reçu d'un de ses rois le nom d'Italie, — il est une terre antique, au sein fécond, puissante par les armes. Là est notre véritable patrie; c'est de là que sont sortis Dardanus et Jasius[5], premiers auteurs de notre race. Lève-toi donc, et cours,

1. Anchise croit ici que Teucer est le premier ancêtre des Troyens; mais il oublie Dardanus.
2. Port de la Crète.
3. Synonyme de Crète.
4. Ce nom se prend chez les anciens tantôt pour l'Italie, tantôt pour l'Espagne, plus souvent dans le premier sens.
5. *Frère de Dardanus.* Le mot *pater* dans le texte veut dire *vénérable*.

ɜux, rapporter à ton vieux père cet oracle infaillible. rche les terres ausoniennes : Jupiter te refuse les ıpagnes de Crète. »

ıée se lève, va trouver Anchise et lui fait part de 'ision. Alors Anchise, fouillant de nouveau dans sa noire les souvenirs des vieux âges, finit par se rapper sa double origine et les deux branches de la falle troyenne : l'une sortie de Teucer, et l'autre de Dar-ıus. « En effet, dit-il, je me souviens en ce moment e Cassandre[1] nous prédisait cet avenir ; elle annonit à notre race un empire prédestiné : elle l'appelait ntôt l'Hespérie et tantôt le royaume d'Italie. Mais qui ›uvait croire que les Troyens iraient un jour vers les ᐣages de l'Hespérie, ou qui de nous alors voulait ajour foi aux prédictions de Cassandre ? Cédons à Apollon, ., sur la foi des oracles, suivons de plus heureux préıges. » Il dit, et les Troyens, avec transport, obéissent ɜes ordres. Énée laisse quelques-uns de ses compaons à Pergame et fait voile vers l'Hespérie. Mais à ine en mer, une noire tempête l'assaille et le jette in de sa route ; il va, dans les ténèbres, à la merci ɜs flots. Palinure lui-même ne reconnaît plus son hemin. Dans cette obscurité profonde, on vogue au asard, pendant trois jours sans soleil, pendant trois its sans étoiles. Enfin, le quatrième jour on voit la 're s'élever du sein des flots, les montagnes appaître au loin, et la fumée ondoyer dans les airs. La mpête avait poussé les Troyens sur le rivage des ;rophades[2], îles de la mer Ionienne autrefois er-

1. Fille de Priam, qui prédisait l'avenir aux Troyens, sans jamais etre crue d'eux.

2. Aujourd'hui iles de Striviali, de Prodano, de Sphagia, de Sapience, de Cabréa et de Venetico.

rantes. Là habitaient les Harpies, depuis que la cra les avait chassées du palais et de la table de Phin Jamais monstres plus horribles, jamais fléaux p redoutables, suscités par la colère des dieux, ne s' vèrent des ondes du Styx. Oiseaux affreux : ils avai des traits de jeunes filles, des mains armées de griff des joues toujours pâles et creusées par la faim.

« A peine entrés dans le port, dit Énée, nous apercevons de gras troupeaux de bœufs et de chèvres, errant librement et sans gardien au milieu des pâturages. Nous nous jetons sur eux le fer à la main, et nous invitons les dieux et Jupiter lui-même à partager notre butin. Bientôt dans un enfoncement du rivage des lits de gazon sont dressés, et nous savourons ces morceaux délicieux. Mais voici que tout à coup, du haut des montagnes, les Harpies fondent sur nous d'un effroyable vol, battant des ailes et poussant de grands cris; elles pillent nos mets, souillent tout de leur contact impur, et mêlent des cris sinistres à d'abominables odeurs. Alors nous nous retirons sous l'obscure voûte d'une roche profonde, partout environnée d'arbres qui la couvrent de leurs ombres épaisses. Là nous dressons nos tables et rallumons le feu des autels. Mais, d'un autre bout de l'horizon et du fond de ses noires retraites, la troupe s'élance, voltige autour de nos tables en déployant ses ailes et ses pieds crochus, et souille nos mets de son haleine infecte. Je dis alors à mes compagnons de prendre les armes et de faire une rude guerre à cette abominable race. On m'obéit : les épée

1. D'après Apollonius de Rhodes, elles s'étaient réfugiées dans une caverne de l'île de Crète. Voir l'*Expédition des Argonautes*.

.es nues sont cachées sous l'herbe ; l'herbe couvre les cliers invisibles. Bientôt les monstres ailés viennent)attre sur le rivage avec un bruit sinistre. Alors ıène, du haut d'un roc où je l'ai posté, sonne de la)mpette : c'est le signal. Mes compagnons se jettent r leurs armes et, s'essayant à un nouveau genre de mbat, tâchent de percer avec le fer ces immondes seaux de la mer. Mais leur plumage est impénétrable ıx coups, et leur corps invulnérable ; ils s'enfuient à ·avers les airs d'une fuite rapide, abandonnant leur ıroie à demi rongée et laissant les traces les plus impures de leur passage.

« Seule, et s'arrêtant sur la pointe d'un rocher, Céno, sinistre prophétesse, fait entendre ces paroles : C'est donc la guerre que vous nous apportez, fils de Laomédon, pour prix du sang de nos taureaux, de nos génisses égorgées ! et vous voulez, sans motif, chasser les Harpies de leur royaume paternel ! Écoutez donc, et gravez dans vos cœurs mes paroles : ce qu'apprit à Apollon le souverain des dieux, Apollon me l'apprit à moi-même ; et moi, la plus redoutable des Furies, je vais vous le révéler. Vous cherchez l'Italie ; les vents, propices à vos vœux, vous y pousseront, et vous entrerez dans ses ports. Mais vous ne ceindrez point de remparts la ville qui vous est promise, avant qu'une faim cruelle, juste châtiment de votre attentat, ne vous ait « forcés de dévorer jusqu'à vos tables. » Elle dit, et,)renant son vol, se sauve dans la forêt voisine. »

Une terreur soudaine glace Énée et ses compagnons ; ils font des sacrifices solennels pour détourner l'effet de telles *menaces, et* partent en toute hâte. Le Notus

enfle les voiles, et, portés sur l'onde écumante, il voient tour à tour défiler devant eux Zacynthe et le forêts qui l'ombragent, Dulichie et Samos, Nérite avec ses roches escarpées et Ithaque avec ses écueils : Ithaque[1], le berceau du perfide Ulysse. Bientôt ils découvrent les sommets nuageux de Leucate[2], et le promontoire d'Actium[3], si redouté des matelots. Ils y abordent pourtant et, après avoir célébré des jeux en l'honneur d'Apollon, ils reprennent leur route. Bientôt les hautes tours des Phéaciens[4] se dérobent à leur vue; ils côtoient les rivages de l'Épire[5], entrent dans le port de Chaonie[6], et, laissant les vaisseaux à l'ancre, ils montent vers la haute ville de Buthrote.

Là, la première personne qu'Énée rencontre, c'est Andromaque. Elle offrait aux portes de la ville, dans un bois sacré et sur les bords d'un faux Simoïs[7], un festin solennel et de lugubres présents aux cendres de son époux et de son fils. Elle évoquait devant deux tertres de vert gazon, vains simulacres de tombeaux, les mânes d'Hector et d'Astyanax, à qui elle avait consacré deux autels, causes de ses intarissables larmes.

« Dès qu'elle m'aperçoit venant à elle, dit le héros, et qu'elle a vu reluire autour de moi les armes troyennes,

1. Zacynthe, aujourd'hui Zante. — Dulichie, aujourd'hui Neochori. — Samos, ce fut plus tard Céphallénie. — Ithaque, aujourd'hui Theaki.
2. Promontoire de l'île Leucate, aujourd'hui Sainte-Maure.
3. Le temple d'Apollon était bâti sur le promontoire d'Actium, entouré de rochers, dont l'abord était dangereux pour les navires.
4. Il s'agit ici de l'île de Corcyre.
5. L'Épire, aujourd'hui Basse-Albanie.
6. Le port Chaonien est le port Pelodes, près de Buthrote, aujourd'hui Butrinto.
7. *Nom donné*, par une touchante allusion, à un fleuve de l'Épire.

rdue, effrayée de cette prodigieuse apparition[1], elle neure stupéfaite, et le frisson glace tous ses membs : elle tombe ; et c'est à peine, après un long silence, elle peut prononcer ces paroles : « Est-ce bien vous ue je vois, fils de Vénus ? est-ce bien vous qui venez moi ? êtes-vous encore vivant ? ou, si la douce lumière du ciel vous a été ravie, où est mon Hector ? » A ces nots, les pleurs inondent son visage, et le bois sacré out entier retentit de ses gémissements. Ému de tant de louleur, je lui réponds en peu de mots et d'une voix ntrecoupée : « Oui, je vis, et je traîne mon existence à « travers toutes les extrémités des choses humaines. N'en « doutez point, c'est Énée, Énée lui-même que vous « voyez. Mais vous, hélas ! précipitée d'un si haut hy« ménée, dans quel malheur êtes-vous tombée, ou quel « sort assez digne de vous a pu visiter la veuve d'Hector ? »

« Elle baisse les yeux, et d'une voix faible : « O seule heureuse, dit-elle, entre les filles de Priam, Polyxène, qui, condamnée à mourir sur le tombeau d'Achille[2], au pied des hauts remparts d'Ilion, n'a pas subi les « caprices d'un vainqueur et d'un maître[3] ! Mais moi, « après l'incendie de Troie, traînée sur toutes les mers et devenue mère dans la servitude, j'ai essuyé les su« perbes dédains de Pyrrhus[4]. Bientôt il suivit Her« mione, la fille d'Hélène, chercha dans Sparte un nouvel hymen, et me livra esclave à son esclave Hélénus. Mais Oreste[5], en proie aux Furies vengeresses, sur-

1. L'aspect des Troyens est pour elle un prodige.
2. Ce héros allait l'épouser lorsqu'il fut tué par Pâris.
3. Après la prise de Troie, les captives furent tirées au sort entre les vainqueurs.
4. Ou Néoptolème. Voy. *Andromaque,* tragédie de Racine.
5. *Hermione avait été promise* à Oreste.

« prend son rival sans défense, et l'égorge au pied des « autels d'Achille. La mort de Néoptolème a fait tom- « ber une partie de ses États au pouvoir d'Hélénus, qui, « du nom du Troyen Chaon, a appelé Chaonie tout le « pays soumis à ses lois. Il a aussi donné les noms de « Pergame et d'Ilion à cette citadelle qu'il a bâtie sur « ces hauteurs. Mais vous, prince, quels vents, quels « destins ont poussé ici votre course, ou quel dieu vous « a jeté sur ce rivage inconnu ? Et le jeune Ascagne, « vit-il encore et voit-il la lumière ? Quand il naquit, « déjà Troie... Si jeune encore, sent-il la perte de sa « mère ? Sent-il déjà son cœur s'exciter aux antiques « vertus et au courage viril, par l'exemple de son père « Énée et de son oncle Hector ? »

« Ainsi parlait Andromaque, dans les larmes, les sanglots et les vains regrets, lorsque le fils de Priam, Hélénus, environné de sa cour, sort des murs de la ville à notre rencontre. Il nous reconnaît et nous conduit vers son palais, mêlant à chaque mot qu'il dit une larme de joie. Je m'avance. Là je trouve une petite Troie, faible image de la grande Pergame; là je vois un mince ruisseau qui, par une touchante allusion, porte le nom de Xanthe [1].

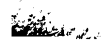
« Déjà un jour, puis un autre, se sont écoulés. Les vents appellent nos vaisseaux. Cependant je ne veux pas partir avant d'avoir consulté Hélénus, ce roi des augures. Je vais le trouver et l'interroge en ces termes : « Enfant de Troie, sage interprète des dieux, « vous qu'Apollon inspire ; vous qui lisez au front des « astres et pour qui l'oiseau a son langage, l'aile qui

1. Dans cette région, près de Buthrote, il y a aussi un fleuve Scamandre. Peut-être est-ce le même que le Xanthe, dont il est ici question.

nd l'air ses présages : parlez, je vous écoute ; tous
s oracles m'ont prédit une heureuse navigation ;
ous les dieux me conseillent de chercher l'Italie et
le voguer vers ces terres lointaines ; seule, la Harpie
Céléno, me révélant un nouveau prodige, horrible à
dire, me menace, par ses prédictions, du courroux
des dieux et d'une épouvantable famine. Lesquels de
ces périls dois-je éviter les premiers ? Qu'ai-je à faire
pour surmonter de si grandes épreuves ? »

Alors Hélénus, le pontife inspiré, après avoir invoqué Apollon, fait entendre cet oracle : « Fils de Vénus, n'en doute pas, c'est sous de célestes auspices que tu raverses les plaines liquides. Mais, afin de rendre plus hospitalières pour toi les mers que tu vas parcouir, et de t'ouvrir plus sûrement les ports de l'Ausonie, e vais te dévoiler quelques-uns des nombreux secrets le l'avenir ; les Parques empêchent Hélénus[1] de conaître les autres, et la fille de Saturne, Junon, lui éfend de parler... D'abord, ces terres, cette côte de Italie, voisine de nos rivages[2] et que baignent les lots de notre mer, il faut les éviter ; les Grecs maulits en habitent toutes les villes : là les Locriens nt jeté les fondements de Naryx[3] ; là le Crétois Idoménée a couvert de ses guerriers les champs de Salente[4] ; là, le roi de Mélibée, Philoctète, a ceint d'un mur protecteur l'humble Pétilie[5]...

1. Hélénus, simple mortel, ne connaît que quelques secrets de l'avenir ; aux dieux seuls appartient de tout connaître.
2. Hélénus parle de la côte orientale de l'Italie, tandis qu'Énée doit aborder à l'ouest, sur les côtes du Latium.
3. Aujourd'hui Bruzzano.
4. Salente, sur le golfe de Tarente. Cette ville puissante avait donné son nom à toute la côte où elle était élevée.
5. *Aujourd'hui Strongoli*, sur la mer d'Ausonie.



« Mais lorsque, après ton départ, les vents t'auront porté vers les plages de la Sicile, et que tu verras s'élargir devant toi l'étroite barrière du Pélore[1], gagne à gauche, par un long circuit, la terre et la mer. Fuis la rive droite[2] et les flots qui la baignent. Ces lieux, bouleversés jadis par une force puissante, se séparèrent, dit-on, dans un vaste et soudain déchirement, tant le long cours des âges peut amener de changements !

« Jusque-là réunies, ces deux terres n'en formaient qu'une ; mais la mer, se précipitant avec violence par le milieu, détacha l'Hespérie[3] de la Sicile, et, s'ouvrant un étroit passage entre les deux rives, baigna deçà et delà les villes et les campagnes.

« Deux monstres, Scylla à droite, à gauche l'implacable Charybde[4], assiègent le rivage.

« Trois fois Charybde absorbe les vastes flots dans ses gouffres profonds, trois fois elle les rejette vers les cieux et les fait jaillir jusqu'aux astres. Mais Scylla, emprisonnée dans les ténébreux abîmes d'une caverne, avance la tête hors de son repaire et entraîne les vaisseaux sur ses rochers. Monstre à figure humaine, c'est jusqu'à la ceinture une vierge ravissante, et pour le reste du corps un immense poisson qui

1. Le cap Pélore, aujourd'hui Faro, au nord de la Sicile. Quand on vient de la mer Ionienne et que l'on approche du détroit de Messine, dont le cap Pélore forme un des rivages, la courbure des côtes représente l'issue comme fermée ; puis peu à peu l'étroite ouverture se découvre, et c'est ce que Virgile exprime ici.

2. En approchant du détroit, Énée a l'Italie à sa droite et la Sicile à sa gauche. Hélénus lui conseille de faire le tour entier de la Sicile.

3. L'Italie.

4. Dans l'*Odyssée* il a déjà été question de ces deux gouffres ou rochers, dont le nom est resté proverbial. — Voy. plus haut le récit d'Ulysse.

unit aux flancs d'une louve la queue d'un dauphin. vaut mieux doubler lentement le promontoire de achynum[1], et prolonger ta course en de longs dé-urs, que de voir une seule fois dans son antre béant affreuse Scylla, et les rochers qui retentissent des urlements de ses chiens azurés[2].

« Enfin, si Hélénus a quelque science de l'avenir, si es prédictions méritent quelque confiance, et si Apollon remplit son âme de vérités, il est surtout, fils de Vénus, une chose sur laquelle je ne saurais trop insister, une recommandation que je ne saurais assez te aire, et te faire encore. Commence par adorer la grande divinité de Junon; offre-lui des vœux empressés, fléchis cette puissante souveraine par les dons les suppliants : c'est ainsi que, victorieux, tu passeras enfin des contrées de la Sicile aux rivages d'Italie.

« Quand tes vaisseaux t'auront porté là et que tu seras arrivé à la ville de Cumes[3], aux lacs divins, le Lucrin et l'Averne[4], retentissants du bruit des forêts plantées sur leurs rives, ne manque pas d'aller trouver a Sibylle et d'implorer ses oracles[5]...

« Tu ne seras pas encore à la fin de tes travaux. Il faudra encore que tes vaisseaux côtoient l'île fatale le Circé[6], avant que tu puisses asseoir les remparts le ta cité sur une terre hospitalière. Je vais t'indiquer

1. Aujourd'hui Passaro, au sud de la Sicile.
2. C'est la couleur des monstres marins et celle que les poètes attribuent à tous les êtres qui vivent dans la mer.
3. Ville maritime de l'Italie, sur la côte de Campanie, célèbre par son temple d'Apollon.
4. On croyait que l'Averne avait une communication avec les Enfers
5. La Sibylle de Cumes était une des plus célèbres prophétesses de l'antiquité.
6. La même *dont il a été* question dans l'*Odyssée*.

des signes certains; garde-les fidèlement dans ta mémoire.

« Lorsque, errant, inquiet, le long d'un fleuve écarté [1], tu trouveras sous les chênes de la rive une énorme laie blanche étendue sur l'arène, avec trente nourrissons pressés autour de ses mamelles et blancs comme leur mère, là sera l'emplacement de ta ville et le terme assuré de tes travaux. Ne t'effraye point d'avance de ces tables que vous devez dévorer : les destins trouveront une voie pour s'accomplir, et Apollon invoqué te sera propice. Tels sont les avis qu'il m'est permis de te faire entendre. Va, pars, et que tes hauts faits portent jusqu'aux astres la gloire d'Ilion. »

« Après m'avoir adressé ces paroles amies, l'interprète des dieux fait porter sur mes vaisseaux pour moi et mon père Anchise de riches présents d'or et d'ivoire, de nombreux vases d'argent et des bassins d'airain semblables à ceux qui étaient suspendus à la forêt de Dodone. Il joint à ces dons de nouveaux rameurs et des armes pour mes compagnons. »

Andromaque ne le cède point à Hélénus en marques de générosité ; elle apporte au jeune Ascagne une chlamyde phrygienne et des vêtements brodés où l'or s'enlace à la pourpre :

« Reçois, cher enfant, lui dit-elle de la plus tendre voix, reçois ces présents, ouvrages de mes mains; qu'ils te soient un long témoignage de l'affection d'Andromaque, de l'épouse d'Hector. Reçois ces dons suprêmes de ta famille, ô toi, la seule image qui me reste de mon

1. *Le Tibre.*

yanax[1] ! Voilà ses yeux, ses mains, les traits de visage ! Il serait maintenant de ton âge et entrerait ame toi dans l'adolescence. »

En les quittant, je leur dis, les larmes aux yeux : vez heureux, vous qui avez enfin fixé le cours de ɔtre fortune ! Nous, nous sommes jetés de destins ı destins ; vous, vous avez le repos ; vous n'avez oint de mers à sillonner, pas de champs ausoniens oujours reculant devant vous, et toujours à chercher : vous voyez ici l'image du Xanthe, et une autre Troie que vos mains ont bâtie. Puisse-t-elle, élevée ous de meilleurs auspices, être moins en butte à la fureur des Grecs ! »

C'est en ces termes qu'Énée prend congé de ses tes ; puis, déployant au vent les ailes de ses vaisseaux, vogue vers les monts Cérauniens[2] : c'est la route l'Italie, et le plus court trajet sur les ondes. En et, après quelques heures de navigation, il voit au n l'Italie poindre du sein des eaux ; il longe la côte ientale et passe tour à tour devant le temple de Minerve[3], le golfe et les murs de Tarente, les écueils de ylacée[4] et les hauts remparts de Caulon[5].

Puis, en approchant du détroit de Messine, se découvrent devant lui les cimes de l'Etna : il entend l'immense mugissement de la mer, le bruit lointain des ɔchers battus par les vagues, et la voix des flots se

1. Astyanax, fils d'Hector, après la ruine de Troie, fut précipité par s Grecs du haut des remparts.
2. Aujourd'hui de la Chimère, en Épire.
3. Sur la montagne de Minerve, aujourd'hui Castro.
4. Ville sur la côte du Bruttium, aujourd'hui Squillace. Elle est située au fond d'un golfe dont la navigation est périlleuse.
5. *Ville du Bruttium, aujourd'hui* Castro-Vetere.

brisant sur le rivage. L'onde bondit, le sable tour lonne dans les flots écumants. « Les voilà, s'écrie chise, cette Scylla et cette Charybde! les voilà écueils et ces rochers affreux qu'Hélénus nous ann çait par ses oracles! »

Pour les éviter, les Troyens tournent à gauch Mais, soulevées de l'abîme, tantôt les vagues les portent jusqu'au ciel, tantôt, en retombant, les plongent jusqu'au fond du séjour des mânes. Trois fois ils entendent les rochers mugir sous leurs cavités profondes, et trois fois ils voient l'écume des flots brisés monter jusqu'aux astres d'où elle retombe en rosée.

Vers le soir, le courant les porte sur la côte des Cyclopes. Là, dans un antre immense, Brontès, Stéropès et Pyracmon, les membres nus, assouplissaient le fer. Leurs mains travaillaient un de ces foudres que Jupiter lance souvent des cieux sur la terre; une partie était achevée, l'autre encore imparfaite. Ils ajoutaient alors à leur ouvrage les éclairs effrayants, le bruit et l'épouvante, et les feux vengeurs du ciel irrité. Plus loin, d'autres polissaient à l'envi l'horrible égide dont Pallas s'arme dans sa fureur. On y voyait des serpents aux écailles d'or, des couleuvres entrelaçant leurs nœuds, et, sur le sein de la déesse, la Gorgone, dont la tête séparée du cou lance d'affreux regards.

L'antre retentit des gémissements de l'enclume sous les coups des lourds marteaux, du frémissement de l'acier qui étincelle, et du bruit des soufflets haletants qui animent le feu dans les fournaises.

Non loin tonne l'Etna au milieu d'effroyables ruines : tantôt il vomit dans les airs de noirs tourbillons de fumée, de bitume et de cendres brûlantes, ou il lance

bouffées de flammes qui vont effleurer les astres; ıtôt, arrachant du sein de la montagne ses dures en-illes, il les crache vers le ciel, amoncelle dans les s avec un sourd mugissement des roches liquéfiées, bouillonne au fond de ses abîmes. On dit que le ɾps d'Encelade, à demi consumé par la foudre, est ɔcablé sous cette masse, et que l'Etna l'écrase de tout on poids. Le géant exhale son haleine enflammée par gouffre entr'ouvert, et chaque fois qu'il se retourne ur ses flancs fatigués, la Sicile entière tremble, les ieux se voilent d'une épaisse fumée.

Toute la nuit, frappés de ce phénomène terrible, les Troyens restent cachés dans la forêt voisine, ne pouvant reconnaître la cause de ce fracas épouvantable : car es astres étaient sans feux, l'éther sans lumière, et une uit sinistre cachait sous les nuages la clarté de la lune.

« Le lendemain, continue Énée, le jour se levait à eine à l'orient, quand tout à coup, sortant du fond es bois, un inconnu, pâle, d'une maigreur extrême, l'aspect étrange et misérable, s'avance vers nous, endant des mains suppliantes vers le rivage. Nous egardons : sa figure est sale et hideuse, une barbe épaisse descend sur sa poitrine, les lambeaux de son vêtement sont rattachés avec des épines; le reste an-ionce un Grec envoyé jadis avec les armes de sa patrie ontre Ilion.

« Dès qu'il aperçoit de loin l'habit phrygien et les armes troyennes, saisi de frayeur, il hésite, il s'arrête. Mais bientôt, précipitant ses pas vers le rivage, il s'écrie avec des larmes et des prières : « Par les astres que « j'atteste, par les dieux que nous adorons, par ce jour

« qui nous luit et cet air que nous respirons tous « Troyens, je vous en conjure, arrachez-moi d'ici. En « menez-moi où vous voudrez; quel que soit le lieu « je serai content. Je suis Grec, il est vrai, et l'un de « ceux, je l'avoue, qui sont venus le fer à main attaquer « les pénates de Troie. Si c'est à vos yeux un crime « indigne de pardon, jetez-moi dans les flots, plongez-« moi dans le vaste abîme des mers; si je dois périr, il « me sera doux de périr de la main des hommes. »

« Il dit et, se roulant à nos genoux, il les embrasse et s'y tient attaché. Nous l'invitons à faire connaître son nom, sa famille et son triste destin; Anchise lui-même s'empresse de lui tendre la main, et, par ce gage tutélaire, rassure ses esprits. Déposant enfin toute crainte, il poursuit en ces termes :

« Ithaque est ma patrie. Je suis un des compagnons « de l'infortuné Ulysse; mon nom est Achéménide. « Quand mes compagnons quittèrent ces bords cruels, « dans leur épouvante ils ne songèrent pas à moi et me « laissèrent dans l'antre du Cyclope, ténébreux et vaste « repaire, toujours souillé de carnage et de mets san-« glants. Le monstre (dieux, préservez la terre d'un tel « fléau!), aussi haut que les nues, semble toucher les « astres de son front. Il est horrible à voir et à enten-« dre; il se repaît des entrailles des malheureux et de « sang noir : moi-même je l'ai vu saisir de sa vaste main « deux de nos compagnons, et couché sur le dos, au mi-« lieu de son antre, les écraser contre le roc et inonder « de leur sang son affreuse demeure. Je l'ai vu dévo-« rer leurs membres ruisselants de sang; j'ai vu leurs « chairs pantelantes palpiter sous sa dent. Mais le « monstre fut puni : Ulysse ne put souffrir tant de bar-

ırie, et le roi d'Ithaque ne s'oublia point dans ıe telle extrémité.

Le Cyclope, gorgé de nourriture et enseveli dans le ın, avait laissé tomber sa tête appesantie et s'était ıllongé dans son antre de toute l'immensité de son :orps, vomissant, durant son sommeil, des lambeaux de chair mêlés de vin et de sang. Nous implorons les dieux, et, après nous être distribué les rôles, nous entourons le monstre, et, fondant sur lui de toutes parts, nous enfonçons une poutre aiguë dans l'œil énorme du géant, cet œil unique à demi caché sous son front menaçant, et semblable à un bouclier d'Argos[1] ou au disque brillant du soleil : heureux de venger ainsi les mânes de nos compagnons!

« Mais vous, fuyez, malheureux Troyens! coupez les câbles qui vous retiennent au rivage! car tel que se montre l'horrible Polyphème, lorsqu'il enferme et trait ses troupeaux dans son antre profond; tels, et non moins affreux, cent autres Cyclopes habitent ces rivages sinueux et errent sur ces hautes montagnes. Trois fois déjà le croissant de la lune s'est rempli de lumière depuis que je traîne ma misérable vie dans ces forêts, au milieu des bêtes farouches et dans leurs repaires désolés; depuis que, du fond d'un roc caverneux, je regarde au loin les vastes Cyclopes dont les pas et la voix me glacent de frayeur. Des baies sauvages, des cornouilles pierreuses, des racines que j'ar-
« rache, voilà ma triste nourriture.

« En parcourant des yeux les mers, j'ai vu au-
« jourd'hui, pour la première fois, des vaisseaux s'ap-

1. Le bouclier argien était rond et assez vaste pour couvrir le guerrier *tout entier.*

« procher du rivage : qui que vous fussiez, amis ou en« nemis, je me suis livré à vous, trop heureux d'écha« per à cette horrible race. Disposez de ma vie : toute « autre mort me semble préférable. »

« A peine achevait-il ces mots que nous voyons, au sommet de la montagne, se mouvoir une masse énorme : c'était le pâtre lui-même, Polyphème, au milieu de ses troupeaux, qu'il menait vers le rivage accoutumé : monstre horrible, informe, immense, à qui la lumière a été ravie. Un pin dépouillé de ses rameaux guide sa main et affermit ses pas. Ses brebis chargées de laine l'accompagnent, seule joie qui lui reste, seule consolation dans ses maux. Dès qu'il a atteint le rivage et touché les flots profonds, il lave l'orbite encore dégouttant de sang de son œil arraché; il frémit de douleur et grince des dents; déjà il s'avance à grands pas dans la mer, et les flots ne montent pas jusqu'à ses flancs élevés.

« Tremblants à cet aspect, nous précipitons notre fuite; le Grec suppliant, en récompense de ses avis, est reçu dans nos vaisseaux. Nous coupons en silence les câbles, et, penchés sur nos rames, nous fendons la plaine liquide. Polyphème s'en aperçoit et dirige ses pas du côté où il nous entend; mais ne pouvant saisir nos vaisseaux rapides emportés sur les ondes de la mer Ionienne, il pousse une immense clameur; la mer en est ébranlée jusqu'au fond de ses abîmes, l'Italie entière en est épouvantée, et l'Etna même en mugit dans ses cavités profondes. A ce cri, toute la race des Cyclopes accourt des forêts et du haut des montagnes; elle s'élance vers le port et remplit le rivage. Nous y voyons debout les fils de l'Etna, portant jusqu'au ciel

ɜ fronts audacieux et nous menaçant en vain de s regards. Horrible assemblée[1] ! »

s Troyens fuient la rage de Scylla et ses rochers ;issants, les antres des Cyclopes et les foudres l'Etna; dans leur course rapide ils dépassent les hes vives d'où le Pantage[2] se jette dans la mer, le fe de Mégare[3], l'humble Thapsus[4], le golfe de Syra- se et l'île Ortygie[5]. C'est là, dit-on, que le fleuve Al- ée, quittant l'Élide[6] et se frayant un chemin secret s les mers, vient, belle Aréthuse[7], mêler ses ondes iennes aux ondes de ta source. De là, ils côtoient champs que l'Hélore[8] engraisse de ses dormantes ıx ; ils rasent les pics allongés de Pachynum et ses hers qui s'avancent dans les flots ; ils découvrent loin Camarine[9], que le destin enferme pour toujours ns ses marais, et la ville immense de Géla[10], ainsi mmée du fleuve qui l'arrose. L'altière Agrigente[11] r montre de loin ses remparts, Agrigente jadis

Inutile de dire que tout ce passage est une imitation ou plutôt une tinuation d'un des principaux épisodes de l'*Odyssée* rapporté plus t.

. Le petit fleuve sicilien Pantage se jette dans la mer, un peu au- sous de Léontini, entre deux berges de roche vive.

Aujourd'hui Golfo di Augusta.

Thapsus, péninsule peu élevée, qui ferme au midi le golfe de Mé- e.

. Ile qui devint un quartier de Syracuse.

. Aujourd'hui Morée.

. Aréthuse, nymphe d'Élide, qui, selon la tradition, pour échapper poursuites du fleuve Alphée, s'enfuit en Sicile et y devint une source s la ville de Syracuse.

3. Hélore, fleuve de Sicile, dont le cours supérieur descend au milieu des rochers, et dont les eaux, dans la partie inférieure, arrêtées par les ts de la mer, débordent dans les campagnes voisines, qu'elles fertilisent.

9. Camarine, au sud de la Sicile, entourée d'un marais du même nom.

10. Aujourd'hui Terra Nuova.

11. *Aujourd'hui Girgenti.*



féconde en généreux coursiers ; ils effleurent les te
bles écueils de Lilybée [1], pièges invisibles des me

Enfin Drépane [2] les reçoit dans son port sur son tri
rivage. C'est là qu'après tant de traverses Énée pe
son père Anchise, seule consolation de ses ennuis et de ses infortunes. C'est là qu'il perd le meilleur des pères, malheur cependant qui ne lui avait été prédit ni par le divin Hélénus ni par l'affreuse Céléno.

Énée lève l'ancre pour gagner la côte occidentale de l'Italie à travers la mer Tyrrhénienne ; mais Junon, qui garde au fond de son cœur une haine éternelle aux Troyens, trouve qu'ils n'ont pas encore assez erré sur les mers, et elle cherche les moyens de les détourner du Latium. Pour cela elle vole vers l'île d'Éolie [3], la patrie des vents et des orages. C'est là que règne Éole ; c'est là, dans une vaste caverne, qu'il maîtrise et tient enchaînés les vents tumultueux et les tempêtes sifflantes qui frémissent d'indignation aux portes de leur prison et font retentir la montagne d'un sourd murmure. Assis sur un roc élevé, et le sceptre à la main, Éole modère leurs esprits fougueux et tempère leur rage. S'il ne les retenait, mers, terres et cieux profonds, ils emporteraient tout dans leurs rapides élans et balayeraient tout à travers l'espace ; mais, craignant ce désordre, le père des dieux enferma les vents dans des antres profonds ; il entassa sur eux la masse formidable des plus hautes montagnes, et leur donna un roi qui, d'après des règles certaines, sût, à son comman-

1. Aujourd'hui Capo Boco, entouré d'écueils sous-marins.
2. Aujourd'hui Trapani, à l'extrémité occidentale de la Sicile.
3. Une des îles Éoliennes, aujourd'hui Lipari, ordinairement regardée par les anciens comme le séjour d'Éole.

ɜment, tantôt les refréner et tantôt leur lâcher les ɛnes.

C'est à lui que Junon, d'une voix suppliante, s'adresse ı ces termes : « Éole, lui dit-elle, toi à qui le père ɛs dieux et le maître des hommes a donné le pouvoir ɪpaiser les flots et de les soulever, un peuple qui .'est odieux vogue sur la mer Tyrrhénienne, portant ı Italie Ilion et ses pénates vaincus : déchaîne la fuɜur des vents, brise et abîme ses vaisseaux, ou dis-ıerse de toutes parts les Troyens, et couvre de leurs ,orps la mer irritée. »

Éole obéit, sans discuter les ordres de Junon, et, du revers de sa lance, il frappe les flancs caverneux de la montagne; ils s'ouvrent, et soudain, par cette issue, les vents, comme un bataillon tumultueux, se préci-ɔitent sur la terre en tourbillon sifflant. L'Eurus[1], le Notus et l'Africus fécond en tempêtes s'abattent tous ɛnsemble sur la mer, la bouleversent dans ses profonds abîmes, et roulent vers le rivage ses vastes flots. La nue épaisse dérobe aux yeux des Troyens et le ciel et e jour; une nuit noire s'abaisse sur les eaux; les cieux ,onnent; des feux redoublés illuminent la nue, et tout ırésente aux matelots la menaçante image de la mort... ı la cime des vagues les uns sont suspendus; les au-'res voient la terre à travers les flots. Le sable bouil-ɔnne avec fureur. Le Notus emporte dans ses tourbil-ons trois navires et les jette sur de grands rochers ,achés sous l'onde, que l'Italie nomme les Autels, et dont le dos immense s'élève jusqu'à la surface des eaux.

1. L'Eurus, vent du sud-est, différent du Notus, qui est le vent du *sud, et de l'Africus, qui est* le vent du sud-ouest.



Trois autres, ô spectacle pitoyable, poussés par l'Eurus de la haute mer contre les bas-fonds, et engagés dans les Syrtes[1], vont s'y briser et de tous côtés les cernent des monceaux de sable.

La nef qui portait les Lyciens[2] et le fidèle Oronte est frappée dans la poupe, sous les yeux mêmes d'Énée, par une lame énorme qui fond des cimes écumeuses. Arraché du gouvernail, le pilote roule tête baissée dans la mer. Le navire tournoie trois fois sur lui-même, entraîné par la vague tourbillonnante ; enfin le gouffre rapide le dévore. Alors apparaissent nageant çà et là dans le vaste abîme quelques malheureux ; des armes, des planches et les trésors d'Ilion flottent épars sur les ondes. Déjà le solide navire d'Ilionée, déjà celui du vaillant Achate, et ceux qui portent Abas et le vieil Aléthès sont vaincus par la tempête : tous reçoivent dans leurs flancs désunis l'onde ennemie, et s'entr'ouvrent de toutes parts.

C'en était fait de la flotte troyenne sans l'intervention de Neptune[3], qui, après avoir sévèrement grondé les vents d'avoir sans son ordre et sans sa permission agité son empire, calme d'un regard les flots émus, chasse les nues amoncelées et ramène le soleil.

Les Troyens profitent de l'accalmie pour gagner le plus prochain rivage : le hasard les porte sur la côte de la Libye.

1. Les Syrtes dont parle ici le poète sont des bas-fonds dont la côte d'Afrique est semée ; il ne s'agit point de la Grande et de la Petite Syrte, aujourd'hui golfes de Gabès et de Hammamet.

2. Les Lyciens, qui étaient venus au secours de Troie, après la mort de leur chef Pandarus, se mirent sous la conduite d'Énée.

3. Neptune ici est le maître des vents aussi bien que de la mer. Éole *n'est donc que* son subordonné, ou du moins son inférieur. De là le courroux *du dieu*.

Là, dans une baie profonde, est une île qui forme port par le prolongement de ses côtés ; les eaux ant de la haute mer s'y brisent, et, refoulées sur es-mêmes, se partagent après de longs détours. droite et à gauche du continent sont de vastes chers dont la cime menace les cieux, et sous l'abri squels la mer au loin dort tranquille et silencieuse. -dessus s'élève en amphithéâtre une épaisse forêt ux feuilles frémissantes qui étend sur la baie la noire paisseur de ses ombres. En face, et sous des roches endantes, est une grotte où coulent des eaux douces où la nature a taillé des sièges dans la pierre vive : est la retraite des nymphes. Là point de câbles qui tiennent les navires fatigués par l'orage, point d'ancre à la dent mordante qui les enchaîne. C'est dans tte anse[1] qu'Énée se réfugie avec sept vaisseaux, uls restes de toute sa flotte. Dans leur impatiente deur de toucher la terre, les Troyens s'élancent des vires, prennent possession de la rive tant désirée, étendent sur la grève leurs membres flétris par le l piquant des mers.

Cependant Énée monte avec son fidèle Achate sur n rocher, d'où il promène au loin son regard sur toute tendue des eaux, pour découvrir, s'il peut, le reste e sa flotte. Rien ne paraît ; pas une voile ; mais il erçoit un troupeau de cerfs errants sur la plage et abat sept de ses flèches rapides.

Il regagne le port avec le produit de sa chasse.

1. Ce port existerait encore aujourd'hui, à quelque distance de Tunis. serait formé par le cap Bon et placé en face de l'île d'Ægimure. Quoi u'il en soit, la description de Virgile ressemble beaucoup à celle u'Homère a *faite du port de Phorcys*, à Ithaque. Voir les Aventures *Ulysse.*

Alors Achate fait jaillir l'étincelle des veines d'un caillou, la reçoit sur des feuilles desséchées, rassemble, pour nourrir le feu, des branches arides, et bientôt de ce foyer la flamme s'élève. Aussitôt les Troyens dépouillent les victimes, font rôtir les chairs palpitantes, disposent sur le rivage des vases d'airain, et, couchés sur l'herbe, ils réparent par une ample nourriture leurs forces épuisées.

Après le repas, Énée exhorte ses compagnons au courage, et le lendemain, dès le lever de l'aurore, il se met en devoir de reconnaître le pays ; il veut savoir sur quelle terre nouvelle les vents l'ont jeté, et si cette terre est habitée par des hommes ou par des bêtes sauvages.

Il part donc, armé de son arc et accompagné d'Achate.

Voici qu'au milieu de la forêt sa mère s'offre à ses yeux ; elle a les traits, les vêtements et les armes d'une vierge de Sparte ; l'arc léger des nymphes chasseresses est suspendu à son épaule; ses cheveux flottent au gré des vents, et un nœud relève jusqu'au-dessus du genou les plis de sa robe ondoyante.

« Holà, jeunes guerriers, leur crie-t-elle, n'avez-vous point aperçu quelqu'une de mes sœurs errante en ces lieux, portant un carquois, couverte de la peau tachetée d'un lynx et peut-être pressant de ses cris la fuite d'un sanglier écumant? » Ainsi parle Vénus, et son fils lui répond : « Aucune de vos compagnes n'a été ni vue ni entendue par nous, ô vierge; mais quel nom faut-il vous donner? car ni votre air ni votre voix ne sont d'une mortelle. Déesse, sans aucun doute, êtes-vous la sœur d'Apollon ou une nymphe de ces bois? *Qui que vous soyez*, soyez-nous propice, et allégez le

poids de nos malheurs. Apprenez-nous enfin sous quel ·l et sur quel rivage le sort nous a jetés; poussés sur s bords par les vents et les flots, nous errons, ignont les lieux où nous sommes et les peuples qui les .bitent. Nos mains feront tomber sur vos autels de ımbreuses victimes.

— Non, dit la déesse, ces honneurs ne me sont pas dus. ·'est l'usage des jeunes Tyriennes de porter le carquois et de chausser le haut cothurne [1] de pourpre. Vous voyez ici le royaume de Carthage [2], une ville bâtie par les Tyriens et les enfants d'Agénor. Ces frontières sont celles des Libyens, peuple indomptable à la guerre. Cet empire obéit à Didon, qui, pour fuir la barbarie d'un frère, s'est exil·e de Tyr... Mais vous, ô étrangers, qui êtes-vous? de quels bords venez-vous? où dirigez-vous votre course? » A ces questions, Énée soupire et du fond de sa poitrine tire ces paroles : « O déesse, si je remontais à la source de nos malheurs, et que vous eussiez le loisir d'en écouter l'histoire, avant la fin e ce récit Vesper aurait fermé l'Olympe et les portes ı jour.

« Échappés de l'antique Troie (peut-être ce nom fameux est-il venu jusqu'à vos oreilles), et portés de mers en mers, un caprice imprévu de la tempête nous a jetés sur les côtes de la Libye.

« Je suis Énée, ce mortel pieux qui emporte avec lui ur ses vaisseaux les dieux de Troie arrachés aux

1. Brodequin de cuir enveloppant le pied et la jambe, que les chas-·urs portaient pour se protéger contre les broussailles et les pierres.

2. Carthage était une colonie de Tyr. Virgile n'ignorait pas que Didon vivait plus de trois cents ans après la guerre de Troie ; mais, profitant de l'obscurité des temps héroïques, il a feint de croire Enée et Didon contemporains pour pouvoir faire entrer dans son épopée les grands *intérêts qui divisèrent Rome* et Carthage.

mains des ennemis ; Énée dont le nom a volé jusqu'aux astres. Je cherche l'Italie, berceau de nos aïeux. Je me suis embarqué à Antandre avec vingt vaisseaux. Sept à peine me restent, terriblement endommagés par les vents et par les ondes. Moi-même, inconnu, misérable, je parcours les déserts de la Libye, chassé de l'Asie et de l'Europe. »

Vénus ne laisse pas son fils poursuivre son déplorable récit, et interrompant ses douloureuses plaintes : « Qui que vous soyez, dit-elle, les dieux, je le crois, ne vous sont point contraires, puisqu'ils vous ont permis d'arriver à la cité tyrienne. Poursuivez donc votre route, portez vos pas jusqu'au palais de la reine... Voici le chemin qui y conduit. »

Elle dit et, détournant la tête, elle fit briller son cou de rose ; ses cheveux parfumés d'ambroisie exhalèrent une odeur divine ; sa robe retomba jusqu'à ses pieds, et sa démarche révéla une déesse. Le héros a reconnu sa mère ; mais déjà elle s'est élevée dans les airs aux yeux de son fils ébloui.

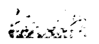
Cependant Énée et Achate s'engagent dans le sentier ouvert devant eux. Déjà ils gravissent le coteau qui domine Carthage, et d'où l'œil découvre ses remparts, ses tours et ses immenses édifices, autrefois des cabanes. « Heureux, s'écrie le chef des Troyens, ceux dont les murs s'élèvent ! » Et il pénètre dans la ville, jusqu'au temple de Junon, où il voit reproduite par la peinture l'histoire des malheurs d'Ilion. Ce spectacle le réconforte et lui fait espérer un bienveillant accueil de la part de la reine. La voilà précisément qui entre dans le temple, éclatante de beauté et suivie d'un *brillant cortège.*

ais quel n'est pas l'étonnement d'Énée et d'Achate, elle n'est pas leur joie, en apercevant au milieu de foule quelques-uns de leurs compagnons : Ilionée, rgeste, le brave Gyas et le valeureux Cloanthe, qu'ils oyaient perdus et à jamais abîmés dans les flots! Ils viennent, eux aussi, implorer la pitié de Didon, par bouche d'Ilionée qui, au nom de tous, prend la parole en ces termes : « Grande reine, à qui Jupiter a donné de fonder une ville nouvelle, accueillez la prière de malheureux Troyens, jouets des vents sur toutes les mers. Nous ne sommes pas venus dévaster, le fer à la main, le pays des Libyens. Tant d'audace, hélas! tant d'insolence siérait mal à des vaincus. Nous dirigions notre course vers l'Hespérie quand l'orageux Orion[1], soulevant les flots, nous dispersa sur la mer irritée. Peu d'entre nous ont touché ces bords.... Nous avions pour roi Énée, Énée, le plus juste, le plus pieux des mortels, le plus vaillant et le plus redoutable des uerriers.

« Si les destins ont conservé ce héros, s'il respire en-ore et n'est point enseveli dans les cruelles ombres u trépas, soyez sans crainte, vous ne vous repentirez oint de l'avoir prévenu par vos bienfaits. »

Didon, les yeux baissés, répond en peu de mots : Troyens, bannissez vos alarmes! confiez vos nefs à es rivages : Troyens et Tyriens seront égaux pour oi. Plût au Ciel que, poussé sur nos bords par les êmes vents, votre roi lui-même, Énée, fût au milieu e nous! Mais je vais envoyer des hommes sûrs le

1. D'après la fable, Orion, fils de Neptune, chasseur célèbre et serviteur de Diane, fut tué par cette déesse, et après sa mort mis au rang des *astres.*



long de cette côte et faire chercher jusqu'aux confins de la Libye la trace de ses pas : peut-être que, rejeté par les flots, il erre dans les forêts ou à travers les villes du rivage. »

C'est alors qu'Énée et Achate sortent du nuage impénétrable dont Vénus, en les quittant, les avait enveloppés, pour que personne ne pût les voir, ni approcher d'eux, ni retarder leur marche, ni s'enquérir du sujet de leur voyage. Tout à coup le nuage se fend et se dissipe dans les airs. Énée apparaît aux regards surpris de l'assemblée, resplendissant d'une vive lumière, avec les traits et la démarche d'un dieu, le visage paré de tout l'éclat d'une splendide jeunesse et les yeux remplis d'un charme et d'une grâce ineffables. S'adressant à la reine : « Le voici, dit-il, cet Énée que vous cherchez et que les dieux ont arraché aux flots libyens. O vous qui seule prenez pitié des immenses malheurs de Troie, vous qui nous avez recueillis, nous les déplorables restes des mers, épuisés par tous les fléaux de la terre, dénués de tout, et qui nous faites partager votre ville et ces demeures, vous témoigner notre juste reconnaissance, ô Didon, n'est pas en notre pouvoir... Mais votre gloire, votre nom et vos bienfaits vivront éternellement dans la mémoire d'Énée, en quelque lieu que les destins l'appellent. » Il dit et tend la main à ses compagnons si heureusement retrouvés.

Cette soudaine apparition d'Énée avait frappé Didon de stupeur. Touchée des grandes infortunes du héros : « Vous êtes donc, lui dit-elle, cet Énée, fils d'Anchise et de la belle Vénus, qui vous donna le jour aux bords du Simoïs ! Venez avec vos guerriers, entrez dans nos demeures. Et moi aussi, j'ai été comme vous ballottée

la fortune de malheurs en malheurs, avant de pou-
' enfin me fixer sur ces rivages. Malheureuse, j'ai
ris à secourir les malheureux. »

ces mots, elle conduit Énée dans son palais, où, .r célébrer cette heureuse journée, un magnifique ;in est préparé. Dans ce festin, après que des ıntres célèbres ont fait entendre leur voix, elle nande à son hôte le récit de ses malheurs. Énée ›rs, pour complaire à Didon, lui raconte la prise Troie et les événements de la dernière nuit de cette le.

L'insigne valeur du héros, la splendeur de sa race, sa .blesse, ses traits et ses paroles jettent le trouble ıns le cœur de Didon, depuis si longtemps paisible. ;puis la mort de Sichée, l'époux qu'elle a tant pleuré, ıl, dans Tyr ou dans la Libye, n'avait pu fléchir sa ;ueur, pas même le fier Iarbas; et maintenant elle ıt que son cœur appartient sans partage à Énée, 'elle craint de perdre et qu'elle ne peut plus quit- . Tantôt elle le conduit au milieu de ses remparts, montre avec orgueil et les richesses de Sidon et sa ıe prête à le recevoir. Tantôt, quand vient le soir, e l'appelle à de nouveaux banquets, et, dans son lire, veut entendre encore une fois l'histoire des ılheurs d'Ilion. Elle la redemande sans cesse, et ns cesse elle reste suspendue aux lèvres du héros. quand la nuit les sépare, quand la lune, obscurcie son tour, a voilé sa lumière; quand les astres, à ur déclin, invitent au sommeil, seule elle gémit errante dans son palais désert.

Absent, elle le voit; absent, elle l'écoute encore. Énée, sous le charme de la belle princesse, croit que

la destinée veut qu'il achève ses jours auprès d'elle semble résolu à devenir son époux.

Déjà dans Carthage les tours commencées ne s'é vent plus; la jeunesse ne s'exerce plus aux armes; elle cesse de creuser les ports, de préparer les fortifications pour la guerre; tous les travaux demeurent suspendus: et les murs qui se dressaient menaçants, et les machines qui allaient toucher le ciel.

Didon ne voit plus qu'Énée, elle ne pense plus qu'à lui, elle le suit partout. Souvent, au lever de l'aurore, vêtue d'une chlamyde tyrienne et montée sur un coursier tout brillant de pourpre et d'or, elle ne craint pas, le carquois sur l'épaule et les cheveux au vent, de s'élancer avec Ascagne et son père au sommet des montagnes et dans les repaires inaccessibles, à la poursuite des cerfs et des chèvres sauvages.

Cependant Jupiter, tournant ses regards vers les murs de Carthage, voit Énée qui s'y attarde dans l'oubli de la renommée qui lui a été annoncée. Alors il mande Mercure et lui donne ses ordres: « Va, cours, mon fils, appelle les zéphyrs, et, les ailes déployées, descends vers la terre. Le chef des Troyens se laisse retenir dans la ville tyrienne et ne songe plus à l'empire que lui promettent les destins. Qu'il s'embarque! Va lui annoncer ma volonté souveraine. » Il dit, et, prompt aux ordres de son père, Mercure attache à ses pieds ses brodequins d'or dont les ailes le soutiennent au haut des airs et le portent, rapide comme les vents, au-dessus de la terre et des mers. Il vole, et déjà il découvre le sommet sourcilleux et les flancs escarpés de l'infatigable Atlas, qui porte le ciel sur sa

- ; d'Atlas dont le front environné de noirs nuages
`uronné de pins est incessamment battu des vents
_s orages : les épaules du vieillard sont couvertes
ıeiges amoncelées ; de son menton se précipitent
fleuves écumants, et sa barbe, raidie par les fri-
., est toute hérissée de glaçons.

ì, Mercure, se balançant sur ses ailes, s'arrête ;
d'un élan impétueux de tout son corps se préci-
e vers la mer, effleurant de son aile les rivages sa-
nneux de la Libye.

ʟ peine, de ses pieds ailés, a-t-il touché les humbles
ıanes du pays de Carthage qu'il aperçoit Énée po-
t les fondements des hautes murailles et des édi-
s de la nouvelle cité. Il l'aborde soudain : « Eh
ɩi ! lui dit-il, tu jettes les fondements de l'altière
·thage ! et tu songes, esclave et mari d'une étran-
e, à lui bâtir une ville magnifique, oubliant ton
ɔire et tes grandes destinées ! C'est le roi des dieux
même, le maître du ciel et de la terre, qui m'en-
: vers toi du haut du brillant Olympe. Il t'ordonne
:eprendre ta course sur les mers. » A ces mots, le
u se dérobe aux regards du faible mortel qui l'écoute
ore, et disparaît au loin comme une ombre légère.
'roublé par cette apparition, Énée reste muet et in-
lit. Mais frappé de cet avis important et docile à la
ɔnté des dieux, il brûle de fuir et d'abandonner ces
.ces contrées ; il donne l'ordre de tout préparer en
ret pour le départ.

lais Didon (qui pourrait tromper son inquiétude ?)
est informée, et cherche par tous les moyens à rete-

Selon la légende, *Atlas, un des* Titans, fut condamné à porter le
sur sa tête et ses épaules.

nir Énée : « As-tu donc espéré, perfide, pouvoir me cher un tel forfait, et quitter furtivement mon royaum Quoi! ni ma tendresse, ni la foi que tu m'avais donn ni la triste Didon prête à mourir d'un trépas inhuma n'ont pu te retenir! Cruel! et c'est par un ciel d'hive que ta flotte appareille, et qu'en dépit des aquilons déchaînés tu te hâtes de courir sur les mers! Est-ce moi que tu fuis? Par ces larmes que je répands, par cette main que je presse (puisque dans mon malheur il ne me reste plus d'autre ressource), par les serments qui nous lient, par notre hymen préparé, je t'en prie : si jamais j'ai mérité de toi quelque reconnaissance, si quelque chose de moi te fut doux, aie pitié d'un empire qui tombe si tu pars; et s'il est encore dans ton cœur quelque accès à mes prières, je t'en conjure, renonce à ce funeste projet. Pour toi, je me suis attiré la haine des peuples de Libye et de leurs rois nomades, et le courroux des Tyriens... Que dois-je désormais attendre? que le Gétule Iarbas m'emmène captive ?... »

Comprimant dans son cœur le trouble qui l'agite, Énée répond en peu de mots : « Reine, je ne renierai point les bienfaits dont vous m'avez comblé, et votre bouche peut les rappeler sans crainte : le souvenir d'Élise me sera cher tant que je me souviendrai de moi-même, tant qu'un souffle de vie animera mon corps. Non, je n'ai jamais compté, soyez-en sûre, partir furtivement et vous cacher ma fuite... Mais aujourd'hui c'est dans la grande Italie que m'appelle Apollon de Gryna[1] ; c'est l'Italie que les oracles de la Lycie[2] m'or-

1. Ville d'Asie Mineure où Apollon était adoré, dans un bois qui lui était consacré.
2. *Apollon* avait un temple à Patare, en Lycie.

ent d'occuper : là est mon amour, là est ma ie... Mon père Anchise, chaque fois que les ombres iides de la nuit enveloppent la terre et que le feu astres s'allume dans les cieux, m'apparaît en songe, ible, menaçant, et m'ordonne de partir. Et la vue non fils Ascagne m'avertit sans cesse du tort que je à cette tête si chère, en le privant du royaume de espérie et des champs promis par les destins. En ce ment encore l'interprète des dieux, Mercure, envoyé r Jupiter lui-même (j'en atteste votre tête et la enne !) est venu, d'un vol rapide à travers les airs, 'apporter ses ordres divins. Oui, j'ai vu le dieu luiême, dans son éblouissante lumière, je l'ai vu entrer ns ces murs, et mon oreille a recueilli ses paroles. ssez donc d'irriter, par vos plaintes, votre douleur la mienne : ce n'est point ma volonté qui me porte en lie. »

A peine achevait-il ces mots que Didon, le regard ligné, laisse éclater sa colère en ces termes : « Non, n'es pas le fils d'une déesse ! non, Dardanus n'est pas uteur de ta race perfide ! L'affreux Caucase t'engenra de ses durs rochers, et les tigresses de l'Hyrcanie t'ont donné leurs mamelles à sucer. Car enfin, le barbare a-t-il seulement gémi de mes pleurs ? a-t-il tourné ses yeux vers moi ? Attendri, a-t-il versé une larme ? -t-il eu pitié de mes douleurs ? L'ingrat ! jeté par la mpête sur ce rivage, dénué de tout, je l'ai recueilli ; j'ai voulu, insensée, partager mon royaume avec lui ! j'ai sauvé sa flotte perdue ; j'ai soustrait ses compagnons à la mort. Ah ! dans la colère qui m'enflamme, je me sens transportée par les Furies ! Va, je ne te retiens *plus. Va, poursuis* l'Italie à la merci des vents,

et cherche ton empire à travers les ondes. Si les dieu vengeurs des crimes, ont quelque pouvoir, tu trouver je l'espère, ton supplice au milieu des écueils, et s vent tu invoqueras le nom de la malheureuse Dido Absente, je te poursuivrai de mes torches funèbres, et quand la froide mort aura séparé mon âme de mon corps, mon ombre importune t'assiégera en tous lieux. Misérable ! tu porteras la peine de ton crime : je l'apprendrai, et le bruit en viendra jusqu'à moi dans le séjour des ombres. »

Après ces terribles imprécations, épuisée et défaillante, elle tombe entre les mains de ses femmes, qui l'emportent sur sa couche.

Cependant Énée voudrait calmer par de douces paroles la douleur de la reine et consoler ses ennuis. Il gémit, et son âme est ébranlée par un violent émoi; mais il persiste à exécuter les ordres des dieux et va rejoindre sa flotte. Alors les Troyens, redoublant d'efforts, traînent à la mer les vaisseaux laissés à sec sur le rivage, et la carène, enduite de poix, est à flot. On apporte, des forêts voisines, des rames encore couvertes de leurs feuillages et des mâts à peine ébauchés : tant est grande l'ardeur du départ !

Lorsque tout est prêt, Énée tire du fourreau son glaive foudroyant et coupe avec le fer le câble qui retient son navire. La même ardeur anime les Troyens : tout s'ébranle et se précipite. Soudain ils s'éloignent du rivage : la mer disparaît sous les voiles, et l'onde écume sous l'effort vigoureux des bras qui la sillonnent.

Déjà l'aurore répandait sur la terre ses premières *clartés, quand* la reine, du haut des tours où elle

e, regardant l'horizon qui blanchit, voit la flotte enne voguer à pleines voiles, le rivage désert et le sans rameurs. Alors, trois et quatre fois, de sa ı, elle meurtrit son beau sein et arrache ses blonds eux : « O Jupiter! s'écrie-t-elle, il s'en ira donc! La , cette foi si vantée! le voilà cet homme pieux qu'on porter partout avec lui les dieux de sa patrie, ce fils chargea sur ses épaules un père accablé sous le poids ans! Et je n'ai pu le saisir, le déchirer de mes ins et semer sur les ondes ses lambeaux palpitants! n'ai pu massacrer ses compagnons, égorger son cagne lui-même, et lui en apprêter un horrible fes- ! O Tyriens! poursuivez d'une haine éternelle sa ce et tous ses descendants! Jamais d'amitié, jamais paix entre les deux peuples! Qu'il sorte de mes cen- es un vengeur qui, le fer et la flamme à la main, ursuive les fils de Dardanus; et maintenant, et plus d, et toujours, tant qu'il aura la force de combattre. ages contre rivages, flots contre flots, fer contre [1]; et puissent nos derniers neveux se combattre core! » Elle dit, et frémissante, la prunelle égarée sanglante, les joues tremblantes et livides, et déjà e de la pâleur de la mort, elle s'élance vers le fond palais, monte désespérée au sommet d'un bûcher 'elle avait fait dresser, et se donne le coup mortel rès avoir prononcé ces suprêmes paroles : « Que, du ut de sa poupe, le cruel Troyen voie cette flamme va me consumer; qu'il en repaisse ses yeux, et il emporte avec lui ce funeste présage de ma mort. »

1. Virgile fait ici prophétiser à Didon la venue d'Annibal, qui fera cou- un jour tant et de si terribles périls à la grandeur romaine, et qui mènera pendant seize ans le fer et la flamme dans l'Italie (de 218 av. C. à 202).

Cependant Énée, ferme dans son projet, tenait d la haute mer, et fendait, en dépit de l'aquilon, les noirs abîmes des flots. Tout à coup, tournant ses regards vers les murs de Carthage, il les voit éclairés par les flammes. Quelle peut être la cause de ce vaste embrasement? il l'ignore ; mais il a de sinistres pressentiments.

Dès que les vaisseaux eurent cinglé au large, que les terres eurent disparu, et qu'on n'aperçut plus de tous côtés que la mer et le ciel, une violente tempête éclata et poussa les Troyens de Carthage à Drépane.

Il y avait un an jour pour jour qu'ils avaient confié à ce rivage ami les cendres et les os d'Anchise. Aussi, le premier soin d'Énée fut de célébrer l'anniversaire de la mort de son père. Il s'avance donc, suivi de ses compagnons, vers le tombeau. Là, selon les rites, il épanche sur le sol tumulaire deux coupes d'un vin pur, deux autres d'un lait nouveau, et deux d'un sang consacré; puis il jette des fleurs sur la tombe et prononce ces paroles : « Salut, ô mon divin père! salut, cendres révérées, âme et ombre paternelles! Il ne m'a donc pas été permis de chercher avec vous ces rivages d'Italie, ces champs promis par les destins, et ce Tibre, quel qu'il soit, qui coule dans l'Ausonie! »

Il dit, et il immole, selon l'usage, cinq brebis âgées de deux ans, autant de porcs et autant de jeunes taureaux noirs; il répand le vin des libations et appelle l'âme du grand Anchise et ses mânes ramenés de l'Achéron. Et pour mieux les honorer, il ordonne différents jeux funèbres et des festins pendant neuf jours. Tandis qu'on les célébrait sur la grève solitaire, les femmes troyennes pleuraient le trépas d'Anchise, et *toutes, en pleurant*, contemplaient la mer profonde.

« Malheureuses ! s'écriaient-elles, que n'avons-nous éri de la main des Grecs, sous les murs de notre patrie! 'oici le septième été, depuis la chute de Troie, et léjà il n'est point de mers, point de terres, point de ·ocs inhospitaliers, point de climats lointains que ıous n'ayons parcourus ! Jouets des flots, nous poursuivons à travers les abîmes de la mer l'Italie qui fuit devant nous. C'est ici que régna Éryx, frère d'Énée[1], c'est ici que commande Aceste, un Troyen[2] : qui nous empêche de bâtir des murailles, et de donner une ville à nos concitoyens? O patrie! ô pénates arrachés en vain à la fureur de l'ennemi! nulle cité ne portera-t-elle plus le nom de Troie? Ne verrons-nous plus nulle part les fleuves d'Hector, le Xanthe et le Simoïs? Ah! que n'allons-nous brûler ces funestes vaisseaux ! »

Alors, emportées par la fureur, les Troyennes poussent de grands cris, ravissent aux saints foyers le feu des sacrifices. Quelques-unes dépouillent les autels, et jettent à la fois sur les vaisseaux le feuillage sacré, les guirlandes et les tisons brûlants. Sans frein, abandonné à lui-même, l'incendie s'étend; déjà quatre navires sont dévorés par la flamme, et les autres n'échappent au fléau que grâce à l'intervention du tout-puissant Jupiter, qui, à la prière d'Énée, déchaîne un orage épouvantable et inonde les navires de torrents de pluie.

Cependant, abattu par cet affreux revers, Énée flottait incertain, se demandant s'il irait encore chercher l'Italie à travers les mers ou s'il se ferait dans la Sicile une

1. Par Vénus. Il donna son nom au mont Éryx, aujourd'hui Castel-San-Giuliano, où il fut enseveli.

2. Par sa mère, Aceste avait déjà reçu les Troyens lors de leur *premier débarquement à Drépane.*

patrie, lorsque l'ombre de son père lui apparut dans la nuit et lui parla ainsi : « Mon fils, toi qui me fus plus cher que la vie tant que je vécus; mon fils, toi que poursuit obstinément le destin d'Ilion, je viens vers toi par l'ordre de Jupiter, qui a écarté la flamme de tes vaisseaux, et qui, du haut de l'Olympe, a pris enfin pitié de tes maux. Laisse en Sicile, entre les mains du Troyen Aceste, les femmes et les vieillards fatigués de tant de courses et de périls, et transporte seulement en Italie l'élite de tes compagnons, tes plus vaillants guerriers. Tu auras à soumettre dans le Latium un peuple belliqueux et farouche. Mais avant, il faut que tu pénètres dans les demeures infernales de Pluton, et que, traversant les profondeurs de l'Averne, tu ailles, ô mon fils, y visiter ton père : ce n'est point dans l'affreux Tartare, parmi les tristes ombres, qu'est ma demeure : j'habite l'Élysée, agréable séjour des âmes pieuses. C'est là qu'une chaste Sibylle guidera tes pas, si tu verses abondamment le sang de noires victimes. Là, tu connaîtras toute ta postérité et l'empire qui t'est promis. Et maintenant, adieu ! Déjà la nuit humide a rempli la moitié de sa course silencieuse, et j'ai senti l'haleine brûlante des coursiers haletants du Soleil. »

Le fils d'Anchise convoque aussitôt ses compagnons, et Aceste le premier. Il leur annonce la volonté suprême de Jupiter, les conseils de son père chéri, et les résolutions auxquelles son esprit s'arrête. On l'approuve.

Alors Énée trace avec la charrue l'enceinte de la ville nouvelle, à laquelle il donne le nom d'Aceste, son hôte. Et après y avoir laissé les vieillards et les femmes, qu'il recommande à son compatriote, il s'embarque, le neuvième jour de son arrivée en Sicile.

ur la prière de Vénus, Neptune accorde aux Troyens navigation heureuse. Il attelle ses coursiers à son ır doré, met dans leur bouche un mors écumant et r lâche toutes les rênes. Son char azuré vole rasant surface des eaux; l'onde s'aplanit; la mer, tout à ıeure gonflée, s'abaisse sous l'essieu retentissant, les ıages fuient des vastes cieux. Dans le nombreux cor-ge du dieu, à droite nagent les immenses baleines, t la troupe du vieux Glaucus, et Palémon, fils d'Ino, ɜt les agiles Tritons, et toute l'armée de Phorcus; à gauche Thétis et Mélite, la chaste Panopée, Nésée et Spio, Thalie et Cymodocé [1].

Confiante dans les promesses de Neptune, la flotte vole sous la douce haleine des vents; Palinure la con-luit et la dirige : c'est sur lui que les autres pilotes loivent régler leur marche. Déjà la nuit humide tou-hait à la moitié de sa carrière. Durement étendus sur es bancs, les matelots, sous leurs rames, abandonnent eurs membres fatigués aux douceurs du repos. Pali-nure seul se tient au gouvernail, les yeux fixés sur les ıstres. Tant de fois trompé par l'apparence d'un ciel ıerein, il connaît le calme insidieux des mers et de leurs flots tranquilles; il n'ose se fier à cet élément perfide; il lutte contre les vapeurs assoupissantes qui l'envahissent; mais à la fin, vaincu par le sommeil, il s'endort et tombe à la mer avec son gouvernail.

Cependant la flotte poursuit sa course heureuse et vogue sans terreur sur la foi de Neptune. Déjà elle approchait des rochers des Sirènes, écueils [2] jadis re-

1. A droite, toute la troupe des dieux marins; à gauche, toute celle des Néréides.

2. Ces écueils se trouvaient à peu de distance de l'ile de Caprée, aujourd'hui *Capri, à l'entrée du* golfe de Naples.

doutables, et qu'ont blanchis les ossements de tant de victimes. Déjà, de loin, on entendait retentir ces rocs bruyants, incessamment battus des flots amers, lorsque Énée voit son navire errant sans guide à la merci des flots. Lui-même il le dirige à travers les ondes ténébreuses, gémissant amèrement et consterné du malheur de son ami : « Hélas ! dit-il, pour t'être trop confié à la trompeuse sérénité du ciel et de la mer, ton corps, ô Palinure, restera sans sépulture sur une plage ignorée ! » Ainsi parle Énée en pleurant, et il lâche les rênes à sa flotte. Enfin il aborde au rivage de Cumes, colonie d'Eubéens. L'ancre à la dent mordante fixe les navires sur les flots. La jeunesse troyenne s'élance ardente sur la terre d'Hespérie.

Cependant le pieux Énée gagne les hauteurs où s'élève le temple d'Apollon, œuvre de Dédale [1].

Là, dans les vastes flancs du roc eubéen, est taillé un antre immense où conduisent cent larges chemins, cent vastes portes, d'où s'élancent autant de voix retentissantes, organes de la Sibylle. Énée était arrivé sur le seuil, quand la vierge s'écria : « Il est temps d'interroger le destin : le dieu ! voici le dieu ! » Et, tandis qu'elle parle devant les portes sacrées, soudain son visage et ses traits se bouleversent, ses cheveux en désordre se hérissent, son sein haletant se soulève, la fureur transporte ses farouches esprits ; sa taille sem-

1. Dédale, artiste célèbre de l'antiquité, bâtit, par les ordres de Minos, le fameux labyrinthe de Crète ; mais, ayant irrité Minos contre lui, il fut enfermé dans cet édifice avec son fils Icare. Il fabriqua, pour s'échapper, des ailes formées de cire et de plumes d'oiseaux et traversa ainsi les airs avec son fils ; mais Icare s'étant trop approché du soleil, ses ailes fondirent et il tomba dans la mer. Dédale arriva seul à Cumes, *en Italie.*

; grandir, et sa voix n'a plus rien d'une mortelle, ıand, de plus près, Apollon l'échauffe de son souffle vin.

Cependant, luttant contre le dieu puissant qui l'ob-ɜde, la redoutable Sibylle s'agite dans son antre pour ɜ repousser; mais, plus elle résiste, plus le dieu fati-ʒue sa bouche écumante, plus il dompte son cœur fa-ouche : il la soumet enfin à ses volontés. Déjà les cent portes de l'antre s'ouvrent d'elles-mêmes, et ces paroles de la Sibylle retentissent dans les airs : « Énée, dit-elle, te voilà enfin délivré des grands périls de la mer; mais de plus terribles t'attendent sur la terre. Les Troyens arriveront dans le royaume de Lavinie, cesse d'en douter; mais ils voudront n'y être jamais entrés. Je vois des guerres, d'horribles guerres; je vois le Tibre écumant de sang. Là aussi tu trouveras un Simoïs, le Xanthe et le camp des Grecs; déjà le Latium a son Achille, fils aussi d'une déesse; et Junon, toujours attachée à sa proie, ne cessera de poursuivre les Troyens. De qui, dans ta détresse, de quels peuples et de quelles villes n'iras-tu pas implorer le secours! Un hymen étranger, une nouvelle épouse qui aura accueilli les Troyens, telle sera la cause de tant de maux. Mais toi, ne cède point à l'adversité; marche contre elle avec plus d'audace que ta fortune ne le permet. La première voie de salut te sera ouverte (eusses-tu pu l'espérer ?) par une ville grecque. »

C'est ainsi que, du fond de son sanctuaire, la Sibylle de Cumes annonce ces mystères redoutables.

Dès que ses fureurs se sont apaisées et que la rage est tombée de sa bouche haletante : « Vierge sacrée, dit Énée, *ces terribles* images des travaux que vous me

tracez n'ont pour moi rien de nouveau ni d'inattendu. J'ai tout prévu, j'ai préparé mon âme à tout endurer. Je vous demande une seule grâce : puisque c'est ici, dit-on, l'entrée des Enfers et le ténébreux marais[1] formé par les eaux débordées de l'Achéron, qu'il me soit permis de descendre aux sombres bords, et d'y voir les traits de mon père chéri : montrez-moi le chemin et ouvrez-moi les portes sacrées du royaume souterrain.

— Il est facile, lui répond la prêtresse, de descendre aux enfers : la porte du noir empire est ouverte nuit et jour. Mais revenir sur ses pas et remonter vers les régions de la lumière, c'est une tâche laborieuse; il n'a été donné d'y réussir qu'à quelques enfants des dieux. Mais s'il te plaît de tenter cette téméraire entreprise, écoute ce que tu dois faire d'abord. Entre les branches d'un arbre chevelu se cache un rameau consacré à la Junon des enfers; sa tige légère et ses feuilles sont d'or ; toute une forêt le dérobe aux regards, et une vallée ténébreuse l'enferme dans ses ombres. Il n'est permis à aucun mortel de pénétrer dans l'empire des morts avant d'avoir détaché de l'arbre la branche aux fruits d'or : c'est le présent que la belle Proserpine exige qu'on lui apporte. Va donc le chercher des yeux dans la vaste forêt, et dès que tu l'auras trouvé, cueille-le selon le rite sacré. Ce n'est pas tout : hélas ! tu ignores que le corps inanimé d'un de tes compagnons fidèles est gisant sur le rivage. Cours le rendre à son dernier asile et renferme-le

1. L'Averne était regardé comme un épanchement de l'Achéron. Une ceinture de hautes collines couvertes de forêts entourait ce lac, et y répandait l'obscurité.

ıs un tombeau. Alors enfin tu pourras voir les bois rés du Styx et ces royaumes inaccessibles aux vi- ıts. » Elle dit, et se tait.

Énée, le front triste et les yeux baissés, sort de l'antre la Sibylle et s'éloigne, se livrant à mille conjectures : ıel est celui de ses compagnons dont la Sibylle an- once le trépas et dont le corps attend la sépulture? oici qu'en arrivant près des vaisseaux, il voit étendu, ır le sable du rivage, Misène, son trompette, qu'une ıort déplorable est venue frapper; il n'eut jamais son gal dans l'art d'enflammer les guerriers et d'allumer feu des batailles par le son de l'airain belliqueux. l avait été le compagnon du grand Hector, et après la nort du rival d'Achille il avait suivi la fortune d'Énée. Iais un jour qu'il faisait retentir les rivages du bruit le sa conque sonore, et qu'il provoquait, l'insensé ! les lieux de la mer à une lutte inégale, Triton, jaloux (le roirait-on?), le saisit et le plongea entre les rocs, sous ı vague écumante.

Les Troyens, réunis autour de sa dépouille, s'empressent en pleurant de lui rendre les honneurs suprêmes.

Ce devoir accompli, Énée se dirige vers une antique forêt, retraite profonde des bêtes fauves : c'est dans cette forêt que se trouvait le rameau d'or. Il se demandait comment il pourrait le découvrir, lorsque deux colombes, descendant du haut des airs, viennent le lui montrer sur un chêne touffu dont les feuilles frémissaient étincelantes sous l'haleine du zéphir. Énée de le saisir aussitôt, de l'arracher et de le porter à la Sibylle, pour pénétrer, sous sa conduite, aux demeures *infernales.*

Dans les flancs d'un rocher, une caverne profonde ouvre sa bouche immense : un lac aux noires ondes et une forêt ténébreuse en défendent l'accès. De ce gouffre horrible s'exhalent d'impures vapeurs qui s'élèvent au plus haut des airs. Nul oiseau ne peut voler impunément sur ce marais : de là vient que les Grecs lui ont donné le nom d'Aorne[1].

Après avoir offert des sacrifices à la Terre, à la Nuit, à Pluton et à Proserpine, la prêtresse s'adressant à Énée : « Prends ce chemin, lui dit-elle, et tire ton glaive du fourreau : c'est le moment d'avoir du courage et un cœur intrépide. Elle dit et, furieuse, s'élance dans l'antre ouvert. Le héros se précipite sur les pas de son guide audacieux et l'égale en vitesse.

Ils marchaient seuls dans l'obscurité, couverts des ténèbres de la nuit, à travers les espaces vides du royaume de Pluton, peuplé seulement de vaines ombres.

Devant le vestibule, et dans les premières gorges des Enfers, sont couchés les Chagrins et les Remords vengeurs ; là habitent les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Crainte, la Faim, mauvaise conseillère, et la hideuse Indigence, spectre horrible à voir ; là résident encore le Travail, la Mort, et le Sommeil, frère de la Mort ; et sur le seuil même la Guerre meurtrière, et la Discorde insensée avec sa chevelure de vipères que rattachent des bandelettes sanglantes. Au centre est un orme épais, immense, qui étend de tous côtés ses rameaux et ses bras séculaires : c'est, dit-on, la retraite des vains Songes, qui s'abritent, hôtes légers, sous chaque feuille. Là sont encore mille monstres divers : les Centaures,

1. *Qui signifie* « sans oiseaux ».

dre de Lerne aux sifflements horribles, la Chimère
ıée de flammes, les Gorgones, les Harpies, et l'ombre
Géryon au triple corps. Soudain Énée, frappé de
reur, saisit son glaive et en présente la pointe aux
nstres qui viennent à lui; et si, mieux instruite, sa
npagne ne l'eût averti que c'étaient de vaines ombres
ıs corps, voltigeant sous des formes sans consistance,
allait s'élancer et frapper de son glaive d'impalpa-
es fantômes.

Là s'ouvre le chemin qui mène à l'Achéron, gouffre
mbre et fangeux, rapide torrent, qui vomit, en
ouillonnant, tout son limon dans le Cocyte. Ces eaux
ces fleuves sont gardés par un horrible nocher; c'est
aron, à l'air hideux et effroyable. Sur son menton
épaissit une barbe inculte et blanchie par l'âge; ses
ux flamboient; de ses épaules tombe, retenu par
ı nœud, un sordide manteau. Il pousse lui-même sa
ırque avec l'aviron ou la dirige avec les voiles; lui-
ême passe les morts d'une rive à l'autre dans son
oir esquif. Il est vieux, mais sa vieillesse verte et
goureuse est celle d'un dieu. Vers ces rives se pré-
cipite toute la foule des ombres. Chacune d'elles de-
ıande à passer la première et tend les mains vers
autre bord, objet de ses désirs. Mais le sombre nocher
reçoit dans sa barque tantôt celles-ci, tantôt celles-là,
t, repoussant les autres, il les chasse loin du rivage.

Énée, surpris, demande à la Sibylle quelles sont ces
mes et quel sort inégal permet aux unes de fendre
ec la rame les ondes livides et éloigne les autres de
es bords. La prêtresse lui répond : « Les premières
ont les âmes de ceux qui ont été inhumés, les secondes
elles des *malheureux* abandonnés sans sépulture. Il

n'est point donné aux morts de franchir ces affreux rivages, ces rauques torrents, avant que leurs ossements ne reposent dans un tombeau. Autrement leurs âmes errent et voltigent pendant cent ans autour de ces bords. Alors seulement, admises dans la barque, elles atteignent la rive tant désirée et voient à leur tour les étangs profonds du Cocyte et les marais du Styx, par qui les dieux redoutent de jurer faussement. »

Le fils d'Anchise s'arrête : l'esprit agité de mille pensées, il regarde ces ombres et déplore l'injustice de leur sort. Il aperçoit là, tristes et privés des honneurs du tombeau, Leucaspis, et Oronte, chef de la flotte lycienne. Partis avec lui de Troie et compagnons de sa fortune sur les mers orageuses, ils avaient été assaillis par l'Auster et engloutis dans les flots, eux et leur navire. Voici qu'au-devant du héros se porte le pilote Palinure, qui, dans le trajet de Carthage en Italie, observant les astres, était tombé de sa poupe et avait disparu dans les ondes. A peine Énée a-t-il reconnu, à travers les ténèbres, cette ombre désolée que le premier il lui adresse la parole en ces termes : « Cher Palinure, quel dieu, t'enlevant à nous, t'a plongé au fond des mers ? Parle, je t'en prie. — Fils d'Anchise, répond Palinure, aucun dieu ne m'a précipité dans la mer. Je me tenais fortement attaché à la proue et je réglais votre course, lorsqu'une violente secousse me fit tomber dans l'abîme, où j'entraînai avec moi le gouvernail dont la garde m'était confiée. Alors, je le jure par ces mers terribles, je fus moins alarmé pour moi que pour votre navire. Je craignais que, dépouillé de ses agrès, privé de son pilote, il ne pût résister aux vagues, tant elles étaient menaçantes ! Durant trois nuits orageuses,

violent Notus me ballotta sur l'immensité des eaux. fin, le quatrième jour, je découvris de loin l'Italie haut des vagues. Je nageais lentement vers la rive j'allais prendre terre; déjà, malgré le poids de mes ;ements trempés, mes ongles saisissaient la pointe guë d'un rocher, lorsqu'un peuple barbare se jeta ır moi le fer à la main, dans l'espoir trompeur d'une che dépouille : et maintenant mon corps est le jouet es flots, et les vents le roulent vers le rivage.

« Mais vous, héros invincible, je vous en conjure par la douce lumière des cieux dont vous jouissez, par l'air que vous respirez, par les mânes de votre père et par l'espoir naissant du jeune Iule, mettez un terme à mes ıaux. Jetez sur mon corps un peu de terre, vous le pouvez : vous le trouverez au port de Vélie. Ou plutôt, 'il y a moyen, tendez-moi une main secourable et ›rtez-moi avec vous au delà de ces ondes, afin que mon nbre au moins repose dans les demeures tranquilles : la mort. »

A ces mots, la Sibylle l'interrompant : « D'où te ınt, dit-elle, ô Palinure, ce désir insensé? Quoi! sans 'e inhumé tu franchirais les ondes stygiennes et fleuve redoutable des Euménides! et, sans le con- ntement des dieux, tu passerais l'autre rive! Cesse 'espérer que tes prières puissent fléchir le destin. Mais oute, et retiens ces paroles; elles te consoleront dans n malheur : effrayés des prodiges célestes qui éclate- ınt de toutes parts, les peuples des villes voisines ›ndront consacrer tes os, t'élever un tombeau et sa- ifier à tes mânes; et le lieu de ta sépulture gardera ns tous les âges le *nom* de Palinure. » Ces mots dis- *ent son inquiétude* et chassent la tristesse de son

cœur : il se réjouit de penser qu'une terre portera s nom.

Énée et la Sibylle poursuivent leur chemin et a prochent du fleuve. A peine, du milieu des eaux (Styx, le nocher les aperçoit-il de loin cheminant travers le bois silencieux et portant leurs pas ver la rive, qu'élevant le premier la voix il gourmande ainsi le héros : « Qui que tu sois, qui viens en armes sur nos bords, dis quel dessein t'amène, et n'avance pas davantage. C'est ici le séjour des ombres ; il m'est défendu de passer les vivants dans la barque stygienne. Certes, je n'ai pas eu à m'applaudir d'y avoir reçu Alcide, Thésée et Pirithoüs.

— Cesse de t'émouvoir, répond en peu de mots la prêtresse : ces armes n'apportent point la violence. Le Troyen Énée, d'une piété et d'une valeur insignes, descend dans le noir séjour de l'Érèbe pour y voir son père. Et si ce grand exemple de piété filiale ne te touche pas, reconnais au moins ce rameau ! » Elle montre alors le rameau qu'elle tenait caché sous sa robe. A cet aspect, le vieux Caron, dont le cœur est gonflé de colère, s'apaise ; il n'ajoute plus rien : il admire ce don sacré, cette branche fatale, que, depuis si longtemps, il n'a pas vue, et, approchant sa sombre barque de la rive, il reçoit sur son bord le grand Énée et la Sibylle, les transporte sur l'autre rive et les dépose sur un impur limon, au milieu de sombres roseaux.

Couché dans son antre, qui s'ouvre à l'entrée même de ces tristes royaumes, l'énorme Cerbère les fait retentir de son triple aboiement. La prêtresse, voyant son cou se hérisser de serpents, lui jette un gâteau

orifique, pétri de miel et de pavots. Le monstre amé, ouvrant ses trois gueules, saisit cette proie, la ;vore et, allongeant son dos immense, s'étend dans ı antre, qu'il remplit de toute sa masse répandue. s que le gardien est enseveli dans le sommeil, Énée anchit l'entrée des Enfers, et, rapide, il s'éloigne de onde qu'on passe sans retour.

Aussitôt il entend des voix plaintives et de longs agissements : ce sont les ombres des enfants qui leurent au seuil des Enfers; privés de la douce lumière et ravis en naissant au sein maternel, un funeste our les avait enlevés à la vie et plongés dans la nuit prématurée de la mort. Non loin, tristes et abattus, sont les mortels qui, sans être coupables, se sont donné la mort de leurs propres mains, et qui, détestant e jour, ont rejeté leurs âmes loin de leurs corps. Oh! qu'ils voudraient maintenant, à la clarté des cieux, souffrir la pauvreté et les travaux pénibles! mais le Destin s'y oppose. L'odieux Cocyte les enchaîne de ses tristes ondes, et le Styx, se repliant neuf fois sur lui-même, les tient emprisonnés.

On voit ensuite se dérouler de tous côtés une plaine immense, nommée le Champ des pleurs. Là, ceux qu'une passion malheureuse a rongés de ses mortels poisons errent dans des sentiers mystérieux que couvre une orêt de myrtes. Les soucis les suivent jusque dans a mort. En ce lieu, Énée aperçoit Phèdre, et Didon, ont la blessure saigne encore. Dès que le héros royen est près d'elle et qu'il l'a reconnue à travers l'ombre obscure, il lui adresse ces paroles dans un doux mouvement de pitié :

« Infortunée Didon! Elle est donc vraie, cette nou-

velle affreuse de votre mort! Il est donc vrai que vou
aviez par le fer mis fin à vos jours ! Hélas! c'est mo
qui fus cause de votre trépas! Mais, j'en prends à témoin les astres et les dieux du ciel et tout ce qu'il y a de sacré dans les abîmes de la terre, c'est malgré moi, ô reine, que je quittai vos rivages. Ces mêmes dieux qui me forcent aujourd'hui de descendre dans ce sombre royaume, dans cette profonde nuit de la mort, m'avaient donné cet ordre cruel. Non, je n'ai pu croire que je vous causais par mon départ une si vive douleur. Arrêtez, et ne vous dérobez point à ma vue. Pourquoi me fuir? c'est la dernière fois que le Destin me permet de vous parler[1]. »

Par ces mots entremêlés de larmes, Énée s'efforçait d'apaiser cette ombre courroucée, qui lui lançait de farouches regards; mais Didon, détournant la tête, tenait les yeux fixés vers la terre, et restait aussi insensible aux paroles du Troyen que le plus dur rocher ou qu'un marbre de Paros. Enfin elle s'échappe et s'enfonce avec colère dans l'épais bocage où Sichée, son premier époux, répond à ses tendres soins et égale sa tendresse. Enée, touché d'un sort si immérité, la suit longtemps des yeux en pleurant et plaint encore Didon qui le fuit.

Le soleil avait déjà franchi la moitié de la céleste carrière, lorsque la Sibylle et le héros arrivent à un endroit où la route des Enfers se partage en deux chemins : l'un, celui de droite, conduit au palais du redoutable Pluton : c'est le chemin de l'Élysée; l'autre, celui de gauche, mène à l'affreux Tartare, séjour des méchants et théâtre de leurs supplices.

1. Énée, en effet, ne doit pas revenir vivant aux Enfers, et après sa mort il n'habitera pas le même séjour que Didon.

Tout à coup Énée regarde derrière lui et voit à uche, sous une roche, une vaste forteresse flanquée ıne triple muraille. Le Phlégéthon[1], rapide torrent, ıtoure de ses ondes enflammées et roule avec ıcas des rocs retentissants. L'enceinte est fermée ır une porte immense que soutiennent des colonnes e diamant massif; aucune force humaine, les dieux ıx-mêmes, ne pourraient les arracher de leurs fon- ıements. Une tour de fer se dresse dans les airs.

Là est le séjour du crime, et nul mortel au cœur pur ıe peut y pénétrer. Mais au moment même où Énée s'arrête consterné, voilà que, tournant sur leurs gonds ıvec un bruit épouvantable, s'ouvrent les portes du Tartare. Énée voit sous le vestibule, vêtue d'une robe sanglante, Tisiphone, qui, armée de ses fouets vengeurs et la tête hérissée d'horribles serpents, veille ıuit et jour sans jamais s'endormir. Elle garde l'entrée. Au dedans, plus terrible encore, habite l'Hydre énorme avec ses cinquante gueules toujours béantes[2]; et le Tartare s'étend en profondeur et plonge sous le ténébreux empire deux fois autant qu'il y a d'espace entre la terre et la voûte de l'Olympe. Là sont les Titans, ces vieux enfants de la Terre, qui, foudroyés par Jupiter, roulent dans le fond de l'abîme. Là gémit dans les horreurs d'un cruel supplice l'impie Salmonée qui, avec sa torche, son pont d'airain et son char retentissant, osa, l'insensé! simuler le bruit du

1. Trois fleuves enveloppent tout le monde infernal dans l'ordre suivant : d'abord l'Achéron, qui se jette dans le Cocyte; puis le Styx, qui, comme les deux précédents, roule des eaux troubles et bourbeuses. Le Phlégéthon entoure seulement le Tartare.

2. Cette hydre n'est pas la même que celle de Lerne, placée à l'entrée des Enfers. Il s'agit ici d'un serpent monstrueux à cinquante têtes que Virgile *met dans le Tartare.*

tonnerre et imiter la foudre inimitable. Là gît e: core ce monstrueux nourrisson de la Terre, mère toutes choses, Titye, dont le corps immense couvre neuf arpents entiers : un énorme vautour au bec r courbé ronge son foie immortel et ses entrailles fe- condes en tourments, les fouille pour s'en repaître, et, logé au fond de sa poitrine, ne donne aucun repos à ses fibres sans cesse renaissantes.

Faut-il parler des Lapithes, Ixion et Pirithoüs? Sur eux pend un roc affreux qui va tomber, qui déjà tombe sur leurs têtes éternellement menacées.

Couchés sur des lits élevés et somptueux, dont les pieds étincellent d'or, ils voient devant eux des mets servis avec un luxe royal. Mais la plus terrible des Furies, assise à ce banquet, leur défend de porter la main sur les tables[1], et, brandissant sa torche menaçante, elle se dresse et fait tonner sa redoutable voix. Là sont tous les pervers jugés par Minos, Eaque et Rhadamante : celui-ci, pendant sa vie, a haï ses frères; celui-là a outragé son père; cet autre a vendu sa patrie à prix d'or et l'a livrée au pouvoir d'un tyran. Tous, renfermés dans ces lieux, attendent leur châtiment, dont les formes sont infinies. Les uns roulent un énorme rocher[2]; d'autres, attachés aux rayons d'une roue, y demeurent suspendus[3]; là est assis, assis pour jamais, sur la pierre, le malheureux Thésée; et le plus infortuné de tous, Phlégyas, élevant sa grande voix dans l'ombre du Tartare, fait entendre ce salutaire avertis-

1. Virgile attribue aux deux rois des Lapithes, Ixion et Pirithoüs, le supplice que la Fable impose ordinairement à Tantale.

2. C'est le supplice de Sisyphe. Voir l'*Odyssée*.

3. *Ce supplice* est celui que la tradition assigne d'habitude à Ixion.

ment : « Mortels, apprenez par mon exemple à con-
ître la justice et à ne point mépriser les dieux ! »
ous ces coupables ont osé méditer des forfaits hor-
ibles, et tous ont osé les accomplir. Non, quand j'au-
ais cent bouches, cent langues et une voix de fer, je
e pourrais jamais dire tous les genres de crimes ni
asser en revue tous les supplices.

La Sibylle et Énée, tournant ensuite à droite, arri-
ent enfin dans ces champs délicieux, dans ces riantes prairies, dans ces bois toujours verts, séjour de la félicité. Là un air plus pur revêt les campagnes d'une lumière pourprée : les âmes y ont leur soleil et leurs astres. Là le chantre divin de la Thrace, en longue robe de lin, fait résonner harmonieusement, sur des tons divers, les sept cordes de sa lyre, qui vibre tantôt sous ses doigts et tantôt sous l'archet d'ivoire. Là sont les descendants de l'antique Teucer : Ilus, Assaracus, et Dardanus, le fondateur de Troie, race brillante de héros magnanimes, nés dans des temps meilleurs.

A droite et à gauche le héros aperçoit d'autres ombres qui, couchées sur l'herbe, chantent en chœur un joyeux Péan[1], sous l'ombrage d'un bois odorant de lauriers, où vient tomber l'Éridan[2] en roulant ses abondantes eaux. Là sont les guerriers blessés en combattant pour la patrie, les prêtres dont la vie fut toujours chaste, les poètes pieux qu'Apollon inspira, et ceux qui, par l'invention des arts, civilisèrent les hommes ; tous ont le front ceint d'une bandelette blanche comme la neige.

1. Le Péan était proprement un chant en l'honneur d'Apollon. Il désigne aussi un hymne quelconque.
2. *Fleuve fabuleux*, identifié avec le Pô.

Cependant Énée, après avoir franchi une colline, se trouve au fond d'un frais vallon, où il rencontre son père. A peine Anchise a-t-il aperçu son fils que, transporté d'allégresse, il étend ses bras vers lui; des pleurs baignent ses joues, et ces mots tombent de sa bouche : « Tu es enfin venu, et ta piété tant éprouvée pour moi t'a fait vaincre les périls du voyage. Il m'est donné, ô mon fils, de contempler encore tes traits, d'entendre ta voix si chère et de répondre à tes paroles ! Que de terres, que de mers il t'a fallu parcourir pour arriver jusqu'à moi ! — O mon père, répond Énée, c'est votre ombre, votre ombre affligée, qui, s'offrant souvent à mes yeux, m'a fait descendre dans ce séjour. Ma flotte est à l'ancre dans la mer de Tyrrhène. Donnez-moi votre main ! donnez, mon père, et ne vous dérobez pas à mes embrassements. » Il disait, et de larges pleurs inondaient son visage. Trois fois il veut presser dans ses bras cette ombre chère, et trois fois elle échappe à ses mains, pareille aux vents légers, semblable au songe qui s'envole.

Cependant Énée aperçoit dans le fond du vallon un bocage solitaire, plein d'arbrisseaux sonores agités par le vent. Le Léthé arrose de son onde ce paisible séjour. Sur ses rives voltigent des nations et des peuples sans nombre. C'est la foule des âmes destinées à de nouveaux corps, et qui, avant de revoir la lumière des cieux, viennent boire dans les eaux calmantes du Léthé le long oubli des choses passées. « Depuis longtemps, ô mon fils, dit Anchise, je voulais te parler de ces âmes, les montrer ici à tes regards et te faire compter notre innombrable postérité, afin que tu goûtes mieux avec moi la joie d'avoir enfin trouvé l'Italie. » En

hevant ces mots, il conduit son fils et la Sibylle au ilieu du peuple bruyant des ombres. Et montant sur ne hauteur d'où il peut les voir passer en longue file evant ses yeux et les reconnaître toutes au passage : Regarde, dit-il à son fils, quelle gloire attend, dans Italie, les descendants de Dardanus! Je vais te révéler es âmes illustres qui doivent éterniser notre nom.

« Vois d'abord les rois d'Albe la Longue : Silvius, Procas, Capys et Numitor ; puis ceux de Rome : le premier c'est Romulus, fils de Mars et de Rhéa Silvia ; admire sur sa tête ces deux aigrettes et ce rayon divin dont Jupiter illumine déjà son front. C'est lui qui ouvrira l'ère des triomphes; c'est par lui, ô mon fils, c'est sous ses auspices que cette illustre Rome n'aura pour limites à son empire que la terre, à son ambition que l'Olympe, et qu'elle enceindra les sept collines d'une seule muraille, heureuse et fière de sa fécondité de héros.

« Maintenant, tourne les yeux de ce côté. Voilà César et toute la postérité d'Iule. Voilà Auguste, le mortel ou plutôt le dieu promis à sa race, le pacificateur du monde, qui restaurera le règne de Saturne et soumettra plus de pays que jamais n'en parcoururent Alcide et Bacchus. Et nous pourrions hésiter encore à préparer par nos exploits et à mériter de tels neveux! Mais, plus loin, quel est celui qui marche le front ceint du rameau d'olivier, et qui tient des vases sacrés? A ses cheveux blancs, à sa barbe blanche, je reconnais Numa, le sage et pieux roi, ami des sacrifices. Il aura pour successeur le guerrier Tullus. Après lui vient le fastueux Ancus, déjà trop sensible à l'applaudissement populaire. Veux-tu voir les Tarquins et l'âme fière du

vengeur Brutus ? Là s'avancent les Décius, les Dru: les Camille. Ces deux ombres sont celles de Césaı de Pompée. Hélas! quelles guerres s'allumeront enl eux s'ils touchent le seuil de la vie ! Entre eux, que ‹ combats sanglants! et quel carnage, lorsque, au beau-père descendant du sommet des Alpes, le gendre opposera toutes les forces de l'Orient ! O mes fils ! n'accoutumez point vos cœurs à ces terribles guerres ; ne tournez pas vos forces redoutables contre le sein de la patrie ! Sois le premier à jeter loin de toi ces armes parricides, toi qui tires des dieux ton origine, toi qui es mon sang [1].

« Vois encore Mummius et Paul-Émile, ces vainqueurs des Grecs et ces vengeurs de Troie. Qui pourrait, ô Caton, te passer sous silence ? qui pourrait oublier la famille des Gracques, et les Scipions, ces deux foudres de guerre, fléaux de la Libye ; Fabricius et sa glorieuse pauvreté, Serranus conduisant sa charrue, et le grand Fabius, qui en temporisant sauvera la République? A d'autres les triomphes de l'art, les merveilles de la statuaire, de l'éloquence, de la science même des cieux : à vous, Romains, l'art de gouverner les peuples, de savoir dicter la paix ou la guerre, de pardonner aux vaincus et d'abaisser les superbes : à vous d'être la nation positive et politique par excellence, le peuple-roi [2]. »

En ce moment, Énée interrompt Anchise pour lui

1. Anchise, par un naturel et heureux désordre, s'écarte à tout moment de la suite chronologique et se porte où son cœur l'appelle, c'est-à-dire à ce qui était l'émotion vivante à l'heure où chantait Virgile.

2. Dans cet immortel passage, dont nous n'exprimons que l'essence, le vieil Anchise a promulgué le texte magnifique que n'auront qu'à développer et sur lequel vivront ensuite tous les Machiavel et les Montesquieu.

ıander le nom de ce beau jeune homme au regard ste qui accompagne le grand et triomphant Mar- ·llus.

Et Anchise reprend, en versant des larmes : « O .on fils, ne cherche point à connaître l'immense deuil e ta famille! Ce jeune homme, les destins ne feront [ue le montrer à la terre, et il lui sera aussitôt enlevé.)ieux immortels! Rome vous eût paru trop puissante, si ce don précieux de vos mains lui fût resté. Oh! de [uels gémissements retentiront le champ illustre et la grande cité de Mars! et toi, dieu du Tibre, quelles funérailles tu verras sur tes bords, lorsque tu baigneras sa tombe récente! Jamais enfant de la race d'Ilion n'aura élevé si haut l'espoir des Latins, ses aïeux. Jamais la terre de Romulus ne s'enorgueillira d'un plus digne nourrisson : quelle piété, quelle antique vertu, quel bras invincible dans les combats! Nul ne se fût porté impunément contre ce héros sous les armes, soit que, de pied ferme, il marchât à l'ennemi, soit qu'il pressât de l'éperon un coursier écumant. Hélas! malheureux enfant, pour peu que tu puisses vaincre la fatalité rigoureuse, tu seras Marcellus! Donnez, donnez des lis, donnez les plus brillantes fleurs, que je les répande à pleines mains; que je couvre au moins de ces frêles offrandes les mânes de mon petit-fils, et que je m'acquitte de ce vain et dernier devoir [1]. »

Quand le sage et vénérable Anchise eut ainsi fait défiler sous les yeux des deux visiteurs la longue suite de ses descendants; quand il eut terminé le dénombrement de ses petits-fils, il conduisit Énée et la Si-

1. *Ceci est le passage qui valut à Virgile le riche présent d'Octavie.*

bylle vers la porte d'ivoire par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Aussitôt le héros troyen va droit à ses vaisseaux et rejoint ses compagnons.

Alors, longeant le rivage, il cingle vers Caiète[1]; il y fait élever un tombeau à sa nourrice, et, ce devoir accompli, il s'éloigne du port. Un vent léger souffle aux approches de la nuit; la lune favorise la flotte de sa douce clarté, et la mer resplendit sous cette tremblante lumière.

Bientôt la flotte rase les bords de l'île où Circé, la puissante fille du Soleil, fait sans cesse résonner de ses chants des bois inaccessibles, et où la nuit, retirée sous les toits superbes d'un palais que le cèdre odorant éclaire de sa flamme, elle fait courir la navette bruyante entre les fils d'une trame légère. De là, on entend les cris et les rugissements des lions irrités qui s'agitent bien avant dans la nuit et s'indignent contre leurs chaînes; on entend des sangliers, au poil hérissé, des ours effrayants se démener de rage dans leur prison, et des loups énormes poussant d'affreux hurlements. Hommes autrefois, la cruelle déesse, par le charme puissant de ses breuvages, les dépouilla de leur figure et les transforma en hôtes féroces des bois et des déserts. Neptune, craignant que les pieux Troyens, poussés vers le port et entraînés sur ces funestes rives, ne soient victimes de ces monstrueuses métamorphoses, Neptune enfle leurs voiles d'un vent favorable, précipite leur course, et les emporte au delà de ces flots bouillonnants.

Déjà la mer était rougie des premiers feux du jour,

1. *Ville de Campanie*, aujourd'hui Gaëte, ainsi nommée du nom de *la nourrice d'Énée.*

, dans les hautes plaines de l'éther, l'Aurore ver-
eille brillait sur son char de rose. Tout à coup les
nts tombent, retiennent leur haleine, et la rame fa-
gue vainement l'onde immobile. Alors, du milieu des
ots, Énée découvre une vaste forêt, que le Tibre tra-
erse dans son cours délicieux, avant de précipiter
ans la mer ses ondes tumultueuses, jaunies par le
able qu'elles entraînent. Mille oiseaux divers, accou-
umés aux rives et au lit du fleuve, voltigeaient sous
e feuillage et charmaient les airs de leurs chants mé-
odieux. Le héros ordonne à ses compagnons d'entrer dans le lit ombragé du Tibre.

Après être descendus à terre, les Troyens préparent sur l'herbe, à l'ombre d'un grand arbre, un repas frugal, et c'est alors qu'après avoir épuisé leurs vivres la faim les force de dévorer leurs tables. Énée voit dans ce fait l'accomplissement de l'oracle de Céléno, et il se croit à la fin de ses malheurs. Mais il oublie que la Sibylle lui a prédit la guerre, une horrible guerre, dont Lavinie, la fille du roi Latinus et de la reine Amate, sera la cause. Pour allumer l'incendie, il ne faut qu'une étincelle : le jeune Ascagne, sans le vouloir, va la faire partir.

Un cerf d'une beauté rare et d'une haute ramure, ravi à la mamelle de sa mère, était nourri par les enfants de Tyrrhée, et par Tyrrhée lui-même, commis à la garde des troupeaux du roi et de ses vastes domaines. Docile et soumis, il était l'objet des soins de la jeune Silvie, sœur des fils de Tyrrhée. Elle enlaçait à ses jeunes bois des guirlandes légères, peignait de sa main son poil fauve et le lavait dans le courant d'une onde pure. L'animal, s'abandonnant aux caresses et

habitué à la table de sa maîtresse, errait le jour dans les bois, et le soir revenait de lui-même vers le seuil connu, et souvent à une heure tardive. Ce jour-là, perdu au loin, il suivait le courant du fleuve et cherchait le frais sur la rive verdoyante, quand la meute d'Iule vient le relancer avec furie : Ascagne lui-même, qui brûle de signaler son bras, lui décoche une flèche de son arc recourbé; une divinité guide sa main : le trait siffle, vole, atteint le cerf et s'enfonce dans ses flancs. L'animal blessé fuit vers son refuge accoutumé, regagne en gémissant son étable, et, tout sanglant, comme s'il implorait du secours, il remplit la maison de ses plaintes. Silvie accourt la première : dans sa douleur, elle se meurtrit les bras, pousse un cri de détresse et appelle les rustiques habitants de cette terre; ils accourent soudain : l'un s'arme d'un tison noirci par la flamme, l'autre d'un énorme bâton chargé de nœuds. De tout ce qu'on rencontre sous la main, la colère fait des armes. Tyrrhée, qui en ce moment, à l'aide de coins enfoncés avec force, fendait un chêne en quatre, saisit sa hache, appelle ses compagnons et s'avance à leur tête. Une lutte s'engage entre les Latins et les Troyens. L'aîné des fils de Tyrrhée, le jeune Almon, est tué dans la mêlée. Les Latins demandent alors la guerre. Mais Latinus, qui ne peut consentir à une guerre condamnée par les destins, refuse d'ouvrir les portes du temple de Janus. Junon elle-même les ouvre. De tous côtés les guerriers se rassemblent.

Le premier qui se présente avec ses bataillons armés, c'est le farouche Mézence, le contempteur des *dieux, venu* des bords de Tyrrhène. A ses côtés marche,

mille guerriers, son fils Lausus, habile dompteur oursiers, la terreur des bêtes féroces.

rès eux Aventinus, fils d'Hercule, dont les soldats armés de javelots; les frères Catillus et Coras, s des champs de Tibur; Céculus, venu des champs abies et des bords de l'Anio; Messape, le dompteur hevaux, fils de Neptune et roi des Falisques; Clau-, chef des Sabins, qui à lui seul vaut une armée; esus, fils d'Agamemnon, ennemi du nom troyen; le ve Ufens avec ses Èques, le vaillant Umbron avec Marses.

uis vient du pays des Volsques, à la tête de nom-ux escadrons tout brillants d'airain, Camille, la rge guerrière. Son père l'avait nourrie, au milieu buissons et dans d'affreuses cavernes, du lait d'une ale sauvage, dont il pressait les mamelles sur ses res délicates. Elle n'avait point accoutumé ses mains femme au fuseau ou à l'aiguille de Minerve; mais s'était exercée à supporter les rudes travaux de la erre et à devancer la course des vents; elle eût, sans toucher ni plier leur tête, rasé les vertes moissons, uru sur les tendres épis, ou encore, suspendue sur vague gonflée, elle eût effleuré les mers sans mouil-r la plante de ses pieds rapides. Tous, les guerriers, s mères, quittant leurs champs et leurs maisons, se essent sur son passage pour la voir. La foule ébahie dmire sa belliqueuse audace, la pourpre royale qui uvre ses belles épaules, l'agrafe d'or qui noue ses heveux, sa grâce à porter le carquois lycien, et son yrte champêtre que surmonte un fer de lance.

Enfin, s'avance le chef de tous, le plus remarquable ar sa *beauté, Turnus*, au casque élevé où flotte une

triple aigrette et dont le cimier porte la Chimère vomissant, comme l'Etna, des tourbillons de flammes.

Dès que Turnus a arboré l'étendard de la guerre sur les tours de Laurente et que le son bruyant des clairons a retenti dans les airs, soudain tout le Latium conjuré se soulève ; la jeunesse guerrière accourt se ranger sous les ordres des principaux chefs : Messape, Ufens et Mézence.

A la vue de tant de mouvements, Énée n'est pas sans inquiétude sur les périls et l'issue de cette guerre. Il se met en devoir de chercher des alliés. Se rappelant que la Sibylle lui avait prédit le secours d'une ville grecque, il choisit dans sa flotte deux birèmes, les remplit de Troyens armés et remonte le fleuve dans ses longs détours. Tout à coup un prodige étonnant vient frapper ses regards : sous les chênes du rivage il aperçoit, couchée sur l'herbe verdoyante, une grande laie blanche, avec trente nourrissons pressés autour de ses mamelles, et blancs comme elle. Se rappelant les recommandations d'Hélénus, c'est à toi, puissante Junon, à toi que le pieux Énée immole la mère et son troupeau.

Après cela, il continue sa course. Nuit et jour la rame fend les ondes ; on remonte le fleuve à l'ombre des arbres, et les carènes fendent les vertes forêts, reflétées par les eaux tranquilles.

Enfin on découvre au loin, sur un mont, les tours, les toits et les murs de Pallantée, ville nouvellement bâtie par l'Arcadien Évandre, qui venait d'arriver en Italie avec sa mère, la célèbre prophétesse Carmenta. Précisément, ce jour-là même le roi offrait dans un *bois sacré,* sous les murs de la ville, un sacrifice so-



nel en l'honneur d'Hercule. Avec lui, Pallas, son s, ses principaux guerriers et le modeste sénat de la ition faisaient brûler l'encens et fumer au pied des itels le sang tiède des victimes. Dès qu'ils voient les isseaux glisser sous l'ombrage de la forêt, poussés ir les rames silencieuses, la frayeur les saisit; mais illas, s'armant d'un javelot, court au rivage, et de in, du haut d'un tertre élevé : « Étrangers, s'écrie-t-il, quel dessein vous fait tenter ces routes inconnues? Où allez-vous? qui êtes-vous? Apportez-vous ici la paix ou la guerre? » Alors, du haut de sa poupe, montrant e pacifique rameau d'olivier qu'il tient à la main : « Ce sont, dit Énée, des Troyens que vous voyez, et es armes ne menacent que les Latins, qui, sans pitié pour notre exil et nos malheurs, nous déclarent une guerre injuste. Nous demandons Évandre. Rapportez-lui nos paroles, et dites-lui que les premiers chefs de la nation troyenne viennent solliciter l'honneur d'unir leur drapeau au sien. » A ce grand nom de Troie, Pallas, frappé d'étonnement : « Ah! qui que vous soyez, dit-il, descendez sur ce rivage, venez vous-même parler à mon père; entrez sous notre toit hospitalier. » En même temps, il tend la main à Énée et serre avec effusion celle du héros. Les Troyens abandonnent les bords du fleuve et s'avancent dans le bois sacré. Évandre reçoit Énée avec toutes les marques du respect et de l'amitié, et, ayant appris de sa bouche l'objet de sa démarche, il lui dit : « Cette alliance que vous désirez, elle est toute formée entre nous. Et demain, dès que le jour sera rendu à la terre, je vous renverrai satisfaits de mes secours, accrus de ma puissance. En attendant, puisque c'est en amis que vous êtes venus,

célébrez, de concert avec nous, cette fête annuelle e l'honneur d'Hercule; sauvés d'un grand danger, nous honorons, dans notre reconnaissance, un dieu libéra teur.

« Regardez d'abord cette roche suspendue à ce mont escarpé, ces masses jetées çà et là, cette habitation restée déserte, ces immenses débris de rochers. Là s'ouvrait dans un vaste enfoncement une caverne profonde, inaccessible aux rayons du soleil : c'était le repaire d'un monstre moitié homme, de l'effroyable Cacus. Ici, le sol fumait sans cesse d'un carnage nouveau, et, attachées à ses portes, des têtes pendaient, effroyables trophées, pâles et dégouttantes de sang. Le monstre était fils de Vulcain, et, dans sa marche de géant, il vomissait de noirs torrents de flamme.

« Enfin, le temps, propice à nos vœux, nous amena la présence et le secours d'un dieu. Le grand vengeur des crimes, Alcide, fier de la mort et des dépouilles du triple Géryon, était arrivé. Il conduisait vers nos pâturages ses immenses taureaux, prix de sa victoire, qui couvraient le vallon et les rives du fleuve. Cacus, poussé par les fureurs de la rapine, et pour ne laisser aucune ruse sans y recourir, aucun crime sans l'oser, détourne de leurs pâturages quatre taureaux superbes, quatre génisses plus belles encore; et, voulant déguiser les traces directes de leurs pieds, il les saisit par la queue, les traîne à reculons dans sa caverne, et, ayant ainsi tourné en sens inverse les marques de leurs pas, il les cache dans son antre ténébreux. Nul indice ne pouvait guider les recherches vers la caverne.

« Cependant le fils d'Alcmène rassemble dans les

urages ses troupeaux rassasiés, et se dispose au part. En s'en allant, les taureaux font retentir de ırs mugissements ces bois et ces collines, qu'ils .ittent à regret. Bientôt, du fond de l'antre, une des ɜnisses répond, mugit longuement, et trompe ainsi vigilance et l'espoir de Cacus. Alcide l'entend. Soudain une sombre fureur s'allume dans son âme; il aisit ses armes, sa noueuse et pesante massue, et l'une course rapide s'élance vers les sommets aériens le la montagne escarpée. Alors on vit, pour la première fois, Cacus pâlir et ses yeux se troubler. Plus rapide que l'Eurus, il fuit, il vole vers sa demeure : la peur donne à ses pieds des ailes; il s'enferme, et, rompant les chaînes de fer forgées par Vulcain, il fait tomber un énorme rocher qu'elles tenaient suspendu, et du roc se fait un rempart dont il fortifie l'entrée de la caverne. Le dieu de Tirynthe arrive, la fureur dans l'âme : il cherche partout un accès, et porte de tous côtés ses regards en grinçant des dents. Trois fois, bouillant de colère, il fait le tour du mont Aventin; trois fois vainement il essaye de repousser du seuil de l'antre l'énorme rocher; trois fois, lassé, il revient s'asseoir dans le vallon.

« Sur la croupe de la montagne s'élevait à perte de vue une roche pointue, et de tous côtés à pic; elle offrait un sauvage asile aux oiseaux de proie. Incliné à gauche, ce roc penchait vers le fleuve; Hercule, appuyant à droite de tout son poids, le pousse, l'ébranle, l'arrache à ses profondes racines, et soudain le précipite : le ciel immense retentit de sa chute, les deux rives tressaillent, et le fleuve recule épouvanté. Alors *parut à découvert* l'antre, l'immense palais de Cacus,

alors le jour pénétra dans ses cavités ténébreuses. De même si la terre, ébranlée par de fortes secousses, entr'ouvrait ses abîmes et mettait à nu les demeures infernales, ces pâles royaumes abhorrés des dieux, nos regards plongeraient dans l'immense gouffre du Tartare, et les mânes trembleraient en voyant descendre sur eux la lumière. Surpris tout à coup par cette clarté inattendue, Cacus, enfermé dans le fond de son antre, poussait d'étranges rugissements. D'en haut, Alcide le presse de ses traits, se fait des armes de tout, l'accable de troncs d'arbres et d'énormes quartiers de rocher. Mais lui, qu'aucune fuite ne peut plus dérober au péril, vomit de son gosier, ô prodige! une immense fumée, enveloppe son repaire d'obscures vapeurs pour se dérober à la vue de son ennemi, et remplit la caverne d'une nuit tourbillonnante, où se mêlent les feux et les ténèbres. Alcide ne contient plus sa rage, et d'un bond il se précipite au milieu des flammes, à l'endroit où la fumée roule ses flots les plus épais, où bouillonnent dans l'antre immense les plus noires vapeurs. Là il saisit Cacus vomissant dans les ténèbres ses vains feux; il l'embrasse, il l'étreint, lui serre la gorge, fait jaillir ses yeux de leurs orbites, et arrête dans son gosier desséché le sang avec la vie. Soudain les portes sont arrachées, la noire demeure est ouverte : alors les taureaux dérobés et toutes les rapines niées par le grand parjure apparaissent au jour. Le cadavre difforme est traîné hors de l'antre par les pieds. On ne se lasse pas de regarder les yeux terribles du monstre demi-bête, sa face effroyable, sa poitrine hérissée de poils, et ces feux qui s'éteignent dans sa bouche béante.

: Depuis ce mémorable jour nous célébrons cette e en l'honneur d'Alcide, et les générations reconissantes ont consacré ce joyeux anniversaire. Soyez nc, ô Troyens, de la fête, et, en récompense d'un grand bienfait, d'un exploit si digne de louanges, ıuronnez vos têtes de feuillage, et, la coupe à la main, 'oquez le dieu et faites couler le vin à flots. »

Il dit, et le peuplier, cher à Hercule, ombrage ses ıeveux d'un feuillage à deux couleurs et pend entrelacé à ses tempes. Sa main saisit la coupe sacrée : tous aussitôt de répandre avec allégresse sur les tables le vin des libations et d'invoquer les dieux.

La cérémonie achevée, on se dirige vers la ville. Chemin faisant, le roi montre à Énée la campagne où sera Rome ; il lui montre la roche Tarpéienne, le Capitole alors hérissé de buissons et de ronces, mais depuis si brillant d'or ; il lui montre le futur emplacement du Forum, aujourd'hui si animé par le bruit de la foule, mais alors fréquenté seulement par des troupeaux mugissants.

Cependant les Arcadiens et les Troyens approchent de l'humble toit d'Évandre ; ils arrivent : « Voici, dit le roi, le seuil que franchit Alcide après sa victoire ; voici le palais qui le reçut. Osez comme lui, ô mon hôte, mépriser les richesses ; et vous aussi, montrez-vous digne d'un dieu, et ne regardez pas d'un œil dédaigneux notre indigence. » Il dit, et conduisant le grand Énée dans son étroite demeure, il le place sur un lit de feuillage, que recouvre la peau d'une ourse de Libye.

Déjà la nuit tombait et de ses sombres ailes enveloppait la terre. Troyens et Arcadiens s'abandonnent

aux douceurs du sommeil. Le lendemain, à peine r
veillé par la douce lumière du jour et par le cha
matinal des oiseaux nichés sous son toit, Évandre
se lève et, suivi de son fils Pallas, va trouver Énée
pour s'entretenir avec lui des secours qu'il lui a promis la veille.

« Illustre chef des Troyens, lui dit-il, le secours que je puis vous offrir moi-même est bien faible et peu digne de votre grand nom. Mais je veux amener sous vos drapeaux de grandes nations, d'opulents royaumes, qui uniront leurs armes aux nôtres : marchez et menez aux combats les Troyens et les Toscans réunis. Ce n'est pas tout : ce fils, l'espérance et la consolation de ma vieillesse, Pallas, vous suivra : je veux que, sous un maître tel que vous, il se forme au dur métier de la guerre, aux rudes travaux de Mars ; qu'il contemple vos exploits et vous admire dès ses plus jeunes ans. Je lui donnerai deux cents cavaliers, l'élite et la force de la jeunesse arcadienne, et lui-même vous en donnera autant en son nom. »

Après avoir reçu ces assurances, Énée retourne à ses vaisseaux ; il choisit parmi ses compagnons les plus braves pour le suivre aux combats. Les autres, descendant le fleuve, qui les emporte dans son onde tranquille, vont porter des nouvelles de son père au jeune Ascagne et lui annoncer ces grands événements. Des chevaux sont donnés aux Troyens qui se rendent aux champs de Tyrrhène ; on amène, pour le héros, un superbe coursier que couvre la peau fauve d'un lion, dont les ongles d'or resplendissent au loin.

Au moment des adieux, Évandre se jette au cou de

on fils, l'embrasse et l'embrasse encore, comme s'il avait le pressentiment de ne plus le revoir.

Déjà l'escadron est sorti des portes de Pallantée. Énée et le fidèle Achate s'avancent les premiers : ils sont suivis des autres chefs troyens. Au centre, Pallas se distingue par sa chlamyde et par la splendeur variée de ses armes. Nos guerriers se dirigent, par le plus court chemin, vers le camp des Étrusques. Au moment d'y arriver, Énée reçoit des mains de Vénus son armure étincelante : un casque surmonté d'une aigrette terrible et qui vomit des flammes; une épée foudroyante; une énorme et impénétrable cuirasse d'airain, d'un rouge sanglant, et semblable à la nue d'azur, lorsque, embrasée aux rayons du soleil, elle réfléchit au loin son éclat; de brillants cuissards faits d'un métal trempé d'or et d'argent; une lance redoutable, et un bouclier d'un travail ineffable, où sont retracés les destins et la gloire de ses descendants. Il charge ces armes divines sur ses épaules.

De son côté, Turnus ne reste pas inactif; profitant de l'absence d'Énée, il se porte au camp troyen pour s'en emparer; n'y pouvant réussir, il se venge en mettant le feu à la flotte; mais il eût plutôt incendié les mers que les vaisseaux troyens consacrés à Cybèle; la mère des dieux les plonge dans les flots et les change en jeunes nymphes.

Ce prodige ne déconcerte pas Turnus, qui fait investir le camp par les chefs de son armée et entretenir des feux allumés autour des remparts. Pendant que les uns surveillent les murs, les autres, étendus sur l'herbe, s'abreuvent de la liqueur de Bacchus et vident *les coupes d'airain.*

En ce pressant danger, les chefs troyens tenaient conseil et délibéraient sur les mesures à prendre; tous étaient d'avis d'envoyer des messagers à Énée pour le mettre au courant de la situation et le presser de revenir. Mais qui charger d'une mission si périlleuse? Ils en étaient là de leur délibération, lorsque Nisus et Euryale, unis l'un à l'autre de l'amitié la plus tendre, viennent s'offrir : Nisus, sorti des forêts de l'Ida giboyeux, habile à lancer le javelot et la flèche rapide; Euryale, son compagnon, le plus beau de tous les guerriers qui revêtirent une armure troyenne, enfant dont les joues laissent à peine apparaître le premier duvet de la jeunesse.

Ascagne et les chefs troyens applaudissent à tant de hardiesse et de dévouement.

Aussitôt Nisus et Euryale partent, franchissent les fossés et, à la faveur des ombres de la nuit, gagnent ce camp qui doit leur être fatal, mais où, avant de périr, ils porteront le carnage et la mort.

Ils voient des soldats étendus çà et là sur l'herbe, sous l'influence du vin et du sommeil; des chars, le timon en l'air, sur le rivage; des hommes couchés entre les roues et les harnais, des armes et des coupes demi-pleines pêle-mêle sur le sol : « Euryale, dit Nisus, c'est maintenant qu'il faut de l'audace et du courage; l'occasion nous appelle, et voici le chemin. Toi, pour qu'aucune troupe ennemie ne puisse nous surprendre par derrière, fais la garde et veille au loin. Je me charge, moi, dans cette partie du camp, de t'ouvrir, par le carnage, une large route. » A ces mots, il fond silencieusement, le glaive en main, sur le superbe Rhamnès, qui, reposant sur un amas de tapis,

onflait à pleine poitrine : Rhamnès, roi lui-même, et le plus augure cher au roi Turnus. Mais sa vaine science ne put détourner de lui le coup mortel. Près de lui trois esclaves gisaient couchés au hasard au milieu des armes : Nisus les immole, ainsi que l'écuyer de Rémus et le conducteur de son char, étendu sous ses chevaux, et dont il tranche le cou qui pendait sur sa poitrine. Puis il abat la tête de Rémus lui-même; du tronc le sang s'échappe à gros bouillons avec un bruit semblable au râle d'un mourant : un sang noirâtre, qui baigne le lit et la terre fumante. Il égorge aussi Lamyrus, Lamus, le jeune et beau Sarranus, qui, après avoir joué une grande partie de la nuit, vaincu par Bacchus, s'abandonnait au sommeil. Heureux si, faisant durer le jeu autant que la nuit, il l'eût prolongé jusqu'au retour de la lumière.

Tel un lion à jeun porte le ravage dans une bergerie : poussé par une faim cruelle, il dévore et déchire le faible troupeau, muet d'épouvante, et, d'une gueule ensanglantée, il pousse d'affreux rugissements.

Euryale ne fait pas un moindre carnage; une égale fureur l'anime. Une foule de guerriers sans nom, Fadus, Herbesus, Rhétus, Abaris, reçoivent un trépas imprévu. Rhétus veillait et voyait tout; mais, dans son effroi, il se tenait caché derrière un immense cratère; au moment où il se lève pour fuir, Euryale lui plonge son épée tout entière dans la poitrine et l'en retire après le coup de la mort. Rhétus expire, et rend avec son âme des flots de vin mêlés de sang. Déjà l'ardent Euryale, poursuivant ses exploits furtifs, était parvenu au quartier de Messape, où il voyait les derniers feux s'éteindre, tandis que les coursiers,

attachés, broutaient le gazon. Nisus, s'apercevant que l'ardeur du carnage emportait trop loin son jeune ami : « C'est assez, dit-il, le jour approche et va nous trahir; nous voilà suffisamment vengés; la route est frayée à travers les rangs ennemis. » Alors ils s'éloignent abandonnant les dépouilles des Rutules, de magnifiques ouvrages d'argent massif, des armes, des cratères, des étoffes splendides. Euryale toutefois enlève le baudrier de Rhamnès, orné de bulles d'or. Il s'en empare, le suspend, pour peu de temps, hélas! à ses robustes épaules, et se couvre aussi du casque de Messape, orné d'une brillante aigrette. Enfin les deux guerriers sortent du camp et cherchent à se mettre en sûreté.

Cependant trois cents cavaliers envoyés en avant de la ville de Laurente, tandis que le gros de l'escadron rangé en bataille s'arrêtait dans la plaine, s'avançaient bien armés sous les ordres de Volscens pour joindre Turnus et lui porter un message du roi. Déjà ils approchaient du camp rutule et allaient en franchir l'enceinte, lorsqu'ils aperçurent de loin les deux guerriers se détournant par un sentier, à gauche. L'ombre de la nuit commençait à s'éclaircir : le casque de Messape trahit l'imprudent Euryale, en réfléchissant tout à coup les rayons de l'aube naissante. Ce fut un indice fatal. Du milieu de son escadron : « Arrêtez, guerriers, leur crie Volscens, que cherchez-vous ? qui êtes-vous ? ainsi armés, où allez-vous ? » Eux de ne rien répondre, mais de s'échapper au plus vite vers la forêt et de se fier à la nuit. Les cavaliers, s'éparpillant, vont se placer aux détours connus du bois et en cernent toutes les issues. Cette forêt était, de toutes parts, hérissée de broussailles et d'yeuses touffues;

e était partout remplie de ronces épaisses : à peine elques rares sentiers s'ouvraient dans ses noires profdeurs. L'ombre des rameaux et le poids de son tin embarrassent la marche d'Euryale, que la frayeur are binetôt dans ces routes inconnues. Nisus fuit ; déjà, sans songer à son compagnon, il a échappé l'ennemi et gagné les lieux qui furent depuis appeés Albains, du nom d'Albe : le roi Latinus y avait alors de longues métairies.

Soudain Nisus s'arrête, se retourne, et ne voit pas son ami...

« Malheureux Euryale ! s'écrie-t-il, où te chercher maintenant ? » Et il s'engage de nouveau dans les détours embarrassés de cette perfide forêt, parcourt les sentiers déjà parcourus, et erre au milieu des buissons silencieux. Il entend les pas des chevaux, le bruit des armes et les signaux des cavaliers qui les poursuivent. Au même instant un cri frappe ses oreilles, et il voit Euryale qui, trompé par la nuit et par les lieux, troublé par ce tumulte subit, est tombé entre les mains de la troupe ennemie ; il a beau se débattre, elle l'accable et l'entraîne malgré sa vaine résistance. Que faire ? par quel effort, avec quelles armes dégager son jeune ami ? Se jettera-t-il au milieu des glaives ennemis pour mourir, pour y trouver, percé de coups, une fin glorieuse ? Soudain, ramenant son bras en arrière, il bande son arc, et, levant les yeux vers la Lune qui brillait au haut des cieux, il lui adresse cette prière : « O déesse, dit-il, ô toi l'honneur des astres et la protectrice des forêts, Diane, fille de Latone, sois-moi propice et seconde mon entreprise... fais que je disperse cet escadron, et dirige mes traits à travers les airs. »

Il dit, et de tout l'effort de son bras il lance une flèche : le trait vole, fend les ombres de la nuit, vient s'enfoncer dans le dos de Sulmon, s'y brise, et de son bois rompu lui traverse la poitrine. Sulmon roule à terre, vomit, déjà raidi par la mort, des flots d'un sang chaud; et la vie s'exhale de ses flancs que secouent de longs sanglots. Les Rutules regardent autour d'eux. Nisus redouble de vigueur; et de sa main, élevée à la hauteur de la tête, il balançait déjà un second trait. Tandis que la troupe est en alarme, le trait vient en sifflant frapper Tagus de l'une à l'autre tempe, et se fixer, fumant, dans sa cervelle transpercée, L'impétueux Volscens, furieux de ne pouvoir découvrir d'où le trait est parti et de ne savoir, dans sa rage, sur qui s'élancer : « Eh bien ! c'est toi, dit-il, qui vas payer de ton sang la mort de ces deux guerriers. » En même temps, l'épée nue, il fondait sur Euryale. Nisus, éperdu, hors de lui, pousse un cri; il ne peut plus se cacher dans les ténèbres, il ne peut plus résister à sa douleur; il s'élance, il s'écrie : « Moi !... c'est moi... moi que voici, qui ai tout fait ! tournez le fer contre moi... c'est moi, Rutules qui suis le coupable : cet enfant n'a rien pu, rien osé; j'en atteste ce ciel et ces astres qui le savent ! il a seulement trop aimé son malheureux ami. » Il disait, mais déjà le fer, poussé avec force, a traversé les côtes d'Euryale et déchiré sa blanche poitrine : il roule expirant; le sang coule sur son beau corps, et sa tête défaillante retombe sur ses épaules. Telle une brillante fleur coupée dans sa racine par le tranchant de la charrue languit et meurt; tel le pavot affaissé par une pluie violente *baisse la tête* et se penche sur sa tige.

Cependant Nisus se précipite au milieu des ennemis. Entre tous il ne cherche que Volscens ; c'est sur Volscens seul que s'acharne sa vengeance ; en vain on l'enveloppe, on le presse de tous côtés : rien ne l'arrête ; il fait tournoyer son glaive foudroyant, jusqu'à ce qu'il l'ait plongé dans la bouche du Rutule, ouverte pour crier, et qu'il ait arraché, en mourant, la vie à son ennemi. Alors, percé de coups, il se jette sur son ami expiré et s'endort auprès de lui du paisible sommeil de la mort.

Les Rutules, vainqueurs, s'emparent du butin et des dépouilles des deux Troyens et emportent en pleurant le corps inanimé de Volscens dans leur camp. Mais là le deuil n'est pas moindre, à la vue des cadavres qui jonchent le sol. On connaît maintenant les auteurs de ces meurtres récents, et la fureur est tellement grande qu on attache sur deux fers de lances, spectacle affreux ! les deux têtes de Nisus et d'Euryale. Au lever du soleil, les Troyens, du haut des remparts, les voient au bout des piques, dégouttantes d'un sang noir.

L'affreuse nouvelle ne tarde pas à se répandre. Bientôt même elle arrive aux oreilles de la mère[1] d'Euryale. Soudain la chaleur abandonne les membres de cette infortunée. Les fuseaux tombent de ses mains ; le lin se déroule à ses pieds. Éperdue, hors d'elle-même, s'arrachant les cheveux, et poussant des hurlements affreux, elle se précipite vers les remparts et s'élance aux premiers rangs : les guerriers, les périls, les traits de l'ennemi, elle brave tout ; puis elle remplit l'air de ses plaintes :

1. Elle n'avait pas voulu rester en Sicile avec les autres Troyennes ; *elle avait préféré suivre son fils.*

« Euryale, c'est donc toi que je vois en cet état? toi qui devais être le dernier appui de ma vieillesse, as-tu bien pu, cruel, me laisser seule! Quand tu courais à de si grands périls, ta malheureuse mère n'a pu te dire le dernier adieu. Hélas! sur une terre étrangère, tu vas être la proie des chiens et des vautours! moi, ta mère, je n'ai point mené tes funérailles, fermé tes yeux, lavé tes blessures; je n'ai pu te couvrir de ce tissu que nuit et jour je me hâtais d'achever, consolant par ce travail les ennuis de ma vieillesse! Où te chercher? quel coin de terre recèle ton corps, tes membres déchirés et ta dépouille sanglante? Voilà donc, ô mon fils, ce que tu me rapportes de toi! voilà ce que j'ai suivi à travers tant de mers et de contrées diverses! S'il vous reste quelque compassion, Rutules, frappez-moi, lancez sur moi tous vos traits. Que je tombe la première sous vos coups! Ou toi, puissant maître des dieux, aie pitié de moi, et qu'un trait de ta foudre précipite dans le Tartare cette tête odieuse, puisque je ne puis autrement rompre la trame de ma cruelle vie! »

A la vue du découragement qu'elle répand parmi les soldats, les chefs troyens, par l'ordre d'Ascagne, qui fond en larmes, la prennent dans leurs bras et la portent dans sa demeure.

Les Rutules profitent de l'abattement des Troyens pour attaquer leur camp. Mais ceux-ci, habitués par un long siège à la défense des murailles, accablent l'ennemi d'une grêle de traits, le repoussent avec des pieux armés de fer ou font rouler sur lui des pierres énormes. A un certain moment, échauffés par le succès et voyant les Rutules reculer, ils osent ouvrir une

es portes et s'avancer hors des remparts. A cette ouvelle, Turnus, qui au loin signalait la valeur de son ›ras, abandonne le point qu'il attaquait et, bouil-ant de colère, court à la porte ouverte. Tout plie devant lui; il pénètre seul dans le camp et y livre de redoutables combats : le feu jaillit de ses yeux, ses armes retentissent avec un bruit effrayant; son aigrette sanglante s'agite sur sa tête, et son bouclier lance de brillants éclairs. Il fait un immense carnage, et il ne s'arrête que devant tous les efforts des Troyens, auxquels il échappe en se jetant tout armé dans le Tibre : le fleuve le reçoit dans son sein, le soutient mollement sur ses ondes, et le rend, purifié des souillures du carnage, aux vœux de ses compagnons, qu'il retrouve avec joie.

Cependant Énée quitte le camp des Étruriens et avec ses alliés descend le Tibre pour rejoindre ses compagnons. A peine les Troyens l'ont-ils aperçu du haut de leurs remparts que l'espoir ranime leur courage. Les traits pleuvent de leurs mains sur les assaillants.

Cette ardeur des assiégés étonne Turnus et les chefs de son armée; mais leur étonnement cesse à la vue des nouveaux débarqués. A peine à terre, Énée se précipite sur les Latins et immole une foule de guerriers, parmi lesquels l'énorme Gyas, dont la massue terrassait des bataillons entiers. Pallas se distingue à ses côtés entre tous et étend à ses pieds un nombre égal d'ennemis, dont l'intrépide Halésus. Mais il tombe lui-même sous le fer de Turnus. Énée brûle de le venger. Son glaive moissonne tout ce qu'il rencontre, et s'ouvre un large chemin à travers la foule. C'est le Rutule qu'il cherche; mais Turnus est absent. Junon

vient de le dérober aux coups du fils de Vénus; c'est Mézence, le contempteur des dieux, qui va périr à sa place; il parcourt fièrement le champ de bataille, semant partout la désolation. Énée le distingue au milieu de la mêlée. Aussitôt il lui lance un javelot, qui l'atteint à la cuisse et s'y enfonce. Le sang coule de la blessure. Hors de combat, Mézence se retirait à pas lents, traînant le dard ennemi qui l'avait percé, lorsque Énée fond impétueusement sur lui. Déjà, le bras levé, il allait le frapper, quand Lausus, alarmé pour l'auteur de ses jours, se jette entre les deux rivaux, pare le coup, arrête la pointe du glaive suspendu et protège la retraite de son père en le couvrant de son bouclier. Émus de son péril, les Latins se portent à son secours, mais en vain! Il est déjà percé de part en part; pas plus que Pallas, dont il a l'âge et la beauté, il ne reverra les champs paternels; le sang inonde son sein; sa vie quitte à regret son corps et s'envole tristement chez les Mânes.

A l'aspect de ce pâle visage, si cruellement défiguré par la mort, le fils d'Anchise ne peut s'empêcher de gémir; son cœur s'attendrit, et, tout saisi de l'image de la piété filiale, il tend à Lausus une main compatissante : « Maintenant, s'écrie-t-il, que puis-je faire, ô malheureux enfant! pour honorer tant de courage et de vertu? Ces armes qui faisaient ta joie, je te les laisse; et, si cette faveur te touche encore, je te rends au tombeau et aux cendres de tes pères! Ce qui peut te consoler de cette mort déplorable, c'est que tu tombes sous le bras du grand Énée. »

Cependant Mézence, appuyé contre le tronc d'un arbre, étanchait avec l'eau du Tibre le sang de sa

essure, lorsque des soldats rapportent en pleurant, tendu sur ses armes, le corps inanimé de Lausus, battu par un grand coup. A cette vue, Mézence souille e poussière ses cheveux blancs, lève ses mains vers le iel, et s'attachant au cadavre de son fils : « O mon fils, s'écrie-t-il, ai-je donc pu aimer l'existence au point de souffrir que celui qui est né de mon sang se livrât à ma place au fer de l'ennemi! C'est à ta blessure que je dois mon salut, à ta mort que je dois la vie!... Et je vis encore! et je n'ai pas encore quitté les hommes et la lumière! mais je les quitterai. »

Il dit, monte sur son fidèle coursier Rhèbe, témoin de tous ses combats, et s'élance au-devant d'Énée, qu'il harcèle de ses traits; mais, grâce à son bouclier, le héros pare tous les coups. Bientôt même, fatigué des lenteurs d'une lutte inégale, il lance son javelot dans les tempes du belliqueux coursier; l'animal se cabre, frappe l'air de ses pieds, renverse son cavalier, sur lequel il s'abat et qu'il écrase de son poids.

Énée accourt, et tirant son glaive du fourreau : « Où est maintenant, dit-il, ce terrible Mézence? où est ce féroce courage? » Mais le Tyrrhénien lève les yeux au ciel, aspire un moment la lumière et revenant à lui : « Impitoyable ennemi, pourquoi m'outrager? pourquoi la menace et la mort? tu peux sans crime m'égorger; je ne suis pas venu au combat pour être épargné; et mon Lausus n'a point fait avec toi un si honteux marché. Je ne te demande qu'une grâce, s'il en est une pour l'ennemi vaincu : permets qu'un peu de terre couvre mon corps. Je n'ignore point de quelle haine implacable je suis l'objet. Je t'en conjure, dérobe mes restes à tant de fureur et fais-moi partager le tombeau

de mon fils. » En achevant ces mots, il reçoit dans la gorge le fer qu'il attendait, et son âme s'enfuit avec des flots de sang dont ses armes sont inondées.

La nuit et la mort de Mézence jettent le désordre et la panique dans l'armée des Latins, qui prennent la fuite.

Le lendemain, au lever du jour, le premier soin d'Énée est de faire élever à Mars, le dieu puissant de la guerre, un brillant trophée avec les dépouilles conquises sur l'ennemi ; il fait ensuite rapporter à Évandre les déplorables restes de son fils. Un corps de mille guerriers d'élite est désigné pour accompagner la pompe funèbre. Aussitôt les Troyens, entrelaçant des rameaux d'arbousier et de chêne, en forment un léger brancard qu'ils couvrent d'un frais voile de feuillage.

C'est sur ce lit agreste que l'on place le jeune Pallas, semblable à la douce violette ou à la pâle hyacinthe que vient de cueillir une main virginale : la fleur n'a point encore perdu son éclat et sa beauté, mais la terre maternelle ne lui fournit plus les sucs qui la nourrissaient. Énée fait ensuite apporter deux superbes voiles, ouvrage de Didon. De l'un il revêt le corps de Pallas, et il étend l'autre autour de cette belle chevelure que la flamme va dévorer. D'après son ordre, toutes les dépouilles des vaincus, surtout celles que le jeune héros avait lui-même enlevées à l'ennemi, sont amenées en grande pompe par une longue file de soldats. Puis suivent tristement, les mains liées derrière le dos, les malheureux captifs dévoués aux mânes de Pallas, et dont le sang arrosera les flammes du bûcher. *Après eux* se traîne, péniblement accablé par l'âge, l'in-

fortuné Acétès : autrefois écuyer d'Évandre, il était devenu, sous de moins favorables auspices, celui de son fils chéri. Tantôt ses mains frappent sa poitrine ou déchirent son visage; tantôt, dans son désespoir, il se roule dans la poussière. Vient ensuite le char de Pallas, teint du sang des Rutules; derrière on remarque Éthon, son cheval de bataille : dépouillé de ses ornements, il s'avance plein de tristesse, et de grosses larmes coulent de ses yeux. Des guerriers portent l'épée et le casque : le reste de l'armure est au pouvoir du vainqueur. Enfin, fermant la marche, s'avance une triste phalange de Troyens, d'Étrusques et d'Arcadiens, la lance renversée.

Lorsque ce long cortège se fut déployé au loin dans la plaine, Énée s'arrêta, et, poussant un profond soupir : « Hélas! dit-il, la source de nos larmes n'est pas près d'être tarie. Le sort cruel des combats nous prépare d'autres sujets de douleur. Salut à jamais, magnanime Pallas! reçois l'éternel adieu! » Il dit, et prenant le chemin des remparts, il rentre dans le camp.

Cependant le cortège s'ébranle et se met en marche; il arrive enfin sous les murs de Pallantée. Déjà la fatale nouvelle y était parvenue. Malheureux père! tu verras donc les funérailles de ton fils! Rien ne peut retenir Évandre : il s'élance au milieu des rangs et se jette sur le corps de Pallas, qu'il tient embrassé. Ses larmes et ses gémissements le suffoquent, et lorsque enfin sa douleur livre à peine un faible passage à sa voix : « Ce n'est point là, ô Pallas, ce que tu avais promis à ton père! Tu devais ne t'abandonner qu'avec prudence aux fureurs de Mars! je savais tout ce que *l'espérance de la gloire* a de charme et de séduction

pour un jeune cœur dans le premier essai des combats. O douloureuses prémices du courage d'un jeune héros ! rude et cruel apprentissage de la guerre, qui a tenté de trop près ta valeur ! Mes vœux, mes prières, les dieux ont tout repoussé ! Et toi, ô vertueuse épouse, quel bonheur pour toi que la mort ait épargné tant de douleur à ta tendresse ! Mais moi je n'ai vécu, je n'ai prolongé mes tristes destinées que pour survivre à mon fils ! Que n'ai-je suivi la fortune des Troyens ! Je serais tombé sous le fer des Rutules ; et c'est moi, au lieu de Pallas, que cette pompe funèbre accompagnerait aujourd'hui... Quels honneurs funèbres pourrais-je ajouter, ô mon fils, à ceux que te rendent aujourd'hui le pieux Énée, les illustres Phrygiens, les chefs étrusques et toute leur armée ? Qu'ils sont glorieux ces trophées chargés des dépouilles de tous les ennemis que tu as terrassés ! Et toi, Turnus, aussi, tu ne serais plus qu'un énorme tronc couvert d'armes, si Pallas avait eu ton âge et la force que donnent les années... Mais, hélas ! c'est trop retarder pour vous, ô Troyens, l'heure des combats ; allez, et ne manquez pas de rapporter à votre roi ces paroles : Après la mort de Pallas, si je prolonge encore une vie odieuse, c'est dans l'espoir, ô Énée, que ton bras, qui doit Turnus et au fils et au père, nous vengera : c'est tout ce que j'attends désormais de toi et de la Fortune. La vie ne saurait plus avoir pour moi de douceurs ; mais je veux porter cette consolation à mon fils dans le profond séjour des Mânes. »

Cependant Énée, après avoir renvoyé le corps de Pallas, paye ensuite, en héros digne de son surnom de *Pius*, un pieux hommage aux autres guerriers morts

ıssi en combattant. Ce n'est partout que douleur, et es pertes des Latins se mêlent à celles des Troyens.)es députés ennemis étant venus demander la pernission d'ensevelir leurs morts: « Vous demandez, eur dit Énée, la paix pour les morts, pour ceux qu'a 'rappés le sort des combats!... que ne puis-je l'accorler aussi aux vivants! »

Le roi Latinus la désire autant que lui, et tout semble la lui conseiller: la colère des dieux et la multitude des tombeaux qui s'offrent à ses regards; mais il ne 'eut prendre aucune décision avant le retour des amıassadeurs qu'il a envoyés auprès de Diomède pour l'engager à unir ses armes à celles des Latins. Les ambassadeurs reviennent, et l'un d'eux fait connaître en plein conseil la réponse suivante de Diomède:

« O nations fortunées, sur qui régna Saturne, antiques Ausoniens, quel destin jaloux de votre repos vous a précipités dans une guerre dont vous ignorez l'issue? Nous tous dont le fer a profané les plaines d'Ilion, sans parler de ceux que la guerre a moissonnés sous les hauts remparts de Troie ou que le Simoïs a engloutis dans ses ondes, nous avons sur terre et sur mer expié nos crimes par des supplices inouïs et des châtiments[1] dont Priam lui-même aurait pitié, s'il pouvait être témoin de nos infortunes. Minerve le sait, elle qui déchaîna contre nous l'astre des tempêtes; ils le savent, les écueils de l'Eubée et le roc vengeur de Capharée[2]. Après cette grande guerre, les flots nous ont

1. Ces terribles retours des chefs grecs, marqués par tant de châtiments, ont été le principal objet des chants de la poésie cyclique.

2. *Minerve frappa de la* foudre Ajax, fils d'Oïlée, roi des Locriens, pour

poussés de rivage en rivage : Ménélas est emporté, lointain exil, jusqu'aux colonnes de Protée[1] ; Ulysse a vu les Cyclopes et l'Etna[2]. Vous dirai-je le règne de Néoptolème[3], Idoménée[4] chassé de son trône et de ses États, et les Locriens[5] réfugiés sur les côtes de la Libye ? Le roi de Mycènes lui-même, le chef de la Grèce, Agamemnon, a péri sur le seuil de son palais, par les mains de sa criminelle épouse[6], dont le complice Égisthe est assis sur le trône du vainqueur de l'Asie. Et moi, les dieux jaloux ne m'ont-ils pas envié le bonheur de revoir ma patrie, une épouse chérie et ma belle ville de Calydon[7] ? Maintenant encore n'ai-je pas sous les yeux d'effrayants prodiges : mes malheureux compagnons prenant leur essor dans les airs et transformés en oiseaux[8] qui se voient condamnés au supplice d'errer sur les bords des fleuves, et de remplir les rochers de leurs cris lamentables ? Mais je devais m'attendre à ces maux, depuis le jour où j'osai, insensé ! combattre les dieux mêmes et percer d'un trait sacrilège la main de Vénus. Gardez-vous de me pousser à

avoir arraché de son temple Cassandre, dont il était épris. Elle brisa ses vaisseaux près du promontoire Capharée, en Eubée.

1. L'île de Pharos et les côtes d'Égypte étaient considérées comme l'extrémité du monde oriental. Virgile place des colonnes à cette extrémité, comme on en plaçait à celle du monde occidental, sur le détroit de Gadès.

2. Voir ses *Aventures*.

3. Ou Pyrrhus. (Voir plus haut.)

4. Idoménée, un des chefs grecs, petit-fils de Deucalion, immola, à son retour en Crète, son fils à Neptume, pour accomplir un vœu. Il fut chassé par les Crétois, et alla fonder Salente en Italie.

5. Une partie des Locriens, compagnons d'Ajax, furent jetés en Afrique, sur les côtes de la Pentapole Cyrénaïque.

6. Clytemnestre.

7. Ville d'Étolie. Après la prise de Troie, Diomède, roi d'Argos, au lieu de retourner dans sa patrie, se rendit en Italie et y fonda la colonie *d'Arpi*.

8. En hérons.

de pareilles luttes! Après la ruine de Pergame, je n'ai plus à faire la guerre aux Troyens; je ne me réjouis plus des maux que je leur ai causés; je voudrais ne plus m'en souvenir. Les présents que vous m'avez apportés des bords ausoniens, réservez-les pour Énée. Nous nous sommes vus l'un et l'autre, fer contre fer, mains contre mains; croyez-en mon expérience : qu'il est terrible sous le bouclier! avec quelle vigueur il darde le javelot! Si la terre de l'Ida avait enfanté deux guerriers tels que lui, ce sont les Troyens qui seraient venus mettre le siège devant nos villes, et la Grèce eût pleuré sa défaite. C'est Hector, c'est Énée qui, sous les murs de Troie, ont arrêté l'effort et le progrès de nos armes, et qui ont retardé pendant dix ans la victoire des Grecs. Ils furent également célèbres, l'un et l'autre, par leur courage et leurs exploits; mais Énée l'emportait par sa piété. Croyez-m'en donc : recherchez à tout prix son alliance, et gardez-vous de mesurer vos armes avec ses armes. »

En entendant la réponse de Diomède et son opinion sur cette guerre quasi-sacrilège, Latinus se prononce, sans plus hésiter, en faveur de la paix et parle dans ce sens au sein du conseil; le vieux Drancès, l'ennemi de Turnus, l'appuie de sa chaude éloquence; mais le Rutule veut la continuation des hostilités.

Pendant qu'ils se livrent à de violents débats, Énée lève le camp, met son armée en mouvement et se présente sous les murs de Laurente. A cette nouvelle, de toutes les parties de la ville on court aux remparts : hommes, femmes et enfants; l'extrême péril appelle *tout le monde*. Latinus et les membres du sénat,

troublés de ce contre-temps, quittent le conseil. Turnus, furieux, sort aussi un des premiers et s'arme à la hâte : déjà il a revêtu sa cuirasse hérissée d'écailles d'argent, chaussé ses brodequins d'or et ceint son épée; déjà Messape et les agiles Latins, Caras avec son frère, s'avancent contre les Troyens. Déjà la reine des Volsques, l'héroïque Camille, le sein nu pour le combat et le carquois sur l'épaule, bondit à la tête de sa cavalerie et de ses escadrons brillants d'airain.

Tantôt elle fait voler une grêle de traits rapides; tantôt, d'un bras infatigable, elle brandit la pesante hache à deux tranchants : sur ses épaules retentissent l'arc d'or et les armes de Diane. Même dans sa retraite, quand elle s'y voit forcée, elle est encore redoutable : elle se retourne et, tout en fuyant, décoche ses flèches meurtrières. Autour d'elle se trouve l'élite de ses compagnes : Larina, Tulla, Acca et Tarpéia; jeunes Italiennes que la divine Camille avait choisies pour faire l'ornement de sa cour, pour être ses conseils dans la paix, ses vaillants soutiens dans la guerre. Quel fut le premier, quel fut le dernier qui tomba sous ton glaive, vierge redoutable? Autant de traits s'échappent de tes mains, autant de guerriers phrygiens succombent. Mais, hélas! ton jour fatal est aussi venu.

Au plus fort de la mêlée, pendant qu'elle se jette aveuglément au milieu du carnage, Aruns, qui voltigeait autour d'elle et l'épiait depuis longtemps, profitant d'un hasard favorable, lui lance un javelot; le trait siffle à travers les airs et va s'enfoncer au-dessous de son sein découvert.

Camille mourante s'efforce de l'arracher de sa bles-

ure; mais, profondément engagé entre les côtes, le fer reste dans la plaie. L'héroïne chancelle et s'affaisse; ses yeux s'éteignent glacés par la mort, son visage perd les brillantes couleurs qui l'animaient. Alors, près d'expirer, elle adresse ces mots à la triste Acca, la plus fidèle de ses compagnes, la seule confidente de ses plus secrètes pensées : « Acca, ma sœur, lui dit-elle, j'ai eu jusqu'ici des forces; mais ma cruelle blessure m'accable, et autour de moi déjà tout se noircit des ombres de la mort. Va, cours, porte à Turnus mes dernières paroles : qu'il vienne ici prendre ma place, et qu'il repousse les Troyens des murs de Laurente!... Adieu! » A ces mots les rênes échappent de ses mains défaillantes; son corps glisse jusqu'à terre; puis, sous le froid de la mort, elle s'affranchit peu à peu des liens du corps; elle penche sur son sein son cou languissant et sa tête que la mort a saisie, et laisse tomber ses armes : son âme indignée s'envole en gémissant chez les ombres.

Alors c'est une vraie déroute; le léger escadron de Camille prend le premier la fuite; les autres le suivent, vivement harcelés par les Troyens. Énée tonne contre les remparts, menaçant de renverser les hautes tours de Laurente et de détruire la ville de fond en comble. Déjà les brandons enflammés volent sur les toits. A cette vue, la reine invoque en vain le secours des bataillons rutules, des phalanges de Turnus : elle ne les aperçoit nulle part. La malheureuse croit que le jeune héros a péri dans le combat; une soudaine douleur trouble ses esprits; elle s'accuse d'être la cause coupable, la source de tant de maux. Dans son *désespoir furieux elle* exhale mille choses insensées;

elle veut mourir et, déchirant de sa propre main sa robe de pourpre, elle suspend à une poutre du palais le lien ignominieux qui termine sa vie.

Lorsque Lavinie, sa fille, apprend cette affreuse catastrophe, elle arrache sa blonde chevelure et meurtrit ses joues de rose. Autour d'elle, même désespoir : le palais retentit au loin de lugubres cris.

Bientôt le bruit de cette mort funeste se répand dans toute la ville, et une morne stupeur consterne les esprits. Frappé, comme d'un coup de foudre, du destin de sa femme et de la ruine qui menace Laurente, Latinus déchire ses habits, souille ses cheveux blancs d'une horrible poussière. Mille fois il se reproche de n'avoir pas accueilli tout d'abord le Troyen Énée et de ne l'avoir pas de lui-même adopté pour gendre !

Cependant Acca vient apporter à Turnus, embusqué dans la forêt, la sinistre nouvelle de tous ces événements; elle lui annonce en même temps la destruction de l'armée des Volsques, la marche et les succès de l'ennemi, devenu maître du champ de bataille, la terreur qui déjà s'est emparée de la ville, enfin la fin tragique d'Amate et la mort de Camille, après celles de Mézence et de tant d'autres. Tout semble abandonner le Rutule et prédire sa ruine. Junon elle-même va le trahir : seule, sa sœur Juturne lui demeure fidèle, et, après l'avoir une première fois sauvé de la vengeance d'Énée, cherche en vain à le dérober plus longtemps à sa colère. Mais c'en est fait, la fatalité est plus forte que sa tendresse. En se portant au secours de la ville assiégée et en flammes, Turnus aperçoit *Énée. Aussitôt* il saute à bas de son char traîné par

eux blancs coursiers, vole à travers les ennemis, à ravers les traits, et faisant signe de la main : « Arrêtez, Latins, s'écrie-t-il d'une voix puissante, et vous, Troyens, laissez reposer vos armes. Quel que soit l'arrêt du sort, c'est à moi seul de combattre contre Énée; que son sang ou le mien mette fin à cette guerre; c'est sur ce champ de bataille qu'il faut conquérir la main de Lavinie. » Aussitôt les rangs s'écartent et laissent un espace libre entre les deux armées.

Troyens, Rutules, Italiens, tous à l'envi tournent leurs regards sur les deux rivaux.

Pour eux, dès qu'au milieu de la plaine un champ libre leur est ouvert, d'un soudain élan ils se précipitent l'un contre l'autre, s'attaquent et s'entre-heurtent, bouclier contre bouclier, airain contre airain : la terre en gémit. L'épée se croise avec l'épée; le hasard et la valeur se mêlent et se confondent.

Ainsi, lorsque, dans la vaste forêt de Sila ou sur le sommet du Taburne, deux taureaux, heurtant leurs fronts ennemis, se ruent au combat, les pâtres effrayés s'éloignent, tout le troupeau s'arrête, muet d'épouvante, et les génisses attendent avec anxiété pour savoir quel sera le roi des pâturages, quel sera le chef du troupeau. Les deux rivaux mêlent leurs efforts et leurs coups, se poussent et se percent de leurs cornes; le sang coule à flots sur leurs cous et leurs épaules; la forêt tout entière retentit de leurs longs meuglements. Tels le Troyen Énée et le noble fils de Daunus se heurtent par le choc de leurs boucliers, remplissent l'air de l'horrible fracas de leurs armes.

Cependant, tenant à la main une balance en équilibre, Jupiter y place les destinées contraires des deux héros

pour voir quelle victime le sort a choisie et de quel côté penchera le poids de la mort.

Turnus, croyant l'instant favorable, se dresse de toute sa hauteur, et, de son épée qu'il lève, frappe son adversaire. Les Troyens et les Latins, troublés, poussent un cri, et les deux armées demeurent en suspens; mais le perfide acier se rompt, trahit l'ardent guerrier au milieu de son effort, et ne lui laisse d'autre ressource que la fuite. Il fuit plus rapide que l'Eurus. On dit que, dans la première ardeur du combat, Turnus, par mégarde, au moment où il montait précipitamment sur son char, saisit, au lieu du glaive paternel, l'épée de Métisque, son écuyer. Tant qu'il n'eut à poursuivre qu'une armée en déroute, elle lui avait suffi; mais quand il fut aux prises avec les armes divines de Vulcain, cette épée, ouvrage d'un mortel, se brisa par le choc comme une glace fragile : ses débris brillent épars sur l'arène. Turnus, éperdu, fuit de côté et d'autre dans la plaine, va, revient et fait mille détours; mais toute issue lui est fermée : ici, par les Troyens, dont la foule, comme une ceinture vivante, l'entoure et l'enferme; là, par un vaste marais, et, plus loin, par de hautes murailles. Énée ne l'en poursuit pas avec moins d'ardeur, quoique ses genoux, encore affaiblis par une blessure récente, rendent sa course moins facile et moins prompte. Il le presse, et son pied brûlant touche le pied de son ennemi épouvanté... Cinq fois, dans leur course, ils font le tour de la lice, et autant de fois ils reviennent sur leurs pas; car dans cette lutte ils ne se disputent point un prix frivole et sans importance : il s'agit de la vie et du sang de *Turnus.*

Il est deux fléaux qu'on nomme Furies. La Nuit som-
·e les produisit dans un seul et même enfantement
vec l'infernale Mégère, hérissa également leurs têtes
e serpents tortueux, et leur donna des ailes aussi ra-
ɔides que le vent. Elles se montrent aux faibles mor-
els quand le roi des dieux leur prépare l'horrible
nort. Jupiter envoie du haut des airs un de ces mons-
:res agiles, et lui ordonne de se présenter à Turnus comme un présage. La Furie part et descend sur la terre en tourbillon impétueux.

Dès qu'elle a touché le sol, elle prend la forme de ce petit oiseau qui, perché la nuit sur les tombeaux ou sur les toits déserts, attriste longtemps les ténèbres de son chant lugubre; c'est sous la forme d'une chouette qu'elle passe devant Turnus en poussant un cri, et frappe de l'aile son bouclier. Turnus reconnaît l'oiseau de malheur au bruit aigu de son vol et à son cri sinistre. Une étrange torpeur, causée par l'effroi, engourdit ses membres; ses cheveux se dressent d'horreur sur sa tête, et sa voix s'arrête au passage.

Énée, de son côté, le presse de plus en plus. La main armée d'un énorme javelot, il lui adresse ces dures paroles : « Qui t'arrête maintenant[1], Turnus, et pourquoi tergiverser? Ce n'est plus à la course, c'est de près, c'est avec des armes redoutables qu'il faut combattre. Prends toutes les formes que tu voudras; imagine, mets en usage tout ce que peuvent le courage et l'artifice; souhaite de t'envoler jusqu'aux astres ou de te cacher au fond des entrailles de la terre.

1. « Maintenant que tu as recouvré ton épée. » Sa sœur Juturne avait profité d'un *moment où* Énée s'était arrêté pour la lui faire passer.

— Cruel ennemi, lui répond Turnus, en secouant la tête : ce n'est pas le vain feu de tes paroles qui m'épouvante; ce sont les dieux, c'est Jupiter déclaré contre moi. »

Sans en dire davantage, il aperçoit dans la plaine une énorme pierre que douze hommes des plus vigoureux pourraient à peine charger sur leurs épaules. I la saisit d'une main frémissante, et, se redressant d. toute sa hauteur, il prend son élan pour la lancer à son ennemi; mais il ne se reconnaît plus lui-même, quand il s'agit de courir, de se précipiter sur son adversaire, de soulever ou de mouvoir ce poids énorme. Ses genoux plient; son sang glacé se fige dans ses veines. La pierre, roulant dans le vide des airs, ne franchit même pas tout l'espace intermédiaire, elle ne porte pas coup. Ainsi, la nuit durant nos songes, quand le sommeil languissant a fermé nos paupières, nous essayons en vain des courses impuissantes : nous tombons épuisés au milieu de nos efforts. Notre langue est enchaînée; notre corps cherche en vain ses forces accoutumées; la voix et la parole nous font défaut. Ainsi l'implacable Furie déjoue tous les efforts que tente le courage de Turnus. En proie à mille sentiments divers, il promène un regard inquiet sur la ville et sur les Rutules. La peur l'arrête, il ne voit que le trait homicide qui le menace : il ne sait où s'échapper ni comment assaillir son ennemi. Il balançait encore, quand Énée fait luire son fatal javelot; il a cherché des yeux l'endroit favorable à ses coups; il lance son arme de toute la force de son corps. Jamais n'ont tant frémi les murailles ébranlées par le bélier des sièges; jamais *la foudre* n'a éclaté avec tant de fracas. Pareil à un

ir tourbillon, le dard vole, portant avec lui la mort ıelle, perce l'extrémité de la cuirasse et les bords ıueux du bouclier formé de sept cuirs épais, et ;nètre en sifflant au milieu de la cuisse.

Turnus, frappé, tombe sur ses genoux ployés, et vre la terre de son corps de géant.

ɜs bataillons rutules s'élève un immense gémissent; tout le mont d'alentour en mugit, et les hautes rêts lui répondent en échos lamentables.

Humble et suppliant, les mains tendues vers son vainqueur, Turnus l'implorait du regard : « J'ai mérité la mort, dit-il, je ne te demande pas la vie; use de ta fortune. Mais si la douleur d'un père infortuné peut émouvoir ton cœur, je t'en conjure, souviens-toi d'Anchise qui fut pour toi un père tel que le mien, et prends pitié de la vieillesse de Daunus; rends-moi aux miens, ou, si tu l'aimes mieux, rends-leur mon corps privé de la vie. La victoire te reste, et les Ausoniens ont vu Turnus vaincu te tendre les mains. Lavinie est ton épouse; e porte pas plus loin ta haine. »

Énée, encore dans l'ardeur du combat, s'arrête, en oulant des yeux enflammés. Son bras, prêt à frapper, reste suspendu; déjà la pitié pénétrait de plus en plus dans son cœur hésitant, quand il vit briller sur l'épaule de Turnus le fatal baudrier qu'il connaissait si bien : le baudrier du jeune Pallas, dont le guerrier rutule ırgeait ses épaules, comme d'un trophée, depuis le ır où il avait renversé sous ses coups le fils d'Évandre. A la vue de ces dépouilles, monuments d'une douleur ıelle, Énée, transporté de fureur et terrible dans sa lère : « Toi que pare la dépouille des miens, s'écrie-il, tu m'échapperais! Non! C'est Pallas lui-même qui

te frappe par ma main, c'est Pallas qui t'immole et se venge dans ton sang criminel. »

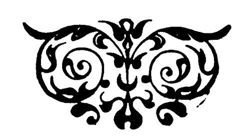
En disant ces mots, le bouillant Énée lui plonge son glaive au fond de la poitrine. Aussitôt le froid de la mort glace les membres de Turnus, et son âme en courroux s'enfuit en gémissant chez les ombres.

Ainsi s'achève le magnifique poème consacré par Virgile à glorifier les origines vraies ou prétendues de Rome et des Romains.

La défaite et la mort de Turnus impliquent naturellement qu'Énée obtient la main de Lavinie et qu'il s'établit dans le Latium. Il y fonde une ville, à laquelle, en l'honneur de son épouse, il donne le nom de Lavinium.

La tradition rapporte que peu de temps après cette fondation Énée périt accidentellement, en se noyant dans un fleuve, sur lequel il naviguait.

Ascagne, fils d'Énée et de la Troyenne Créuse, objet de l'animosité de sa belle-mère Lavinie, fonda à son tour la ville d'Albe la Longue, dont un des rois, Numitor, eut pour fille Rhéa Sylvia, mère de Romulus et de Rémus, fondateurs de la ville de Rome. Cette généalogie explique comment les Romains ont pu considérer comme ancêtre et premier chef de leur race Énée, à qui d'ailleurs ils avaient consacré un culte sous le nom de *Jupiter indigète*.



IV

EXPÉDITION D'ALEXANDRE
DANS L'INDE

NAVIGATION DE NÉARQUE DANS L'INDUS, L'OCÉAN INDIEN ET LE GOLFE PERSIQUE

Après avoir soumis l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte, qu'il regardait déjà comme autant de portions de son futur empire, Alexandre, poursuivant son rêve de monarchie universelle, voulut aussi faire la conquête de l'Inde.

La victoire d'Arbelles sur Darius lui en ouvrit les portes, et il y entra moins pour la vaine gloire de marcher sur les traces de Sémiramis et de Sésotris, d'Hercule et de Bacchus, que pour l'exécution des plus profonds et des plus vastes desseins.

L'Inde était alors célèbre, comme elle l'est encore aujourd'hui, par son commerce, ses villes florissantes, ses richesses, son extrême fertilité, l'abondance variée de ses productions, surtout par ses châles, ses mousselines et ses soieries; au pied du Paropamise, le Caucase indien actuel, s'étendaient de délicieuses vallées, et plus loin des plaines immenses, fécondées d'une part par les eaux du Gange, de l'autre par celles

de l'Indus[1] et de ses cinq affluents. Un des historiens d'Alexandre, s'emparant du mot fameux d'Hérodote, disait que si l'Égypte était un présent du Nil, l'Inde était un présent du Gange et de l'Indus. Il est certain que les points de similitude entre ces deux contrées sont nombreux. En effet, les animaux sont à peu près les mêmes, les espèces fluviales aussi, et les hommes ne diffèrent pas sensiblement, les Indiens du Midi se rapprochant des Éthiopiens par la couleur de leur peau, ceux du Nord rappelant les Égyptiens. En outre, à l'instar du Nil, l'Indus a son delta et ses crues périodiques, et, comme dans la terre des Pharaons, les villes pendant les inondations ressemblent à des îles. Ce qui achève et confirme la ressemblance des deux pays, c'est que les eaux de ces deux fleuves sont de leur nature fécondantes et nutritives, et que la partie des plaines non atteinte par les débordements est d'une stérilité absolue.

Enfin, Néarque raconte comment Alexandre, pour avoir vu des crocodiles dans l'Hydaspe[2] et des fèves dans l'Acésine[3], s'était imaginé avoir découvert les sources du Nil; déjà il avait commandé à sa flotte de se tenir prête à appareiller pour l'Égypte, persuadé qu'il n'avait qu'à descendre le fleuve qu'il avait devant lui pour gagner le Nil; mais il ne tarda pas à comprendre que la chose était impossible, car il y a dans l'intervalle de grands courants : l'Océan d'abord, dans lequel se jettent tous les fleuves de l'Inde, puis le golfe Persique et le golfe Arabique; il y a en outre de vastes

1. Appelé maintenant le Sind.
2. *Le Djélem.*
3. *Le Tchénab.*

yaumes : l'Afghanistan, la Perse et l'Arabie elle-ème.

Telle est, décrite à grands traits, l'admirable terre l'Alexandre convoitait, nous dirons plus tard dans iel but.

Il en commença la conquête par le Penjab, la région a plus riche et la plus fertile, qui est arrosée par cinq euves. Il traversa d'abord l'Indus, puis successive-nent, l'Hydaspe, l'Acésine, l'Hydroates[1], et en dernier eu l'Hypanis[2], au-dessus de sa jonction avec le Sa-anges ou Hysudrus[3]. Tous les cours d'eau que nous enons d'énumérer, et dont le Saranges clôt la liste, se confondent en un seul courant, qui est l'Indus.

C'est entre l'Indus et l'Hydaspe qu'Alexandre reçut la soumission du puissant Taxiles[4], qui avait fait cette démarche sur le conseil d'un de ses philosophes, nommé Mandanis. Pour déterminer son maître, Mandanis lui avait posé ce dilemme: de deux choses l'une: ou Alexandre vous est supérieur, et alors vous avez tout intérêt à le connaître; ou il vous est inférieur, et dans ce cas vous êtes tenu de l'éclairer. Le radjah avait été vaincu par la force de ce raisonnement et s'était rendu.

Mandanis était de la secte des *gymnosophistes*. Ces philosophes allaient toujours nus et passaient leur vie à s'exercer à la patience; entourés de la vénération universelle, ils refusaient de se déranger pour personne, et quand on les appelait, ils répondaient que

1. Le Ravy.
2. La Beya.
3. Setledje.
4. *Roi de Taxila*, aujourd'hui Attok.

c'était à ceux qui avaient besoin de leurs paroles ou de leurs exemples à venir les trouver. Cela étant, Alexandre, qui avait entendu parler d'eux, n'avait pas jugé convenable d'aller les visiter lui-même ; il n'avait pas voulu non plus leur faire faire de force quelque chose de contraire à leurs habitudes et à leurs traditions, et c'est alors qu'il avait envoyé Onésicrite pour conférer avec eux. Or Onésicrite rencontra à quelque distance de la ville une quinzaine d'hommes tout nus et dans les attitudes les plus diverses : les uns debout, les autres assis ou couchés à terre, tous exposés à l'ardeur d'un soleil si brûlant, que personne autre dans Taxila n'eût osé ni sortir ni marcher pieds nus. Le plus âgé des gymnosophistes avait la tête rasée : c'était Mandanis lui-même; le plus jeune, au contraire, portait les cheveux très longs: il s'appelait Calanus; tous les autres étaient des disciples. Calanus était couché sur un tas de pierres. Après l'avoir abordé et salué, Onésicrite lui dit qu'il était envoyé par le roi Alexandre pour entendre leurs sages discours et pour lui en transmettre l'impression; qu'en conséquence, s'il n'y voyait aucun inconvénient, il était prêt à assister à leur première conférence. Mais en le voyant enveloppé de sa chlamyde, le chapeau à larges bords sur la tête et les sandales de voyage aux pieds, Calanus lui rit au nez et l'apostropha dans les termes suivants :

« Anciennement, la surface de la terre était couverte de farine d'orge et de froment, comme elle est couverte aujourd'hui de poussière. Les fontaines en coulant versaient, les unes de l'eau, les autres du lait ou du miel, d'autres du vin, quelques-unes de l'huile. Mais, par un effet naturel de la satiété et de

excès de bien-être, les hommes tombèrent dans l'insolence. Indigné d'un pareil état de choses, Zeus supprima tous ces biens et soumit la vie de l'homme à la loi du travail. La sagesse et les autres vertus firent alors leur apparition dans le monde et eurent bientôt ramené l'abondance. Au point où nous voilà, cependant, on sent que de nouveau la satiété et l'insolence approchent, et il est à craindre que l'homme ne se voie supprimer une fois encore tous les biens dont il jouit. »

Cela dit, il engagea Onésicrite, s'il voulait assister à leur conférence et en tirer profit, à se dépouiller au préalable de ses vêtements et à se coucher nu à côté de lui sur le même tas de pierres. Onésicrite n'était pas peu embarrassé, lorsque Mandanis, le plus âgé et le plus sage des gymnosophistes, après avoir reproché à Calanus de faire ainsi l'insolent dans le même moment où il dénonçait l'insolence des autres, appela l'étranger auprès de lui et lui dit qu'il félicitait le roi son maître de ce qu'ayant un si vaste empire à gouverner, il trouvait encore le temps d'apprendre la sagesse; qu'Alexandre était le premier guerrier philosophe qu'il eût rencontré, et que ce serait cependant une chose éminemment utile si l'on voyait partout en possession de la souveraine sagesse ceux qui ont le pouvoir de rendre sages les autres hommes, par la persuasion quand ils sont dociles, par la force quand ils résistent; qu'il aurait aimé à lui démontrer en règle l'utilité d'un pareil résultat; mais qu'obligé d'emprunter le secours de trois interprètes qui, s'ils entendaient sa langue, n'entendaient pas plus sa pensée que le reste du vulgaire, il le priait de l'excuser, car autant vaudrait faire *passer de l'eau* claire par des conduits bourbeux.

Bien qu'il fût dans les principes de Mandanis et de Calanus de ne se déranger pour personne, il leur arri cependant un jour de se présenter à la table d'Alexandre, d'y prendre place et de manger avec lui; mais à la fin du repas on les vit s'écarter pour se livrer à leurs exercices de patience : Mandanis, se couchant à terre sur le dos, demeura bravement exposé au soleil, tandis que Calanus se tenait debout sur une jambe, élevant en l'air de ses deux mains une longue perche qui pouvait avoir six coudées, et, quand il se sentait fatigué, changeant de jambe ou de point d'appui et passant ainsi la journée tout entière. Des deux philosophes, ce fut Mandanis qui se montra le plus rigide : car, après avoir suivi quelque temps Alexandre, il s'empressa de regagner sa résidence habituelle, et quand on vint plus tard le mander de nouveau de la part du fils de Jupiter, avec promesse de récompense s'il obéissait, avec menace de châtiment s'il refusait d'obéir, il répondit qu'il ne reconnaissait pas comme fils de Jupiter un prince qui ne possédait en somme qu'une assez mince portion de la terre ; que, n'ayant aucune passion à satisfaire, il n'avait que faire des présents, et qu'il ne redoutait pas davantage l'effet des menaces royales, par la raison que tant qu'il vivrait, il avait dans l'Inde, sa patrie, une bonne nourrice qui suffirait à sa subsistance, et qu'à sa mort, débarrassé d'une guenille charnelle déjà usée par la vieillesse, il gagnerait en échange une vie meilleure, une vie plus pure. Belle réponse, qui lui avait valu l'admiration et le pardon du héros macédonien! Calanus, au contraire, ne quitta plus Alexandre, et il se *transforma* dans sa compagnie, changeant son cos-

ıme et sa manière de vivre, et à ceux qui l'en blâ-.
.ıaient il se contentait de répondre qu'il avait accompli les quarante années d'exercice, durée de son engagement. Alexandre lui en sut gré et combla ses enfants de bienfaits. Ce Calanus est le même qui suivit le conquérant jusqu'en Perse et qui, fidèle à la tradition nationale, mourut brûlé sur un bûcher.

Après le roi de Taxila, c'est le chef de Kachmyr qui fit sa soumission et envoya de superbes présents à Alexandre. Ce chef s'appelait Abisar; il nourrissait dans une caverne deux énormes serpents pris dans une forêt voisine des monts Émodes : l'un avait quatre-vingt coudées de long, et l'autre cent quarante. Mais c'est Onésicrite qui rapporte le fait, et, dans le cas présent du moins, il mérite bien l'épithète d'archimenteur que Strabon lui a plus d'une fois appliquée. Il est vrai cependant qu'il y a dans l'Inde des serpents d'une taille et d'une force extraordinaires, et en si grand nombre que les habitants, pour se garer d'eux pendant la nuit, sont obligés de faire les lits très haut. Néarque dit y avoir rencontré des vipères de seize coudées de long. Nous-même, ajoute Strabon, étant en Égypte, nous avons vu de nos yeux une vipère à peu près de même taille, apportée de l'Inde précisément. Mais, s'il faut en croire Aristobule, aucun reptile ne serait aussi incommode, aussi dangereux, que certains petits serpents ou ophidiens longs d'une spithame[1] tout au plus; ils sont cachés partout, sous les tentes, au fond des vases et dans les haies, et leur morsure détermine une hémorragie générale, accompagnée de

1. Petite mesure de longueur employée chez les Grecs, et qui valait *la moitié de la coudée*, ou 0m,231.

vives douleurs et bientôt suivie de la mort, s'il ne se trouve pas là quelqu'un tout prêt à porter secours. Fort heureusement, le secours est chose facile, l'Inde produisant beaucoup de racines et de simples d'une grande efficacité. D'ailleurs, dans tout le pays circulent des charmeurs de serpents qui excellent, dit-on, à guérir les blessures faites par leurs morsures. C'est même là l'unique genre de médecine auquel les Indiens aient recours; car, sobres comme ils sont, et s'abstenant toujours de vin, ils sont sujets à très peu de maladies, et quand par hasard ils se sentent malades, ce sont les gymnosophistes qu'ils appellent auprès d'eux pour se faire soigner.

Entre l'Hydaspe et l'Acésine s'étendait un royaume non moins grand que celui de Taxiles, pouvant contenir jusqu'à trois cents villes : c'était celui de Porus, roi de Lahore. Ce prince voulut s'opposer à la marche d'Alexandre, mais il fut complètement défait. En souvenir de sa victoire, Alexandre fit bâtir Nicée (la victorieuse) sur la rive gauche de l'Hydaspe, et sur la rive droite Bucéphalie, en l'honneur de son cheval Bucéphale, qui venait d'être tué sous lui.

C'est sur les confins du royaume de Porus, dans le voisinage des monts Émodes, que se trouvait cette forêt habitée par des singes *pétrokylistes* qui, des hauteurs inaccessibles où ils se réfugiaient, roulaient des quartiers de roche sur la tête des passants. Les historiens racontent qu'un jour un détachement macédonien, ayant aperçu au haut de collines pelées et nues toute une armée de ces singes, crut avoir affaire à une véritable armée d'ennemis; il allait les charger quand le *roi Taxiles,* qui accompagnait alors Alexandre, avertit

les Macédoniens de leur erreur. Et à ce propos il leur raconta comment la chasse au singe se fait dans ce pays. Comme cet animal est de sa nature très imitateur, et que, d'autre part, il est très prompt à s'enfuir au haut des arbres, les chasseurs ont pour habitude, lorsqu'ils le voient tranquillement assis sur une branche, de venir se placer dessous avec un seau rempli de glu, dans lequel ils font mine de se débarbouiller et de s'humecter les yeux, après quoi ils s'éloignent et vont se tenir aux aguets. Qu'arrive-t-il alors? Le singe saute à bas de l'arbre pour imiter ce qu'il a vu faire; mais, ô malheur! il s'enduit les yeux de glu, et une fois qu'il s'est ainsi aveuglé, les chasseurs accourent et le prennent vivant. C'est là le premier moyen. En voici un second : les chasseurs se passent aux jambes, en guise de chausses, de grands sacs, puis s'écartent, laissant à terre d'autres sacs semblables garnis de poils et enduits de glu à l'intérieur; naturellement les singes essayent de les chausser et se trouvent de cette façon pris au piège des pieds à la tête.

Du royaume de Porus Alexandre entra dans le pays des Cathéens, chez lesquels la loi veut que les femmes se brûlent sur le bûcher de leurs maris morts.

Il parvint ensuite dans le nome de Sopithès, situé entre l'Acésine et l'Hydroates. La particularité la plus curieuse que les historiens rapportent sur les habitants de cette contrée, c'est l'espèce de culte qu'ils professent pour la beauté; ils choisissent toujours pour roi le plus beau d'entre eux. Au moment de leur naissance, les enfants sont soumis à un jugement public, pour savoir s'ils ont ou non le degré de beauté

prescrit par la loi; et, suivant la sentence rendue par le président de ce tribunal, ils sont autorisés à vivre ou condamnés à mourir.

Le roi Sopithès, plus qu'aucun de ses sujets, était célèbre par son extrême beauté ; sa taille s'élevait jusqu'à quatre coudées. Sortant de la capitale, il se porta au-devant d'Alexandre, auquel il se livra, lui et son royaume ; mais le roi, en généreux conquérant, le lui rendit. Sopithès, rétabli sur son trône, mit tous ses soins à bien recevoir l'armée macédonnienne, qu'il traita magnifiquement pendant quelques jours. Il offrit en outre à Alexandre des présents d'un grand prix. Dans le nombre se trouvaient cent cinquante chiens d'une grandeur et d'une force surprenantes, nés, disait-on, de l'union d'un chien avec une tigresse. Sopithès, voulant, par expérience, convaincre Alexandre de leurs qualités extraordinaires, en mit deux aux prises avec un lion dans l'âge de toute sa force; mais, les voyant faiblir, il en fit lâcher deux autres pour rétablir l'équilibre. Les quatre chiens réunis terrassèrent le lion. Alors Sopithès donna ordre qu'on retirât un des chiens de la lice en le prenant par une des pattes, et qu'au besoin, s'il résistait, on la lui coupât. Par pitié pour son chien, Alexandre se récria d'abord contre cette action; mais, sur la promesse que lui fit Sopithès de lui en rendre quatre pour un, il consentit, et le chien, supportant la douleur d'une lente amputation, se laissa couper la patte morceau par morceau, sans démordre, s'acharnant sur sa proie jusqu'à la mort. Ces chiens sont si ardents, qu'au dire de Mégasthène on ne peut leur faire lâcher prise qu'en leur versant de l'eau dans *les narines ;* quelquefois même leur acharnement est

tel que leurs yeux se retournent et vont jusqu'à saillir hors de leurs orbites.

On voit dans cette contrée, dont on ne saurait trop admirer la beauté et la fécondité, des arbres vraiment miraculeux; un, entre autres, aux branches retombantes, aux feuilles démesurément larges, capable à lui seul d'abriter du soleil du midi jusqu'à quatre cents hommes à cheval. C'est Onésicrite qui parle ainsi, et cette fois il ne ment pas ; il fait sans doute allusion au pipal, ou figuier indien, appelé aussi arbre des Banians, dont chaque pied constitue une forêt impénétrable : car de ses branches descendent des rameaux innombrables qui vont toucher le sol, y pénètrent même et y prennent racine à la façon des provins de vigne, pour repousser bientôt comme autant de tiges nouvelles ; les rameaux de ces nouvelles tiges, parvenus au degré de croissance convenable, se recourbent à leur tour, et ainsi se forme un autre provin, puis un autre encore et toujours de même, jusqu'à ce que d'un seul arbre sorte pour ainsi dire un long parasol naturel semblable à ces tentes que soutiennent une infinité de piquets. Rien n'égale la magnificence majestueuse du pipal et l'ombre mystérieuse de sa voûte feuillue, où des multitudes d'animaux trouvent asile.

La région située au delà de l'Hypanis est aussi d'une richesse remarquable ; elle renferme plusieurs mines. « Il existe, dit Mégasthène, dans la partie orientale et montagneuse de l'Inde un haut plateau au pied duquel sont des mines d'or, fouillées uniquement par des fourmis monstrueuses, aussi grosses pour le moins que des renards, et qui, douées d'une vitesse surprenante, ne vivent que de chasse. C'est en hiver qu'elles

creusent la terre. Comme les taupes, elles forment, avec les déblais, de petits monticules à l'ouverture de chaque trou. Ces déblais ne sont à proprement parler que de la poudre ou poussière d'or, laquelle n'a besoin pour être purifiée que d'être passée très légèrement au feu. Aussi les habitants du voisinage en enlèvent-ils le plus qu'ils peuvent à dos de mulets, mais en se cachant soigneusement : car, s'ils le faisaient ouvertement, ils seraient attaqués par les fourmis, mis en fuite et poursuivis, voire même, si elles les atteignaient, étranglés, eux et leurs mulets. Pour tromper la surveillance des fourmis, les habitants jettent de côté et d'autre des morceaux de viande, et, quand les fourmis se sont dispersées, ils enlèvent à leur aise la poudre d'or, qu'ils sont réduits du reste à vendre à l'état brut et pour n'importe quel prix, faute de rien entendre eux-mêmes à la fonte des métaux. »

Mégasthène n'est pas seul, du reste, à avoir parlé des *fourmis fouilleuses* ou *chercheuses d'or,* et Néarque prétend avoir vu de leurs peaux qui ressemblaient tout à fait à des peaux de léopard.

D'après Cratère, l'un des compagnons d'armes du héros, Alexandre aurait poussé sa marche victorieuse jusqu'au Gange. Cratère affirme même avoir vu ce fleuve et les cétacés ou poissons énormes qu'il nourrit ; mais c'est une allégation étrange et qui est en contradiction avec tous les témoignages connus. Il n'y a qu'un historien de l'époque qui ait visité la partie orientale de l'Inde, Mégasthène, qui, quelque temps après l'expédition d'Alexandre, fut accrédité en qualité d'ambassadeur, par Séleucus Nicator, auprès de Sandrocottus, *roi de Palibothra* ; et encore ne mérite-t-il pas d'être

toujours cru sur parole, car il donne souvent dans la fiction; témoin ce qu'il raconte des *fourmis chercheuses d'or,* et de cette race d'hommes hauts seulement de trois à cinq spithames, sans nez, ou plutôt dont le nez est remplacé par un double orifice situé au-dessus de la bouche et par lequel ils respirent. Ces petits hommes, dit-il, entretiennent une guerre perpétuelle non seulement avec des perdrix d'une espèce particulière, aussi grosses que des oies, mais encore avec les grues, dont ils dénichent et détruisent les œufs sans pitié : car, ajoute-t-il, c'est dans ce pays que les grues ont l'habitude de pondre, ce qui explique pourquoi l'on ne voit jamais nulle autre part ni leurs œufs ni leurs petits, et pourquoi il arrive souvent qu'un de ces oiseaux vienne tomber en nos contrées lointaines, portant encore le fer de flèche dont ses mortels ennemis l'ont percé.

Ce que rapporte Mégasthène des *hommes sauvages* est de même force. Il avoue cependant qu'on n'osait pas amener à Sandrocottus un seul de ces hommes : car, une fois pris, ils se laissent tous mourir de faim. Ils ont, d'ailleurs, les pieds renversés, c'est-à-dire le talon en avant et le cou-de-pied ainsi que les doigts tournés en arrière. Mais on avait pu présenter à ce prince des *hommes sans bouche* appartenant à une race relativement civilisée qui habite aux sources du Gange. Ces hommes se nourrissent uniquement du fumet des viandes cuites et du parfum des fruits et des fleurs, car la bouche chez eux est remplacée par un double évent pour les besoins de la respiration; et comme rien ne les incommode plus que les mauvaises odeurs, ils ont beaucoup de peine à vivre. Ce

qu'ajoute Mégasthène est censé recueilli de la bouche des philosophes indiens, et c'est d'après eux qu'il parle des *Okypodes,* race de coureurs capables de distancer les chevaux les plus rapides; des *Enotocœtes,* reconnaissables à leurs longues oreilles, lesquelles leur pendent jusqu'aux pieds et les enveloppent quand ils dorment, ainsi qu'à leur force prodigieuse qui leur permet de déraciner les arbres et de rompre des nerfs de bœuf; des *Monommates,* caractérisés par leurs oreilles de chien et leur œil unique au milieu du front, leur chevelure hérissée et leurs poitrines velues; des *Amyctères* enfin, qui, omnivores de leur nature, mangent cru tout ce qu'ils mangent, n'ont d'ailleurs qu'une vie éphémère et doivent le nom qu'ils portent à la conformation de leur bouche et à la position de leur lèvre supérieure, qui avance beaucoup sur la lèvre inférieure. Mégasthène nomme encore les *Hyperboréens,* ce peuple chez qui la vie se prolonge jusqu'à l'âge de mille ans. En ayant recours à de semblables fictions, Mégasthène se conduit en vrai mythologue.

En revanche, quand il nous parle des *brahmanes,* il s'exprime en historien digne de foi. Les *brahmanes,* suivant lui, vivent dans les bois, se nourrissant là de feuilles et de fruits sauvages, s'habillant avec l'écorce des arbres, couchant sur de simples paillasses recouvertes de peaux de bêtes, s'abstenant de tout plaisir, passant leur temps à disserter sur les matières les plus sérieuses, admettant comme auditeur quiconque en manifeste le désir, à la condition cependant d'écouter sans parler, sans tousser, sans cracher, sous peine d'être chassé de l'assemblée. Le sujet habituel de leurs *entretiens* est la mort. Ils croient que la vie d'ici-bas

quelque chose comme l'état du fœtus dans les premiers moments qui suivent la conception, et que la mort, au contraire, est pour les purs esprits initiés à la philosophie la naissance à la vie réelle, à la vie heureuse. Aussi s'exercent-ils, se préparent-ils de toute manière à la mort.

Ce que dit également Mégasthène de l'éléphant est de la plus rigoureuse exactitude. Aucun animal, en effet, n'est plus doux, plus apprivoisable, plus facile à dresser ni d'une plus grande intelligence. On en a vu, par exemple, au plus fort d'une bataille, ramasser leurs cornacs qui étaient tombés grièvement blessés, les tirer de la mêlée ou les laisser se tapir entre leurs jambes de devant, et combattre ensuite vaillamment pour les protéger. Il est arrivé aussi plus d'une fois que, dans un accès de fureur, l'éléphant tuât un des hommes chargés de lui apporter la nourriture; il en ressentait alors un tel regret, qu'il s'abstenait de manger pendant plusieurs jours; on en a vu même qui s'entêtaient jusqu'à se laisser mourir de faim. Voici maintenant de quelle manière se fait la chasse à l'éléphant: on choisit un vaste emplacement découvert qu'on entoure ensuite d'un fossé profond, dont on réunit les deux bords par un pont très étroit, destiné à servir d'unique entrée. Cela fait, les chasseurs lâchent dans l'enclos trois ou quatre éléphants femelles des mieux apprivoisées, puis ils vont se cacher eux-mêmes et se tenir à l'affût dans de petites cahutes dont la vue est masquée. Tant que dure le jour, les éléphants sauvages n'approchent point; mais, une fois la nuit venue, ils s'engagent à la file sur le pont et entrent. Les chasseurs, après *les avoir vus* entrer, ferment tout doucement le

passage et ne le rouvrent plus que pour introduir dans l'enclos les plus forts et les plus vaillants de leurs éléphants de combat, qui doivent les aider à vaincre les éléphants sauvages, affaiblis déjà par la faim. Quand ils voient ceux-ci presque épuisés, les plus hardis d'entre les cornacs se laissent couler, sans faire de bruit, sous le ventre de leurs montures, et, s'élançant de là comme d'un fort, ils passent sous le ventre de l'éléphant sauvage et lui lient fortement les jambes. Cette opération terminée, les chasseurs font battre par leurs bêtes apprivoisées ceux des éléphants sauvages qui ont été ainsi entravés, jusqu'à ce que ceux-ci tombent par terre, et, quand ils les voient étendus tout de leur long, ils leur passent au cou des lanières de cuir de bœuf, dont l'autre bout est solidement attaché au cou des éléphants apprivoisés. De plus, pour éviter que leurs soubresauts ne fassent perdre l'équilibre aux premiers cornacs qui essayeront de les monter, ils leur font de profondes incisions tout autour du cou et juste à l'endroit où doivent porter les courroies, pour que, vaincus par ces douleurs aiguës, les éléphants cèdent à la pression du lien et se tiennent tranquilles. Entre tous les éléphants qu'ils ont ainsi capturés, ils mettent à part ceux qui se trouvent être ou trop vieux ou trop jeunes pour pouvoir servir, et conduisent les autres dans de vastes écuries où ils les tiennent les jambes fortement liées ensemble et le cou attaché à une colonne ou à un poteau très solide, pour achever de les dompter par la faim. Plus tard, on les réconforte avec des roseaux très tendres et des herbes fraîches. Pour les dresser maintenant, on emploie avec les uns *la parole*, avec les autres une espèce de mélopée accom-

née du tambourin, qui agit sur eux comme un rme.

ans les pompes ou processions solennelles, les jours grande fête, on voit défiler de nombreux éléphants uverts de riches caparaçons d'or et d'argent ; ils ou- ent la marche, précédant une foule de chars attelés quatre chevaux ou traînés par des bœufs ; puis ennent des hommes de guerre revêtus de leurs plus elles armures, et enfin, pour clore le cortège, des léo- nards, des lions apprivoisés, avec une quantité innombrable d'oiseaux aux couleurs éclatantes ou au chant harmonieux.

Mais revenons à Cratère. Quoi qu'il dise, Alexandre ne vit jamais les bords du Gange. Sans doute, il entrait dans les vues du conquérant de pousser jusqu'à ce fleuve, où était située la puissante ville de Palibothra, sur laquelle il s'était procuré des renseignements; mais il en fut empêché tant par sa crainte personnelle de désobéir à certains oracles que par la mauvaise volonté de son armée, qui refusa d'aller plus loin. Alexandre ne dépassa pas l'Hypanis, en tout cas le Saranges, et ce qui le prouve, ce sont les douze autels qu'il fit bâtir entre ces deux fleuves pour marquer le terme de son expédition du côté de l'orient.

Depuis le Cophès[1] jusqu'à l'Hydaspe, la direction générale suivie par Alexandre avait été celle du midi; mais à partir de ce dernier fleuve, et pour gagner l'Hypanis, il avait marché plutôt à l'est, rangeant de préférence le pied des montagnes et évitant de s'engager dans les plaines. Des bords de l'Hypanis, maintenant,

1. *Aujourd'hui rivière de Caboul.*

nous le voyons rétrograder vers l'Hydaspe pour s'occuper de la construction de sa flotte. C'est, en effet, sur les bords de ce fleuve qu'il fit procéder à ce gigantesque travail, faisant venir tous les bois nécessaires, pins, sapins, cèdres, de cette forêt voisine des monts Émodes dont nous avons déjà parlé. A son retour, tout était terminé : il n'y avait plus qu'à s'embarquer. Alexandre avait le dessein de descendre l'Indus et de faire ensuite parcourir toute cette partie de la mer qui s'étend depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'au fond du golfe Persique. Mais à qui confier le commandement de la flotte? où trouver le chef d'une telle expédition? car il y avait à redouter la longueur du voyage, les dangers d'une côte déserte, le manque de ports sûrs et la difficulté des approvisionnements. « Alexandre, dit Néarque, en était là de ses pensées, lorsqu'il me fit appeler pour me consulter sur le choix d'un commandant. « Les uns, me dit ce prince, donnent pour ex-« cuse de leur refus l'impossibilité de l'entreprise; les « autres n'ont pas l'énergie nécessaire pour l'exécuter ; « plusieurs ne songent déjà plus qu'aux moyens de re-« tourner dans leur patrie ; enfin, je ne vois personne « à la hauteur de la situation. » Quand il m'eut parlé ainsi, continue Néarque, je m'offris moi-même, lui promettant avec l'aide de Dieu de conduire heureusement sa flotte jusque dans le golfe Persique, pour peu que la mer fût navigable et que la tâche ne fût pas au-dessus des forces humaines[1]. »

1. L'entretien de Néarque avec Alexandre au sujet de la navigation projetée par ce prince n'a lieu, dans la relation d'Arrien, qu'après la descente de l'Indus; mais comme Néarque conserva le commandement de la flotte jusqu'à Babylone, il y a lieu de penser qu'Alexandre consulta cet officier avant le départ de Nicée.

.près quelques hésitations, Alexandre accepta l'offre Néarque et le mit à la tête de toute sa flotte avec nésicrite pour pilote. Les matelots furent pris parmi des Phéniciens, des Égyptiens, des Chypriens, des niens, des naturels des îles de l'Hellespont et de la ıer Égée, qui avaient accompagné l'armée dans des vues et pour des spéculations de commerce. Il est même assez raisonnable de supposer qu'il y avait bon nombre d'Indiens.

C'est le 23 octobre de l'an 327 que la flotte partit de Nicée sur l'Hydaspe.

Les populations riveraines accouraient en foule pour la voir passer ; elles étaient attirées par la grandeur énorme des vaisseaux et le jeu des rames, par le cliquetis des armes, le son des instruments et le chant des musiciens. Le voyage jusqu'à l'embouchure de l'Indus ne s'accomplit pas toutefois sans incident. Au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine la flotte courut les plus grands dangers. A cet endroit, le choc des deux fleuves produit une tourmente affreuse ; l'onde tourbillonne avec violence et jette au loin des clameurs épouvantables. Ni Alexandre ni personne sur la flotte n'ignorait cette circonstance particulière. Néanmoins, quand on ne se trouva plus qu'à quelques centaines de pas, le bruit devint si effrayant que les musiciens étonnés suspendirent leurs chants et que les rames s'arrêtèrent entre les mains des matelots. Il fallut secouer les rameurs et réveiller tous les courages. Enfin on réussit à franchir les tourbillons. Mais ce ne fut pas sans peine ni sans une vive alarme. Le vaisseau commandant, battu par les coups de la lame, fut tellement maltraité, que la vie du roi se trouva fort exposée. Dans cette extré-

mité, Alexandre quitta ses habits et se préparait déjà à se jeter au milieu des flots pour se sauver à la nage · mais fort heureusement les efforts et l'habileté d(rameurs l'emportèrent sur la fureur des eaux, et Alexandre put sortir du navire et descendre à terre.

Après une halte de quelques jours pour la réparation des galères, qui avaient été fortement endommagées, la flotte repartit, ne s'arrêtant que pour donner aux troupes de terre le temps de la rejoindre. Les troupes s'avançaient parallèlement à l'Indus, divisées en deux corps : l'un, sous la conduite de Cratère, descendait la rive droite du fleuve; l'autre, sous les ordres d'Héphestion, la rive gauche. De loin en loin Alexandre mettait pied à terre pour soumettre les peuples riverains qui ne venaient pas sur son passage lui apporter l'hommage de leur soumission. C'est dans une de ces expéditions, chez les Malliens, qu'il fut blessé et faillit perdre la vie.

Du confluent de l'Acésine et de l'Indus jusqu'à Patala[1], le voyage ne fut plus qu'une marche triomphale. Le pays conquis était aussitôt divisé en provinces, à la tête desquelles Alexandre mettait des gouverneurs. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelque distance du delta, il détacha Cratère avec les éléphants et le gros bagage et lui donna l'ordre de pénétrer à travers le centre de l'empire jusqu'à la Carmanie[2], tandis que lui-même se réservait la tâche plus difficile d'y arriver par les déserts de Gédrosie[3], après la descente de l'Indus. Il

1. Ville située à l'endroit où l'Indus se sépare en deux branches principales pour former son delta.

2. Ancienne province de la Perse à laquelle correspond le Kerman *actuel.*

3, Aujourd'hui Béloutchistan,

tinua donc de descendre le fleuve, sans avoir au-
n soupçon de l'événement qui l'attendait. Il était
viron trois heures, dit Quinte-Curce, lorsque l'Océan,
sissant à son mouvement périodique, commença
monter en soulevant les vagues et à pousser le fleuve
ı arrière.

Le cours des eaux fut d'abord arrêté ; mais, chassées ensuite avec une violence toujours croissante, elles refluèrent sur elles-mêmes, plus impétueusement qu'un torrent n'est emporté par la pente rapide de son lit. Ce phénomène était inconnu des soldats, qui croyaient y voir des prodiges et des signes de la colère des dieux. Cependant la mer s'enflait de plus en plus et couvrait les plaines, naguère à sec, d'une vaste inondation. Déjà même les navires avaient été soulevés par les flots et toute la flotte dispersée, lorsque ceux qui étaient descendus à terre accoururent de toutes parts pour se rembarquer, tremblants et consternés de ce malheur imprévu. Mais, dans le désordre, la hâte même est une cause de retard : les uns s'efforçaient d'aborder avec des crocs ; d'autres, en cherchant à se placer, empêchaient le service des rames ; quelques-uns, les plus pressés de gagner le large, n'ayant pas attendu leurs compagnons, ne faisaient avancer qu'à grand'peine les navires chancelants et rebelles à la manœuvre, pendant qu'au contraire d'autres bâtiments n'avaient pu recevoir la foule qui s'y précipitait en désordre ; et ainsi le trop et le trop peu de monde étaient une cause égale de retard. Ici l'on criait d'attendre, là de marcher ; et, parmi tant de voix discordantes qui exprimaient des vœux tout contraires, le matelot *étourdi ne savait* plus auquel entendre. Les pilotes

mêmes n'étaient d'aucun secours, le tumulte empêchar d'ouïr leurs ordres; la confusion et l'effroi, de les exécuter. Aussi vit-on bientôt les rames se briser les unes les autres, les navires s'entre-choquer et vaisseaux contre vaisseaux se presser et se poursuivre. On eût dit que ce n'était pas là une seule flotte, mais deux armées navales qui se livraient bataille. Les proues heurtaient les poupes : on était poussé par ceux de derrière, et l'on poussait ceux de devant; enfin, la colère finissait par porter les querelles jusqu'aux coups.

Déjà la mer avait inondé toutes les campagnes voisines du fleuve; quelques collines seules s'élevaient au-dessus des flots, comme autant de petites îles: ce fut là que, dans leur épouvante, la plupart des Macédoniens, abandonnant leurs vaisseaux, se sauvèrent à la nage. De leur flotte dispersée une partie, voguant au-dessus des vallées, flottait en pleine eau; le reste était échoué sur les hauts-fonds couverts par les eaux, lorsque soudain une frayeur nouvelle, et plus grande que la première, vint s'emparer des esprits. La mer commença à descendre, et ses eaux, regagnant rapidement le sein de l'Océan, laissèrent à découvert les terres que peu auparavant elle avait submergées à une si grande profondeur.

Alors les navires, demeurés à sec, tombaient les uns renversés sur la proue, les autres sur les flancs. Les campagnes étaient jonchées au loin de bagages, d'armes, de planches détachées et de débris de rames. Les soldats n'osaient ni descendre à terre ni rester à bord, craignant à chaque instant de nouveaux accidents pires que les premiers. A peine pouvaient-ils en croire

urs yeux sur ce qu'ils voyaient; des naufrages sur la rre, et la mer au milieu d'un fleuve! Et encore ils ne pensaient pas être à la fin de leurs maux : car ne sachant pas que l'Océan ramènerait bientôt la marée qui remettrait à flot leurs navires, ils avaient en perspective la faim et les plus cruelles extrémités; et pour comble d'horreur, des monstres marins déposés par les flots rampaient autour d'eux.

Déjà la nuit approchait, et le roi lui-même, n'ayant plus d'espoir de salut, était dans une inquiétude mortelle. Son invincible cœur ne succomba pas cependant au poids de tant de soucis; toute la nuit, on le vit se tenir aux aguets, et il envoya des cavaliers jusqu'à l'embouchure du fleuve pour avertir quand la mer reviendrait. Il fit aussi radouber les vaisseaux qui avaient souffert, relever ceux que les flots avaient renversés, recommandant qu'on se tînt prêt et attentif pour le retour du flot.

Toute la nuit s'était ainsi passée à faire le guet et à donner des ordres, quand on vit tout à coup les cavaliers revenir à toute bride, et la marée après eux. S'élançant d'abord avec lenteur, elle commença à relever les bâtiments; bientôt, inondant toute la campagne, elle mit la flotte en mouvement. La rive du fleuve et les bords de la mer retentirent alors des acclamations des soldats et des matelots, qui, sauvés contre leur attente, faisaient éclater les transports d'une joie immodérée. « D'où la mer avait-elle pu revenir tout d'un coup si grande? où s'était-elle retirée la veille? quelle était la nature de cet élément, tantôt désordonné, tantôt soumis à la marche du temps? » Voilà ce qu'ils se demandaient dans leur étonnement. Le roi, présu-

mant, d'après ce qui était arrivé, que la marée reviendrait après le lever du soleil, voulut la prévenir et, au milieu de la nuit, descendit le fleuve avec un petit nombre de bâtiments. En ayant dépassé l'embouchure, il s'avança de quatre cents stades dans la mer, heureux d'être enfin arrivé au terme de ses vœux; il offrit ensuite un sacrifice aux dieux tutélaires de la mer et de ces contrées, et rejoignit sa flotte.

On remonta alors l'Indus, et, le second jour, on mouilla près d'un lac d'eau salée, dont la nature inconnue infecta la plupart des soldats qui avaient eu l'imprudence de s'y baigner. Leur corps se couvrit aussitôt d'une gale, qui devint même contagieuse et se répandit dans le reste de l'armée. On trouva dans l'huile un remède pour la guérir.

Alexandre, laissant là, jusqu'au retour des vents favorables, Néarque et Onésicrite, qui devaient le rejoindre par mer et avec la flotte sur la côte de Carmanie, se dirigea lui-même vers cette contrée par la voie de terre. Il entra d'abord dans le pays des Arabites, puis dans celui des Orites. Plus loin s'offrit à lui une contrée déserte et dépourvue d'eau, la Gédrosie[1]. C'est là surtout qu'il eut à souffrir. Ses approvisionnements, tirés de fort loin, étaient nécessairement irréguliers et insuffisants, et son armée ressentit souvent les horreurs de la faim. De plus, les bêtes de somme vinrent à manquer, et il fallut abandonner une bonne partie des bagages sur les routes et dans les différents campements que l'on quittait. L'armée ne dut son salut qu'aux palmiers, dont le fruit et la moelle lui servirent de nourri-

1. Le Béloutchistan actuel comprend l'ancienne Gédrosie, l'ancien *pays des Arabites*, des Orites et des Ichthyophages.

..re. On s'accorde à attribuer à un sentiment d'ambi-.euse rivalité l'obstination que mit Alexandre à prendre ette route, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en enir sur les difficultés qu'elle présentait; il voulait prouver au monde que, dans les mêmes déserts où la renommée nous montre Sémiramis et Cyrus, après leur désastreuse campagne de l'Inde, se sauvant à grand'peine, Sémiramis avec vingt compagnons, Cyrus avec sept seulement, lui, Alexandre, saurait faire passer une armée innombrable et surmonter à sa tête tous les obstacles; et quels obstacles! on va en juger.

Le manque de vivres n'était pas la seule difficulté contre laquelle il fallait lutter; il y avait encore l'extrême élévation de la température, la profondeur et la chaleur du sable, et la rencontre de temps en temps de hautes dunes, espèces de mers mouvantes où l'on enfonçait à chaque pas. Il fallait, en outre, pour gagner les puits, très éloignés les uns des autres, faire de très longues étapes, et le plus souvent des marches de nuit. Ajoutons que l'on dut plus d'une fois camper à une certaine distance des puits pour éviter aux soldats emportés par la soif des excès dangereux. On en avait vu beaucoup, en effet, quand ils trouvaient de l'eau, s'y jeter tout armés, et boire jusqu'au point de couler au fond asphyxiés: au bout d'un certain temps, leurs cadavres tout gonflés reparaissaient à la surface, et en surnageant infectaient l'eau généralement peu profonde de ces fontaines. D'autres, épuisés par une longue marche en plein soleil et consumés par la soif, tombaient le long de la route sans avoir le courage de se relever, et, bientôt pris d'un tremblement général analogue aux frissons de la fièvre, avec crampes dans les bras et

dans les jambes, ils mouraient sur place. Il y en eut aussi qui, s'étant écartés du chemin que suivait l'armée, s'endormirent vaincus par le sommeil et la fatigue, et qui, au réveil, après s'être épuisés à chercher leur route, succombèrent à la fois au besoin et à la chaleur, ou n'échappèrent qu'au prix des plus cruelles souffrances. On perdit beaucoup de monde encore et beaucoup de matériel une nuit que l'armée fut surprise endormie, et presque submergée par un torrent: une bonne partie des équipages du roi notamment fut emportée. Une autre fois, ce furent les guides eux-mêmes qui se fourvoyèrent et qui engagèrent l'armée trop avant dans les terres: déjà l'on avait perdu de vue la mer, quand le roi, s'étant aperçu de la faute commise, s'élança aussitôt de sa personne à la recherche du rivage et ne s'arrêta qu'après l'avoir atteint et s'y être assuré, en creusant le sol, de la présence d'eau potable. Il envoya alors à l'armée l'ordre de rejoindre et ne la laissa plus s'écarter du rivage pendant les sept jours de marche qui suivirent, toute cette partie de la route s'étant trouvée abondamment pourvue d'eau. Ce n'est que le huitième jour qu'il s'en écarta de nouveau pour s'enfoncer dans l'intérieur.

N'oublions pas de dire aussi qu'il y a dans ce pays un arbuste assez semblable au laurier, et que toutes les bêtes de somme qui en mâchaient seulement quelques feuilles mouraient dans les convulsions de l'épilepsie et l'écume à la bouche.

Un autre danger dont l'armée eut à se préserver fut la morsure des serpents: car partout dans les dunes croît une herbe dans laquelle les serpents se glissent *et se tiennent* cachés, et quiconque était piqué mourait

infailliblement. Enfin, les naturels passent pour imprégner de poisons mortels les flèches dont ils se servent et qui sont faites de bois durci au feu. Ptolémée, blessé par une de leurs flèches, était en danger de mort, dit-on, quand Alexandre eut un songe : il crut voir pendant son sommeil un homme s'approcher de lui. Cet homme tenait à la main une racine avec sa tige et ses feuilles; et, en la lui montrant, il lui recommandait d'en exprimer le suc et d'en faire une application sur la plaie du blessé. A peine réveillé, Alexandre, se rappelant toutes les circonstances de son rêve, s'était mis en quête de la précieuse racine, et, l'ayant trouvée, sans grand'peine du reste, car elle est fort commune dans ces déserts, il en avait fait usage avec succès pour Ptolémée et d'autres blessés. De leur côté, les Barbares, frappés de la découverte miraculeuse de ce contre-poison, étaient venus en foule apporter leur soumission au roi. Il est probable que quelque indigène, instruit des propriétés de cette plante, avait livré son secret à Alexandre, mais par flatterie on crut devoir ajouter un peu de merveilleux à la réalité. Parvenu enfin à la capitale de la Gédrosie, soixante jours après son départ de chez les Orites, Alexandre y fit reposer quelque temps son armée, puis il se remit en route pour la Carmanie. De son côté, Cratère avait accéléré sa marche autant que possible pour opérer à temps sa jonction avec le roi, et il y réussit: car les deux corps d'armée arrivèrent presque à la fois en Carmanie au rendez-vous marqué. Peu après, Néarque entrait dans le golfe Persique, bien que beaucoup d'obstacles, et notamment la rencontre de baleines énormes, eussent contrarié sa navigation.

L'amiral de la flotte d'Alexandre avait raconté lui même l'histoire de son voyage ; son journal, connu sous le nom de *Périple de la mer Érythrée* (mer des Indes) existait encore au temps d'Arrien, de Strabon et de Diodore de Sicile, qui en ont donné des extraits dans leurs écrits. C'est grâce à ces auteurs que nous allons pouvoir relater quelques circonstances particulières de cette fameuse expédition.

Alexandre était déjà depuis quelque temps en marche, quand Néarque fut obligé de mettre à la voile, sans pouvoir attendre le retour des vents favorables, parce que les Barbares le serraient de près et le menaçaient, le départ du roi ayant réveillé chez eux l'audace et l'amour de l'indépendance. D'après les instructions qu'il avait reçues, il devait, tout en demeurant libre de choisir les stations les plus commodes, suivre tous les mouvements de l'armée et se régler sur sa marche.

Après un sacrifice à Jupiter Sauveur, il partit donc de l'embouchure de l'Indus, le 2 octobre de l'an 326 avant Jésus-Christ. La flotte avança lentement, longeant le rivage. Sa première station principale se fit au pays des Arabites, où Néarque établit sur les bords de la mer un camp retranché pour se garantir des irruptions et des attaques des naturels ; il y passa vingt-quatre jours pour laisser reposer ses équipages, qui commençaient à souffrir de la soif et de la faim, n'ayant pour boire que de l'eau salée et pour subsister que les moules et les huîtres que leur offrait le rivage.

La deuxième grande station eut lieu chez les Orites, *à Cocala*, *où* la flotte fut ravitaillée par Léonatus, un

es lieutenants d'Alexandre. De là, elle arriva bientôt un torrent du nom de Tomerus.

Les riverains du Tomerus habitaient un endroit marécageux, près de la mer, et vivaient dans des huttes étroites, où ils semblaient plutôt étouffés que protégés contre les mauvais temps ; et néanmoins ces malheureux ne se montrèrent pas dépourvus de courage. Dès qu'ils virent approcher la flotte, ils se rassemblèrent en armes sur le rivage ; et là, rangés en bataille, ils manifestèrent la résolution de s'opposer à la descente des étrangers. Ils portaient des piques longues de six coudées, dont le bout, au lieu d'être en fer, avait été durci au feu ; ils étaient, en tout, environ six cents. Néarque fit ranger les vaisseaux à portée du trait, les proues tournées vers la terre, car l'ennemi n'avait pas d'autres armes à lancer que ses piques ; puis, prenant parmi les troupes armées à la légère les soldats les plus lestes et les marins les plus habiles à la nage, il leur dit de se tenir prêts et de se jeter à la mer au signal convenu. Les premiers qui toucheraient terre avaient ordre de s'arrêter pour attendre les autres ; on ne devait pas s'élancer sur l'ennemi avant d'être sur trois rangs. Ces instructions furent ponctuellement suivies Soldats et matelots, ayant sauté à la mer, s'avancèrent à la nage. Dès que les trois lignes furent formées, ils coururent sur l'ennemi en phalange serrée et avec de grands cris qui étaient répétés par les troupes restées à bord. Les naturels firent peu de résistance ; frappés de l'éclat des armes et de la nouveauté de l'attaque, ils prirent la fuite : quelques-uns se sauvèrent dans les montagnes, on en tua un petit nombre, mais la plupart *furent faits* prisonniers.

Ces naturels étaient une race d'hommes absolument sauvages ; ils avaient le corps aussi couvert de poils que la tête même ; leurs ongles, qu'ils ne coupaient jamais, étaient semblables aux griffes des animaux ; ils s'en servaient en guise de couteaux pour manger et même pour fendre du bois tendre ; pour le bois plus dur, ils faisaient usage de pierres aiguës : car ils n'avaient point de fer. Ils étaient vêtus, les uns de peaux de bêtes, les autres de peaux de veaux marins.

Après le pays des Orites, Néarque longea la côte des *Ichthyophages*, qui se trouve au-dessous de la Gédrosie, dont elle diffère peu; elle est, comme elle, basse, dévorée par les ardeurs du soleil et frappée d'une extrême stérilité; l'eau et les céréales y étant très rares, les habitants n'ont pour s'abreuver que de l'eau de pluie, et pour se nourrir que du poisson, comme l'indique leur nom d'*Ichthyophages*[1].

Cependant il en est fort peu parmi eux qui soient pêcheurs, car très peu ont des barques et connaissent l'art de pêcher. Le poisson qu'ils mangent est pris à la marée basse. Ils ont à cet effet des filets d'une grandeur démesurée. Ces filets sont faits d'écorces ou de fibres de palmier, qu'ils tressent en forme de corde. Lorsque la mer, en se retirant, laisse la plage entièrement à sec, il ne reste point de poissons; si, au contraire, elle forme quelques creux où l'eau séjourne, on en trouve une grande quantité, la plupart petits, il est vrai, quelques-uns cependant plus gros : on les attrape alors avec les filets. Les *Ichthyophages* mangent le poisson tout cru et à peine sorti de l'eau, du moins

1. Ces Ichthyophages habitaient avec les Orites la côte du Mekran.

petit poisson, lorsqu'il n'est pas trop dur. Pour le ros poisson, dont la chair résiste davantage sous la ent, ils le font cuire au soleil et le broient ensuite vec un pilon, de manière à le réduire en une pâte u'ils conservent et dont ils s'approvisionnent; ils font, avec cette pâte mélangée d'un peu de farine, du pain, quelquefois même des gâteaux; cette pâte sert aussi de nourriture aux bestiaux, car il n'y a ni herbages ni pâturages dans la contrée. La mer apporte également aux *Ichthyophages* une quantité considérable d'huîtres, de crabes et de testacés...

Voici comment ils bâtissent leurs maisons : les plus riches d'entre eux vont ramasser les os des baleines que la mer rejette et les emploient comme matériaux de construction : les côtes de ces cétacés leur tiennent lieu de poutres et de piliers, les mâchoires de planches et de portes. Les pauvres se contentent, pour construire leurs huttes, d'épines de poissons et d'écailles, soit d'huîtres, soit d'autres coquillages. Quelques-unes des baleines que les vagues amènent au rivage ont jusqu'à quarante-cinq et cinquante coudées. Strabon confirme à cet égard les détails donnés par Arrien.

A propos de ces monstres marins, Néarque raconte qu'à leur départ de Guttar, ils virent un matin la mer s'élever à une hauteur considérable, comme si un tourbillon violent eût tout à coup soulevé les flots. Les marins, à ce spectacle, conçurent les plus vives alarmes, et s'informèrent auprès du pilote qui les dirigeait (c'était précisément un naturel de la Gédrosie, nommé Hydriakès) quelle pouvait être la cause d'un tel phénomène. Hydriakès leur apprit que c'était la baleine qui, *en soufflant*, faisait ainsi jaillir l'eau par ses

évents et communiquait à la mer cette profonde agitation. Cette explication ne rassura pas, à beaucoup près, les esprits. Les matelots, frappés de terreur, laissèrent tomber les rames de leurs mains. Mais Néarque intervint, les encouragea tour à tour et leur ordonna de se porter avec impétuosité, et la proue en avant, contre ces énormes *souffleurs* qui barraient le passage ; il fit en même temps sonner de toutes les trompettes à la fois pour les effrayer. Les baleines, en effet, plongèrent à l'approche des vaisseaux, mais pour reparaître et se reformer bientôt en arrière de l'escadre, et l'on eut un moment sous les yeux le spectacle d'un commencement de combat naval ; par bonheur, elles ne tardèrent pas à disparaître de nouveau, et cette fois sans retour. Tout l'honneur de la victoire revint à Néarque, et les acclamations universelles dont il fut l'objet lui prouvèrent assez la reconnaissance de la flotte qu'il venait de sauver de la façon la plus inespérée, grâce à son audace et à sa prudence.

Suivant la tradition indienne, les *Ichthyophages* descendraient d'une race d'hommes qui fréquentaient autrefois les parages dont nous venons de parler et qui, ayant un jour été attirés dans l'île Nosala par les doux chants d'une néréide, y auraient été métamorphosés en poissons. Heureusement pour ces infortunés que ce lieu se serait trouvé sous la protection du Soleil, qui, touché de leur sort, les aurait, par une seconde métamorphose, rétablis dans leur condition première. Depuis lors, ils n'auraient plus navigué. C'est de ces hommes que les *Ichthyophages* auraient pris leurs mœurs et tiré leur nom, ainsi que leur origine.

Quoi qu'il en soit, il y avait parmi les marins de la

lotte un préjugé fortement enraciné sur le compte de cette île soi-disant enchantée : aucun vaisseau, disaient-ils, ne pouvait en approcher sans disparaître à l'instant; et ils citaient pour exemple un certain *kerkure* (un bateau) qui avait été perdu de vue comme il passait le long de cette île, et dont on n'avait plus eu de nouvelles. On avait envoyé des hommes à sa recherche; mais ces hommes n'avaient pas osé débarquer dans l'île et s'étaient contentés d'en ranger les bords de très près en appelant les absents à grands cris et par leurs noms; puis, comme personne ne leur avait répondu, ils avaient rebroussé chemin. Voyant que tout le monde s'en prenait à l'île elle-même de la perte de ce kerkure, Néarque s'y transporta en personne, et, y ayant abordé, en fit le tour avec une partie des matelots qui l'avaient suivi; mais toutes ses recherches furent inutiles : il ne trouva ni les compagnons égarés ni la néréide. Ayant alors rejoint sa flotte, il déclara bien haut aux équipages assemblés que l'île avait été calomniée, qu'autrement lui et ses compagnons auraient infailliblement péri, qu'il fallait donc attribuer la disparition du kerkure à une autre cause, c'est-à-dire à l'une des mille chances de destruction qui menacent le navigateur.

Si la flotte avait eu à souffrir jusque-là de la faim et de la soif, ce fut bien pis le long de la côte des *Ichthyophages ;* la disette fut à un moment si affreuse, qu'on en fut réduit non plus à manger des huîtres et des crabes, mais des tortues et de la chair de chameau[1]. Par bonheur, on ne tarda pas, grâce à l'expé-

1. *Les Grecs éprouvaient* une véritable aversion pour cette chair.

rience d'Hydriakès, à voguer dans les eaux du golfe Persique ; on y entra le 10 décembre de l'an 326 ; et là on était en Carmanie, sur une côte fertile, où il n'y avait à craindre ni faim, ni soif, ni aucun danger.

A peine débarqués, les Macédoniens se répandirent un peu partout, heureux d'être enfin sortis du pays des *Ichthyophages*. Dans une de leurs excursions, à Mina, ils rencontrèrent par hasard un soldat que ses habits firent reconnaître pour un Grec. A son aspect, des larmes de joie coulèrent en abondance de tous les yeux, surtout lorsqu'on l'entendit parler la langue maternelle[1]. On le pressa de questions, lui demandant comment il se trouvait là : il répondit qu'il était séparé de l'armée depuis peu de temps seulement et que le camp du roi ne devait pas être bien loin. A ces mots, les Macédoniens, transportés d'allégresse, conduisirent cet homme à Néarque. Arrivé en présence de l'amiral, l'étranger confirma les bonnes nouvelles qu'il venait de donner et réitéra l'assurance positive que le roi ne se trouvait qu'à quelques jours de marche de la mer. Néarque se mit aussitôt en route pour se rendre au camp d'Alexandre. Tandis qu'il avançait avec Archias et cinq ou six autres officiers, il vit venir un détachement de Macédoniens à cheval. L'amiral et ses compagnons auraient pu passer sans avoir à craindre d'être

1. Qui ne se rappelle les paroles prononcées dans une circonstance semblable par Philoctète ?

« Quel climat t'a vu naître ? Quelle est ta race ? Qui es-tu ? Parle. Si j'en dois juger par ce vêtement, jadis bien connu de moi, tu es de la Grèce, ma patrie adorée ! Laisse-moi jouir un moment du bonheur que j'ai si longtemps souhaité, d'entendre les doux accents de ton langage. »

Et ensuite :

« *Oh ! quel* bonheur pour moi de t'entendre ! après tant d'années d'un *affreux silence*, combien le son de ta voix me paraît doux ! »

reconnus, tant ils étaient changés ! Leur chevelure longue et négligée, leurs vêtements en lambeaux, leurs visages pâles et misérables, la maigreur extraordinaire de leurs corps après tant de veilles et de fatigues, tout cela les rendait méconnaissables. Mais Néarque, s'approchant des Macédoniens, leur demanda où ils allaient :

« Nous allons à la recherche de Néarque et de ses compagnons, répondit l'officier.

— Je suis Néarque, s'écria l'amiral, et voici Archias : menez-nous vers le roi. »

On les conduisit aussitôt vers Alexandre. Pendant le trajet, quelques cavaliers, impatients d'apporter au roi la nouvelle de cet heureux événement, partirent en avant pour l'informer de l'arrivée de Néarque et d'Archias, avec cinq ou six de leurs compagnons : ils déclarèrent au surplus ne rien savoir de ce qui concernait la flotte. Leur rapport alarma vivement Alexandre ; une idée affligeante s'empara tout à coup de son esprit. Il s'imagina que ces malheureux seuls s'étaient sauvés par hasard et que le reste de la flotte avait misérablement péri soit de faim, soit dans les horreurs d'un naufrage. Sur ces entrefaites, Néarque et les siens arrivèrent. Le roi eut toutes les peines du monde à les reconnaître ; en les voyant dans un si triste état et sous un pareil accoutrement, il n'en demeura que plus attaché à son erreur, se persuadant que de telles apparences annonçaient un naufrage et la destruction entière de la flotte.

Tendant néanmoins la main à Néarque et l'attirant loin de ses amis et de ses gardes, il fondit d'abord en larmes sans pouvoir proférer une parole ; mais faisant ensuite un violent effort sur lui-même : « Néarque, dit-

il, ma joie est bien grande de te revoir sain et sauf, et Archias avec toi; mais dis-moi en quels lieux et par quel malheur ma flotte et mes Macédoniens ont péri. — Votre flotte, seigneur, répondit Néarque, est sauvée tout entière, ainsi que vos soldats, et nous sommes venus pour vous en instruire. » A ces mots, des larmes coulèrent de nouveau et en plus grande abondance des yeux d'Alexandre; mais ces larmes étaient plus douces. « Où sont, dit-il alors, où sont mes vaisseaux? — Sur l'Anamis, répliqua Néarque, tous en bon état et se préparant à continuer le voyage. — Par le Jupiter Ammon qu'honore la Libye! par le Jupiter de la Grèce! je vous jure, s'écria le roi, que cette nouvelle me rend plus heureux que la conquête de l'Asie; car j'aurais considéré la perte de ma flotte et le mauvais succès de l'expédition comme des événements malheureux, capables de contre-balancer toute la gloire que j'ai acquise[1]. »

Tel est l'accueil qu'Alexandre fit à son amiral. Puis, pour célébrer le salut de la flotte, il offrit des sacrifices à Jupiter Sauveur, à Neptune et à tous les autres dieux de l'Océan; il fit aussi célébrer des jeux gymniques et musicaux, et ordonna une procession magnifique. En tête marchait Néarque, couronné de guirlandes et de fleurs par toute l'armée.

Lorsque la fête fut achevée, Alexandre s'adressant à Néarque : « Je ne veux pas, lui dit-il, t'exposer plus longtemps aux hasards de la navigation. Un autre offi-

1. Diodore de Sicile rapporte le fait autrement. Il dit que, Néarque étant arrivé au moment où le roi était au théâtre de la ville de Salmas et donnait des jeux à son armée, on le fit monter sur la scène, d'où il fut prié de raconter les détails de son voyage à l'assemblée.

.r conduira ma flotte jusqu'à Suse. — Je dois, sei-ɜur, vous obéir comme à mon roi, répondit Néarque, . je trouve un plaisir bien doux dans cette obéissance; ıais si vous croyez ces sentiments dignes de quelque ›tour et que vous désiriez me le prouver, permettez-moi de garder le commandement jusqu'à ce que j'aie achevé l'expédition. Je ressentirais une douleur amère si, après avoir lutté contre tous les obstacles qui s'opposaient à mon entreprise, vous aviez l'injustice de confier à un autre le soin de la terminer et de recueillir ainsi l'honneur de finir sans efforts ce que j'ai commencé avec tant de peine. » Sans même lui laisser le temps d'aller jusqu'au bout, Alexandre souscrivit au désir de Néarque et le renvoya vers la côte avec une petite escorte.

Néarque quitta l'Anamis vers le 1er janvier de l'an 325; le reste de sa navigation dans le golfe Persique s'accomplit sans incident. Chemin faisant et par l'ordre d'Alexandre, il reçut à plusieurs reprises, notamment à Sitakus, le 11 janvier, des approvisionnements considérables en blé, ce qui prouve encore la liaison intime des opérations de l'armée de terre avec celles de l'armée de mer. Après avoir passé vingt et un jours à Sitakus pour radouber et caréner ses vaisseaux, Néarque se dirigea vers l'Arosis, où la flotte mouilla le 5 février; il arriva ensuite à l'embouchure du Pasitigris et de là à Suse, où il effectua sa jonction avec les deux armées d'Alexandre et d'Héphestion, le 24 février.

Mais nous n'avons pas fait connaître les itinéraires suivis par ces derniers. Le roi était parti de la capitale de la Gédrosie vers la fin de l'année 326, c'est-à-dire

quelques jours avant le départ de la flotte de l'Anamis ; il avait pris la route de l'intérieur, à l'est des montagnes, pendant qu'Héphestion, avec les éléphants et le gros de l'armée, traversait ces mêmes montagnes et s'avançait le long du golfe Persique, de façon assurer le ravitaillement de la flotte. Alexandre l'avait envoyé au travers du Kermesir, déterminé par le même motif qui lui avait fait prescrire à Cratère de s'avancer par l'Arachosie depuis l'Indus, et à Néarque de lever le plan des côtes depuis l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique : il voulait avoir une connaissance parfaite de son futur empire.

Le premier endroit où nous ferons mention de son arrivée est Pasargade. C'est là que se trouvait, dans l'un des parcs ou jardins de la ville, caché sous d'épais ombrages, le tombeau de Cyrus. Alexandre alla le visiter : c'était une construction en forme de tour ; cette tour se terminait par une terrasse surmontée d'une chambre sépulcrale où donnait accès une entrée unique, extrêmement étroite. Aristobule raconte comment, sur l'ordre du roi, il franchit cette étroite entrée et pénétra dans le sanctuaire pour déposer sur le tombeau l'offrande royale : il y vit un lit en or, une table chargée de coupes, un cercueil également en or, enfin une quantité de belles étoffes et de bijoux précieux enrichis de brillants. Voilà l'aspect que présentait, lors du passage d'Alexandre, le tombeau de Cyrus; mais plus tard ce tombeau fut pillé et tous ses ornements enlevés, à l'exception pourtant du lit et aussi du cercueil, qu'on se contenta de briser, après avoir déplacé le corps : on ne laissa que ce qui était par trop difficile à emporter. Et cette profanation

put avoir lieu malgré la présence d'une garde permanente, composée de mages qui recevaient un mouton chaque jour pour leur nourriture, plus un cheval tous les mois. Tel est le récit d'Aristobule, qui, par la même occasion, nous fait connaître l'inscription en langue persane que portait le tombeau :

Passant, je suis Cyrus; j'ai donné aux Perses l'empire du monde; j'ai régné sur l'Asie; ne m'envie donc point cette tombe.

Onésicrite prétend qu'on lisait sur le tombeau une seconde inscription rédigée en grec, mais gravée en caractères persans, dont voici la teneur :

C'est ici que je repose, moi, Cyrus, le roi des rois.

C'est à Pasargade que Calanus, le philosophe indien dont nous avons parlé plus haut, tomba malade, pour la première fois de sa vie, à l'âge de soixante et treize ans. Sans avoir égard aux instances, aux supplications d'Alexandre, il prit aussitôt la résolution d'en finir avec la vie. On lui aurait alors, suivant les uns, élevé un bûcher surmonté d'un lit en or massif; il l'aurait escaladé en riant, s'y serait couché, et, s'enveloppant la tête, se serait laissé brûler. Mais, suivant d'autres, c'est une maison en bois qu'on lui avait bâtie; cette maison avait été emplie de ramée, on y avait dressé un bûcher sur le toit, puis on avait amené Calanus vêtu d'un simple caleçon et le corps bien frotté d'huile. Calanus avait lui-même donné l'ordre de mettre le feu à la maison, et l'on n'avait pas tardé

à le voir, semblable à une poutre qui s'écroule dans un brasier ardent, se précipiter du haut du bûcher dans les flammes pour y périr consumé.

Les philosophes indiens ont recours à ce genre de mort, non seulement dans l'adversité, pour se soustraire aux maux qui les accablent, mais dans la prospérité même, prétendant que l'homme qui a toujours connu le bonheur doit sortir volontairement de la vie, et cela par précaution, pour prévenir quelque revers de fortune inattendu.

Alexandre fit enterrer avec pompe les restes de Calanus et graver sur son tombeau l'inscription suivante :

Ci-gît Calanus, Indien natif de Taxila, mort de mort volontaire, fidèle à la coutume de ses pères.

De Pasargade Alexandre marcha sur Persépolis. Persépolis était assurément après Suse la ville la plus grande, la plus belle de tout l'empire perse ; elle possédait, entre autres monuments, un palais dont la magnificence extérieure n'était rien au prix des richesses de toute sorte qui y étaient enfermées. Alexandre le fit incendier pour venger les Grecs de l'injure que les Perses leur avait faite naguère en dévastant par le fer et le feu les temples et les villes de la Grèce.

De Persépolis il s'avança jusqu'à Ragian, sur l'Araxe, où il opéra sa jonction avec Héphestion, et c'est à Suse que se fit la réunion de l'armée avec la flotte, le 24 février de l'an 325 avant Jésus-Christ. Cette fois Néarque avait atteint sa destination le premier. Alexandre ne fut pas plus tôt arrivé qu'il l'embrassa avec toute la tendresse d'un ami et toute la recon-

ıissance d'un monarque au comble de ses vœux. 'accueil fait à Néarque par les soldats ne fut pas .oins chaleureux; toutes les fois qu'il parut dans le ımp, il fut salué par les plus vives acclamations, couvert de couronnes et de fleurs. Le roi fit offrir des sacrifices aux dieux pour les remercier du salut de ses vaisseaux et de ses soldats; des jeux et des fêtes auxquels toute l'armée prit part terminèrent cette heureuse et mémorable journée. Voilà donc les différents corps de l'armée de terre et la flotte parvenus au terme de leurs travaux. On avait mis environ dix mois à faire le voyage de Nicée à l'embouchure de l'Indus et cinq de ce dernier point à Suse.

C'est dans cette ville qu'eut lieu la distribution des récompenses aux chefs et aux soldats de l'armée et de la flotte. Peucestas, qui avait sauvé la vie de son maître au siège de la ville des Oxydraques, Leonnatus, Héphestion, Lysimaque, Aristonoüs de Fella, Perdiccas d'Orestis, Ptolémée, Python d'Éordée, en un mot tous les gardes du corps reçurent des couronnes d'or. Néarque et Onésicrite furent les seuls officiers de la flotte sur lesquels s'étendit cet honneur, le premier comme amiral, le second comme pilote pendant tout le cours de la navigation.

Bien qu'Alexandre eût fait transporter à Suse toutes les richesses de la Perse pour les réunir aux trésors dont cette ville était déjà pleine, il n'en fit pas pour cela sa capitale; il lui préféra Babylone, qui contenait elle-même de riches trésors. Il faut attribuer cette préférence aux dimensions incomparablement plus grandes de cette ville, dont les remparts avaient trois *cent soixante-cinq* stades de circuit, trente-deux pieds

d'épaisseur et cinquante coudées de hauteur dans l'intervalle des tours, qui elles-mêmes étaient hautes de soixante coudées; aux souvenirs d'un passé incomparable, à la magnificence de ses monuments, dont l'un, le jardin suspendu, était rangé au nombre des *sept merveilles du monde*, aux avantages de sa position exceptionnelle sur l'Euphrate, enfin à son climat, bien différent de celui de Suse, où, à midi, quand le soleil était le plus ardent, les lézards et les serpents, au dire de Polyclète, n'avaient pas le temps de franchir les rues de la ville et mouraient grillés à moitié chemin.

Après s'être donc avancé avec quelques vaisseaux jusqu'à Opis, au-dessus de Bagdad, sur le haut Tigre, Alexandre redescendit vers Babylone, où il fit son entrée solennelle; il y trouva Néarque avec la flotte qui avait descendu le Pasitigris et remonté l'Euphrate; il y trouva aussi quarante-sept vaisseaux récemment arrivés de la Phénicie et de l'île de Chypre, d'où ils avaient été transportés tout démontés, mais munis de leurs chevilles, à Thapsaque, par la voie de terre, pour descendre ensuite le fleuve jusqu'à Babylone; il fit construire près de mille autres vaisseaux dans Babylone même, avec les cyprès des enceintes sacrées et des parcs royaux, le seul bois que la contrée pût fournir; il fit venir des matelots de tous les coins du monde et acheta tous les esclaves exercés à la rame.

De tels préparatifs annonçaient les plus vastes desseins. C'est qu'Alexandre avait conçu l'idée non seulement d'entreprendre la navigation des mers qui environnent l'Arabie, mais encore, s'il faut en croire

Arrien[1], de faire le tour de l'Afrique depuis la mer Rouge jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Cette double expédition devait être le complément du grand projet qu'il avait formé de mettre en communication l'Inde avec l'Égypte, et, par le moyen de l'Égypte, avec l'Europe : communication dont Alexandrie eût été le centre, comme elle le devint effectivement depuis par le cours naturel des événements. Déjà, pour commencer à frayer le chemin à la flotte, Archias, Androsthènes et Hiéron de Solé étaient allés explorer séparément, et l'un après l'autre, la partie occidentale du golfe Persique. Déjà Néarque, qui avait si heureusement accompli le premier voyage de Nicée à Babylone, avait pris le commandement de la nouvelle expédition ; déjà il se disposait à descendre l'Euphrate, lorsque la mort vint tout à coup enlever le conquérant des Indes dans la trente-troisième année de son âge et la treizième de son règne (356-324 av. J.-C.).

1. Livre V.



DEUXIÈME PARTIE

EUROPE ET AFRIQUE

DEUXIÈME PARTIE

EUROPE ET AFRIQUE

I

EXPÉDITIONS D'HERCULE ET DES PHÉNICIENS

AUX COLONNES ET AUX COTES OCCIDENTALES DE L'ESPAGNE ET DE L'AFRIQUE

Le peuple phénicien fut de tous les peuples de l'antiquité le plus renommé pour son commerce. Ce commerce se faisait à la fois par terre et par mer, au moyen de caravanes et sur des vaisseaux. Les caravanes avaient pour théâtre principal de leurs opérations la plus grande partie de l'Orient : l'Arabie, la Chaldée, la Perse, la Bactriane et l'Inde, limite extrême ; elles allaient du Liban jusqu'aux bords du Gange. Laïs aux sources du Jourdain, Hamath dans la vallée de l'Oronte, Thapsaque au gué de l'Euphrate, Nisibis près des sources du Tigre, toutes ces villes et d'autres encore étaient comme autant de jalons plantés sur leur route, comme autant d'entrepôts d'où étaient dirigés sur Tyr et Sidon les produits des régions environnantes.

Mais quelque considérable que fût ce commerce, il

n'était en rien comparable au commerce maritime do: la mer Noire, l'Archipel et la Méditerranée étaient les centres les plus importants. Bientôt même ces trois mers ne furent plus assez grandes pour contenir l'insatiable ambition des Phéniciens : ils voulurent aussi être maîtres de l'Océan.

C'est Melkarth, l'Hercule tyrien, l'homme des voyages lointains et des grandes découvertes, qui fut chargé de la première expédition dans ces parages inconnus.

La tradition nous apprend qu'il partit de la Phénicie avec une armée nombreuse et une flotte puissante. Il s'en alla du côté de l'Hespérie vers les contrées aux pommes d'or, dont il avait entendu parler. Bientôt après il atteignit les fameuses pointes de Calpé et d'Abyla. Mais là, pour avancer, il dut combattre. En Libye, un géant de soixante coudées de haut, Antée, qui avait fait vœu d'élever à son père Neptune un temple avec des crânes d'hommes, vint lui barrer le passage. La lutte fut longue et terrible entre les deux adversaires. Hercule avait beau terrasser le géant, le géant se relevait sans cesse : car toutes les fois qu'il tombait, la Terre, sa mère, lui rendait des forces nouvelles. Le fils de Jupiter, s'en étant aperçu, le souleva en l'air et l'étouffa dans ses bras vigoureux. En Espagne, un autre géant, non moins redoutable, arrêtait tous les voyageurs : c'était Géryon, roi d'Erythée, monstre à trois corps, qui avait, pour garder ses troupeaux, un chien à deux têtes et un dragon à sept. Hercule le tua avec ses défenseurs et emmena ses bœufs. C'est en passant d'Afrique en Espagne qu'il avait ouvert le détroit de son nom en écartant de ses puissantes mains les montagnes de Calpé et d'Abyla, qui s'opposaient à la jonc-

tion de l'Océan et de la Méditerranée. Après ces exploits, le héros s'était dirigé vers le jardin des Hespérides, dont la garde était confiée à un dragon horrible. Ce dragon avait cent têtes et poussait à la fois cent sortes de sifflements; ses yeux étaient jour et nuit ouverts. Hercule trompa néanmoins sa vigilance et lui écrasa la tête d'un coup de massue. Puis, s'étant emparé des pommes d'or, il revint en Asie par la Gaule, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile.

Tel est le mythe dans sa forme allégorique et fabuleuse. En voici la signification :

Le nom de Melkarth est la personnification même de la race phénicienne, dont les entreprises aussi grandes que hardies étaient passées à l'état de légendes. Maîtresse de la Méditerranée, Tyr voulut l'être aussi de l'Océan. Mais pour pénétrer dans cette seconde mer, il fallait triompher de bien des obstacles, hommes et choses. De là les combats d'Hercule avec Antée et Géryon, où l'on doit voir la lutte des Phéniciens contre les Atlantes et les Ibères ; de là ses efforts contre le dragon, qui n'était autre chose que l'isthme entre Calpé et Abyla, séparant l'Océan de la Méditerranée : Hercule abattit le monstre à coups de massue. Il aurait fait dans l'antiquité pour l'Océan et la Méditerranée ce que tentèrent de faire plus tard pour la Méditerranée et la mer Rouge Ramsès II, Nécho II, Darius Ier et Ptolémée Philadelphe, ce qu'a fait M. de Lesseps des milliers d'années après. Cela est d'autant plus vraisemblable que, d'après le témoignage même des anciens, la Méditerranée n'était qu'un immense lac désigné sous le nom de mer Intérieure. D'ailleurs, l'entreprise était réellement digne, elle ne dépassait ni

les moyens ni les forces de ce peuple étonnant dont une colonie creusa plus tard les admirables ports de Carthage.

Une médaille antique représente Hercule cueillant les pommes sur un arbre entrelacé d'un serpent, qui baisse la tête comme s'il venait de recevoir un coup de massue. Cela désigne clairement l'isthme qui s'abaisse sous les coups de pioche du héros. Hercule, c'est, ni plus ni moins, le de Lesseps de la Fable.

Après cela, qu'on examine attentivement la côte d'Afrique, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au fond du golfe de Guinée, et qu'on vienne nous dire qu'elle n'a pas la forme sinueuse du serpent dont la tête et la gueule se retrouvent à l'entrée même et dont la queue est figurée par les replis tortueux du littoral. N'est-ce pas d'ailleurs l'explication donnée par Pline[1] ? C'est la seule logique, la seule véritable. Complétons-la.

Les sifflements du monstre, ce sont les mugissements variés et formidables de l'Océan faisant irruption dans la Méditerranée.

Les cent têtes, ce sont les nombreuses populations libyennes et ibériques répandues sur la surface de l'isthme ancien qui s'étendait de l'une à l'autre mer, entre les monts Calpé et Abyla. Ces populations, de même race, s'étaient concentrées là pour faire face à l'envahisseur phénicien qui, après les avoir chassées des eaux de la Méditerranée, menaçait de les chasser de l'Océan. Quand donc Melkarth arriva aux Colonnes, Antée, Chrysaor et ses trois fils (le triple Géryon) l'attendaient au passage pour l'arrêter et l'empêcher d'aller

1. *Histoire naturelle,* liv. V, ch. 1er, § 3.

plus loin; mais il leur marcha sur le corps, franchit le détroit qu'il venait d'ouvrir et s'élança dans l'Océan sans limites.

Ce fut là la première expédition : elle eut lieu vers le quatorzième siècle avant Jésus-Christ, époque à laquelle vivait Melkarth. En effet, l'Hercule qui alla au jardin des Hespérides n'est pas, comme on le croit généralement, l'Hercule grec, mais bien l'Hercule tyrien. Le premier était contemporain de Priam, tandis que le second était plus vieux de deux siècles.

La seconde expédition eut lieu également, tout le fait supposer, avant la guerre de Troie et peu de temps après celle de Melkarth. Nous ne la connaissons, comme la première, que par la légende.

Un oracle ayant ordonné aux Tyriens d'aller fonder un établissement aux Colonnes d'Hercule, une flotte partit à la découverte des points indiqués. Parvenus aux monts Calpé et Abyla, les marins qui la composaient prirent pour les extrémités de la terre ces deux promontoires, et, se persuadant que c'étaient là les Colonnes dont avait parlé l'oracle, ils jetèrent l'ancre en deçà du détroit et offrirent sur cette partie de la côte un sacrifice au dieu; mais, les victimes ne s'étant pas trouvées propices, ils durent regagner Tyr. Une seconde flotte, envoyée quelque temps après, dépassa le détroit, et, ayant atteint sur la côte d'Ibérie une île consacrée à Hercule, se crut arrivée là au but désigné par l'oracle; elle offrit alors un sacrifice au dieu; mais, comme cette fois encore les victimes se trouvèrent contraires, l'expédition s'en retourna. Une troisième enfin partit, qui fonda l'établissement de Gadira en Espagne. Cet établissement, dont la fortune devait être si rapide, grâce

à l'intrépidité de ses habitants comme hommes de mer, fut bientôt suivi de beaucoup d'autres. En effet, après la guerre de Troie, les Phéniciens, ayant encore passé le détroit, en explorèrent non seulement les abords, mais encore à droite et à gauche les côtes de l'Espagne et de la Libye jusqu'à une très grande distance, jetant partout çà et là des colonies sur les rivages de l'Océan[1].

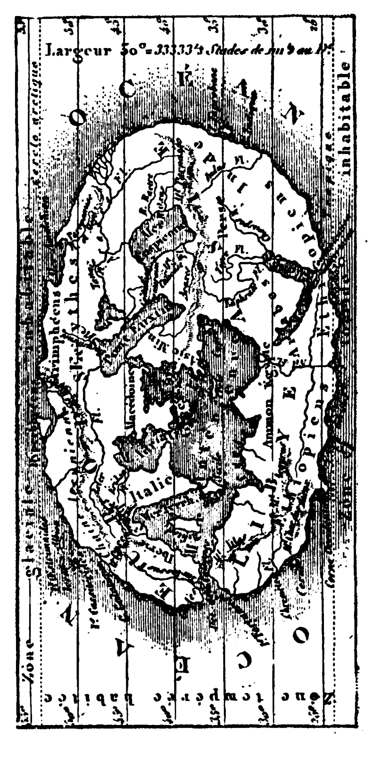
Le voyage d'Hercule aux côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique et les expéditions des Phéniciens aux mêmes lieux s'expliquent facilement par les richesses métalliques de ces contrées.

Ces richesses dépassaient toute imagination; nulle part on ne trouvait l'or, l'argent, le cuivre et le fer à l'état natif dans de telles conditions d'abondance et de pureté. Si l'on en croit Aristote[2], les Phéniciens qui abordèrent à Tartasse sur le fleuve du même nom[3] y trouvèrent tant d'argent, que leurs navires ne pouvaient le contenir, et ils firent de ce métal leurs plus vils ustensiles.

D'après Polybe, cité par Strabon[4], les mines d'argent qui étaient aux sources du Bétis[5] occupaient, et cela tout le long de l'année, jusqu'à quarante mille ouvriers. On appelait la montagne où se trouvaient ces mines la *montagne d'argent, Arguros,* et le roi de cette contrée le *roi de l'argent, Arganthonios,* dont le nom nous a été conservé par Hérodote. Faut-il s'étonner après cela que

1. Strabon, liv. Ier, ch. III, § 2; liv. III, ch. Ier, § 8; ch. V, § 3 et 5.
2. Aristote, *Traité des merveilles.*
3. Aujourd'hui le Guadalquivir.
4. Strabon, liv. III, ch. II, § 10.
5. *Le même* que le Tartasse.

Posidonius [1] célèbre la fertilité du sol ibérique dans le langage le plus hyperbolique? Écoutez-le : « L'Ibérie,



Carte du monde d'après Aristote.

dit-il, n'est pas riche seulement par ce qu'elle montre ; elle l'est plus encore par ce qu'elle cache, et l'on peut dire en vérité que pour les Ibères ce n'est pas le dieu des Enfers, mais bien le dieu des richesses, que ce n'est

1. Voir le fragment cité par Strabon, liv. III, ch. II, § 9.

pas Pluton, mais bien Plutus, qui occupe les profondeı souterraines. »

Les richesses métalliques de certaines régions de l'Afrique n'étaient ni moins renommées ni moins considérables. D'abord l'Atlantis, au dire de Platon [1], foı nissait un métal particulier, du nom d'*oréichalcos* ou bronze de montagne; le fer s'y rencontrait aussi sur plusieurs points. Enfin Aristote nous apprend dans ses *Météorologiques* qu'il y avait vers les sources du Chrémétès et du grand Nil, autrement dit du Sénégal et du Niger, une autre montagne d'argent, un autre *Ar guros*.

Les mines d'or de ces deux pays étaient aussi abondantes et encore plus célèbres. La preuve, c'est qu'il y avait en Espagne, à l'époque même d'Hercule, un roi qui portait le nom de *Chrysaor,* le roi de l'or. De plus, Strabon [2] nous raconte que les torrents et les fleuves de l'Ibérie roulaient des paillettes d'or, parmi lesquelles se rencontraient quelquefois des pépites du poids d'une demi-livre et ayant à peine besoin d'être purifiées.

D'un autre côté, Hérodote nous dit la même chose du lac de *Cyraunis,* où les jeunes filles de l'endroit recueillaient les paillettes d'or au moyen de plumes enduites de poix, ce qui paraissait assez étrange à l'historien [3].

Mais ce n'est pas seulement dans les environs de l'Atlas qu'on trouvait ce précieux métal, on le rencontrait aussi et surtout dans les hautes régions du Sénégal, de la Gambie, du Rio Grande et du Niger Et si

1. Platon, *Critias.*
2. Strabon, liv. III, ch. II, § 8.
3. Berlioux, *les Atlantes*, p. 71.

les mines de l'Espagne, autrefois si riches, sont depuis longtemps épuisées, celles du Bouré et du Kantkan, de la Côte d'Or et du pays des Achantis sont toujours inépuisables, au dire des voyageurs contemporains qui les ont visitées.

Tous ces détails indiquent que les terres du couchant, de l'Espagne au Niger, furent célèbres à cause de leurs richesses métalliques. Ce sont ces richesses qui firent la réputation des Ibères et celle des Atlantes ou Libyens, et attirèrent dans leur pays tant d'invasions[1]. Héraclès et les Phéniciens allaient y chercher, non des pommes ni des oranges, mais des pépites d'or.

1. Berlioux, *les Atlantes*, p. 47, 48.



II

VOYAGE D'HIMILCON AUTOUR DE L'EUROPE

Quand l'empire colonial de Tyr s'écroula de toutes parts, vers l'an 700 avant notre ère[1], quand la mère patrie, paralysée par ses guerres, ne fut plus en état de protéger elle-même ses établissements, elle les mit sous la protection de Carthage, sa colonie la plus puissante, qui lui avait déjà succédé dans la Méditerranée et qui allait maintenant lui succéder dans l'Océan.

Maîtres ainsi du commerce de l'or et de l'argent, les Carthaginois voulurent l'être encore de celui du plomb et de l'étain. Ces métaux, qui venaient des îles Britanniques, après avoir traversé la Manche, étaient voiturés par terre, depuis les ports de la Gaule sur l'Océan, jusqu'à ceux de la Méditerranée. Les Carthaginois voulurent les recevoir de première main. A cet effet, vers l'époque d'Hannon[2], ils envoyèrent Himilcon, un autre de leurs amiraux, former des établissements dans les îles Cassitérides[3], en Hibernie[4] et dans l'île des

1. Voir plus bas dans le *Périple d'Hannon* comment cette date a été déterminée.
2. Voir Pline, *Histoire naturelle,* II, 67.
3. Scilly ou Sorlingues.
4. Irlande.

Albions [1]. Un poète latin du quatrième siècle de notre ère, Festus Avienus, nous donne quelques détails sur le voyage d'Himilcon, dans son ouvrage intitulé : *Oræ maritimæ* (*les Régions maritimes*).

« A l'endroit, dit-il, où l'eau profonde sort de l'Océan pour venir en se déroulant former notre Méditerranée, se trouve la mer Atlantique. Son abîme se déploie en un long contour et s'étend à l'infini. Souvent la nappe d'eau est si mince, qu'elle cache à peine les sables qu'elle recouvre. Au-dessus des ondes flottent des algues nombreuses, et là le bouillonnement des flots est arrêté par la vase. Une foule de monstres nagent dans toute l'étendue de la mer ; le grand effroi qu'ils inspirent remplit ces parages. Le Carthaginois Himilcon a rapporté qu'il les vit autrefois sur l'Océan et qu'il les connut par expérience.

« A l'entrée du détroit sont les Colonnes de l'infatigable Hercule, Abyla et Calpé, Calpé sur la rive espagnole, Abyla sur la rive africaine. Séparés par la mer, ces deux monts orgueilleux portent jusqu'aux astres leur front superbe ; le rigoureux vent du nord mugit autour d'eux, mais ils se tiennent inébranlables. Au delà de ces Colonnes, du côté de l'Europe, les Carthaginois occupèrent autrefois des bourgs et des villes. Sur la côte ibérique est la ville de Gadir. Elle fut d'abord appelée Tartessus : c'était jadis une grande et riche cité ; maintenant elle est pauvre, humble, dépouillée ; maintenant c'est un monceau de ruines. Pour nous, excepté le culte d'Hercule, nous n'y avons rien

1. *Angleterre.*

ı de remarquable : c'est une île que le Tartessus embrasse de toutes parts de ses flots, car ce fleuve a plu- ieurs courants à cet endroit. Il descend du mont *Ar- ᵹentarius,* l'ancien *Arguros,* ainsi nommé à cause de son éclat : l'argent resplendit sur ses flancs ; il fait surtout jaillir la lumière dans les airs quand le soleil frappe de ses rayons sa tête élevée. Le Tartessus roule des flots chargés de parcelles d'argent et apporte aux villes ce riche métal.

« Beaucoup plus au nord, après avoir remonté toute la côte ibérique et une partie de la côte gauloise, se dresse en face, au milieu des flots de l'Océan, le sommet de cette haute montagne que l'antiquité a nommée Cassius, d'où la langue grecque a tiré autrefois le mot *cassiterus,* qui veut dire *étain.* C'est tout près de là qu'apparaissent les îles Cassitérides avec leurs vastes plaines, avec leurs riches mines d'étain et de plomb. Elles sont très peuplées ; leurs habitants ont le cœur fier, l'habileté qui amène le succès, la passion innée du commerce. Leurs barques, connues de la mer, la troublent au loin. Ils sillonnent l'abîme de l'Océan fécond en monstres. Ils ne savent point construire des vaisseaux avec le pin et l'érable ; ils ne font point, suivant l'usage, des barques avec le sapin recourbé ; mais, chose singulière, ils façonnent toujours leurs esquifs avec des peaux cousues ensemble, et c'est sur du cuir qu'ils parcourent souvent le vaste Océan.

« Des îles Cassitérides à celle d'Hibernie, que les anciens appelaient île Sacrée, il y a pour un vaisseau une navigation de deux jours. Cette île élève au milieu des *flots sa vaste* surface : la nation hibernienne l'habite

sur une grande étendue. Près d'elle on rencontre l'île des Albions. Là des brouillards épais cachent aux habitants la voûte du ciel ; le jour est sans transparence ; jamais le souffle des vents n'y vient, comme partout ailleurs, éclaircir le ciel en dissipant les nuages ; une lourde brume s'étend sur la terre. C'était la coutume des Tartessiens de faire du commerce dans ces îles ; de même, les colons de Carthage visitaient ces mers. Le Carthaginois Himilcon, qui avait fait lui-même l'expérience de cette navigation, rapporte qu'il mit quatre mois pour aller de l'embouchure du Bétis ou Tartessus jusqu'en Angleterre : ainsi nul souffle ne vient pousser le vaisseau, ainsi les eaux de cette mer paresseuse demeurent immobiles. Il ajoute que des algues nombreuses s'élèvent du fond des abîmes et souvent retiennent le vaisseau comme ferait une haie ; toutefois, dit-il, la mer n'est qu'une surface sans profondeur ; à peine si une légère couche d'eau recouvre le sol : çà et là rôdent toujours des animaux marins, des monstres nagent au milieu des vaisseaux, qui se traînent lentement et péniblement, et cependant les Carthaginois avaient coutume de construire pour cette mer des vaisseaux à fond plat, afin que l'esquif, offrant une carène plus large, pût glisser sur la mer la moins profonde[1].

« Si maintenant de ces îles on pousse plus avant dans la mer, vers les climats glacés, on aborde au pays

1. Si cette partie de l'océan Atlantique présentait réellement cet aspect du temps d'Himilcon, il faut avouer que les choses ont bien changé. On ne trouve plus d'algues à cet endroit ; les baleines et les phoques, que les Basques chassaient encore au moyen âge, ont également disparu de ces parages ; enfin la profondeur de l'eau s'est considérablement augmentée.

désolé d'une peuplade ligurienne. Des Liguriens, chassés de leur patrie par des circonstances qu'amène souvent la fortune, vinrent en ces lieux, presque partout hérissés de ronces : c'est un sol pierreux ; on y voit des roches escarpées, des monts menaçants qui vont toucher le ciel. Longtemps la tribu fugitive vécut dans les fentes des rochers, loin des eaux ; elle craignait la mer, qui lui rappelait d'anciens dangers ; puis, son audace croissant avec la sécurité, les loisirs du repos l'amenèrent à sortir de ses hautes demeures pour descendre vers le rivage.

« Mais revenons aux Colonnes d'Hercule, dont nous avons déjà parlé. De ces Colonnes en allant vers l'occident, on trouve un abîme sans fin ; la mer s'étend au loin, les flots se prolongent : ainsi le rapporte Himilcen. Nul n'a conduit ses vaisseaux vers cette mer ; car on y manque de vents qui poussent le navire, aucun souffle du ciel ne vient en seconder le mouvement ; de plus, l'air est couvert d'un manteau de brouillards, une brume éternelle enveloppe la mer, le jour est continuellement obscurci par des nuages [1].

« Tel est l'Océan dont l'immense ceinture entoure l'univers : c'est la plus grande des mers ; c'est l'abîme qui embrasse les rivages, le réservoir de la mer Intérieure, c'est le père de notre Méditerranée ; ses flots vagabonds, s'élançant vers les côtes, y creusent des golfes innombrables. Il y en a quatre plus célèbres que les autres : le premier, c'est celui du couchant,

1. C'est cette mer sans fin que les Atlantes avaient traversée dès la plus haute antiquité et que Christophe Colomb à son tour traversera bien des siècles plus tard, pour arriver au nouveau monde, vaste continent, appelé depuis l'Amérique, du nom d'Améric Vespuce, navigateur florentin.

autrement dit la mer Atlantique, il s'étend au loin; le second, plus petit que le premier, plus grand que les deux autres, est celui d'Hyrcanie ou mer Caspienne; puis le golfe Persique, enfin le golfe Arabique, sous la tiède haleine du Notus. Le premier doit à une ancienne coutume le nom d'Océan, et à une autre celui de mer Atlantique. Ces détails, transmis à travers les siècles par les annales puniques, nous les transmettons à notre tour. »



III

VOYAGE DE PYTHÉAS EN ISLANDE

ET A LA MER BALTIQUE

Longtemps après, vers le milieu du quatrième siècle avant Jésus-Christ, un Grec d'origine, sinon de naissance, devait refaire le voyage d'Himilcon et pousser même beaucoup plus loin que lui dans la direction du nord de l'Europe : c'est Pythéas.

Pythéas était de Marseille, la ville des Gaules la plus renommée pour son commerce, la rivale d'Athènes et de Carthage avant d'être l'alliée de Rome. Comme la plupart des grands navigateurs, il était né sur les bords de la mer, et c'est à la vue des flots bleus de la Méditerranée, un beau jour de soleil, quand l'âme et la pensée s'élancent au delà des espaces infinis, que sa vocation dut naître et qu'il forma sans doute le projet, très hardi pour son époque, de faire le tour de l'Europe. On eût dit que, par un secret pressentiment de sa destinée, il s'était préparé d'avance à sa noble carrière par l'étude des sciences exactes, notamment de l'astronomie, qui seule permet aux marins de se reconnaître et de s'orienter dans la nuit. Son enthousiasme fut d'ailleurs merveilleusement servi par les circonstances et encouragé par sa ville natale.

Fondée 600 ans avant Jésus-Christ par une colonie

phocéenne, Marseille avait, dès son origine, tourné ses vues vers le commerce maritime. Son incomparable situation sur la Méditerranée et son isolement des premiers jours lui en avaient fait une nécessité. Elle se renferma d'abord dans la Méditerranée, la mer Tyrrhénienne, la mer Adriatique et l'Archipel; puis, déployant ses ailes comme l'oiseau qui sort de son nid, elle franchit le détroit de Gadès et pénétra dans l'Océan espagnol jusque dans la fertile vallée du Tartesse, dont les Phocéens, ses ancêtres, lui avaient montré la route. Plus tard, les voyages d'Hannon et d'Himilcon lui ayant fait connaître les richesses métalliques de l'Afrique, de l'Espagne et du nord de l'Europe, elle voulut à son tour visiter ces lointaines contrées et y fonder des établissements. Elle chargea donc deux de ses amiraux de cette périlleuse entreprise. Euthymène s'embarqua le premier. Il avait la mission spéciale d'aller, sur les traces d'Hannon, explorer les rivages africains de l'Océan pour découvrir les régions d'où les Carthaginois tiraient la poudre d'or. Mais il ne dépassa pas l'estuaire de la Gambie. C'est du moins ce qui semble résulter des quelques phrases que les auteurs anciens nous ont conservées de sa relation, aujourd'hui perdue, comme le sont d'ailleurs celles de son compatriote et émule Pythéas.

Pythéas partit à son tour du port de Marseille, et, voguant de cap en cap, il longea les bords de la Méditerranée jusqu'au détroit de Gadès. A la sortie du détroit, il remonta vers le nord dans la direction qu'avait suivie Himilcon. Il côtoya successivement l'Hispanie, l'Aquitaine, l'Armorique, parcourut la Manche, entra par le Pas de Calais dans la mer du Nord et parvint *jusqu'à* Thulé, « aux limites du monde habité. Cette

île, dit-il, est située à six journées de navigation au nord de la Bretagne et dans le voisinage même de la mer Glaciale. La durée du jour y est de vingt-quatre heures; le soleil ne quitte pas l'horizon [1]. Au delà de cette île se trouve une autre région où l'on ne rencontre plus la terre proprement dite, ni la mer, ni l'air; mais à leur place un composé de ces trois éléments, une espèce de matière assez semblable au poumon marin [2], et dans laquelle il n'est possible à l'homme ni de poser le pied ni de naviguer [3] ».

C'est surtout ce passage de son récit qui a valu a Pythéas les railleries et les injustes dédains de Polybe et de Strabon.

« Sur l'île de Thulé, dit ce dernier, nos renseignements sont peu sûrs, vu l'extrême éloignement de cette contrée, qu'on nous représente comme la plus septentrionale de toutes les terres connues. Le seul auteur qui en parle est Pythéas, que tout le monde connaît pour le plus menteur des hommes. Les autres voyageurs qui ont visité la Bretagne et Iernê ne disent mot de Thulé, bien qu'ils mentionnent différentes petites îles groupées autour de la Bretagne. Or, à voir comme Pythéas a menti en parlant des contrées qui nous sont familières, il est évident qu'il n'a guère pu dire la vérité et qu'il a dû mentir encore davantage en parlant des extrémités mêmes de la terre, notamment de Thulé et des îles voisines [4]. »

1. Ce qui suppose 69° 30' de latitude septentrionale. Ce pays est l'Islande, située entre les 65° et 67° de latitude. Pline, liv. II, ch. LXXV.
2. Sorte de zoophyte spongieux.
3. Strabon, liv. Ier, ch. IV, §§ 2 et 3; liv. II, ch. I, § 18; liv. II, ch. IV, § 2; liv. II, ch. V, § 8.
4. Strabon, liv. Ier, ch. IV, § 3; liv. IV, ch. V, § 5.

Ce qui indispose par-dessus tout Polybe, ce qu'il ne peut accepter, c'est le soi-disant conte du poumon marin [1]. « On s'étonne, en vérité, s'écrie-t-il, de voir Pythéas faire tant de dupes avec des mensonges aussi grossiers et dignes tout au plus de charlatans de profession... Et notez que cette matière semblable au poumon marin, Pythéas dit l'avoir vue de ses yeux, tandis qu'il avoue n'avoir parlé de tout le reste que sur ouï-dire ! Puis à ce premier conte il ajoute celui-ci : qu'une fois revenu de Thulé, il parcourut encore en Europe tout le littoral de l'Océan, de Gadira jusqu'au Tanaïs [2]. »

En effet, et n'en déplaise à Strabon et à Polybe, à peine revenu de l'Islande, Pythéas entreprit un second voyage dans l'intérêt du commerce marseillais.

L'ambre jaune était parmi les anciens un article de grande valeur. On en fabriquait une foule d'objets, comme, par exemple, des vases, des statues, et, plus que toute autre chose, des colliers et des bracelets fort recherchés. Or, si on en trouvait sur les côtes de la Mauritanie, dans le voisinage du lac Cephesias, c'est principalement sur les bords de la mer Baltique qu'on le recueillait en quantité. Les peuples de ces parages le vendaient aux Germains, qui à leur tour le vendaient aux Gaulois et aux Illyriens [3].

Marseille voulut savoir comment se faisait la pêche

1. Ce fameux poumon marin, qui échauffe tant la bile de Polybe, était tout simplement la mer Glaciale, à laquelle les Norvégiens donnent encore aujourd'hui le nom de Leberzée, mer du Poumon, à cause de ses glaces flottantes, dont la superficie extérieure est comme spongieuse.

2. Voir dans Strabon, liv. II, ch. IV, § 1er.

3. *Pline*, liv. IV. ch. XIII; liv. XXXVII, ch. XI.

et l'exploitation de ce précieux bitume, et c'est pour ce motif qu'elle envoya Pythéas dans la mer Baltique.

Pythéas partit, et suivant dans ce second voyage la même route que pour le premier, il longea toute la côte occidentale de la Méditerranée et de l'Océan, pénétra dans la Manche et de là, par le Pas de Calais, dans la mer du Nord ; mais, tournant cette fois à droite, il entra par le détroit du Sund dans la mer Baltique, qu'il parcourut jusqu'à l'embouchure d'un fleuve auquel il donna le nom de Tanaïs [1]. Ce fut le terme de ses courses.

Pythéas rendit compte de ses découvertes dans deux ouvrages en grec dont il ne reste que des fragments dans quelques auteurs anciens, notamment dans Strabon et Pline. Le premier, ou *Description de l'Océan*, contenait la relation de son voyage à Thulé, et le second, sous le titre de *Période* ou *Périple*, celle de son expédition dans la mer Baltique.

Dans l'une et l'autre de ces relations, l'auteur racontait ce qu'il avait vu de remarquable, et Strabon lui-même, qui à chaque instant le traite de menteur et de charlatan [2], est forcé de convenir que notre Marseillais ne s'écarte point de la vérité lorsqu'il parle de la nature des pays septentrionaux, de la qualité des terres et des mœurs des habitants. Il a su, dit-il [3], ac-

1. C'est vraisemblablement la Vistule ou la Dwina. La quantité d'ambre que l'on trouve sur les bords de ces deux rivières donne beaucoup de fondement à cette conjecture. En tout cas, il ne peut être question ici, comme le croit Polybe, du Tanaïs (le Don), qui se décharge dans le Palus-Méotide (mer d'Azof).

2. Strabon, liv. Ier, ch. IV, §§ 3 et 9; liv. II, ch. III, § 5; liv. IV, ch. V, § 5.

3. *Liv. IV, ch. V, § 5.*

commoder avec assez de vraisemblance ses fictions aux données de l'astronomie et de la géographie mathématique, dans les lignes suivantes :

« L'île de Bretagne est presque toute en plaines et en bois; dans maints endroits pourtant le sol s'y élève sensiblement. Elle produit du blé, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, et ce sont là ses principaux articles d'exportation. Les Bretons sont plus grands que les Celtes... Pour villes, ils ont leurs bois, où ils élèvent de simples cahutes pour eux-mêmes à côté des étables de leurs troupeaux. Le climat de la Bretagne est plutôt pluvieux que neigeux; même par les temps clairs, le brouillard y dure assez pour ne laisser voir le soleil en tout que trois ou quatre heures du milieu du jour [1]...

« Il y a dans le voisinage de la Bretagne d'autres îles encore, mais de peu d'étendue; une seule entre toutes est considérable, c'est l'île d'Ierné. Ses habitants sont encore plus sauvages que ceux de la Bretagne, car ils sont anthropophages en même temps qu'herbivores [2]...

« A Thulé et dans les régions voisines de la zone glaciale, les habitants ne connaissent, en fait de plantes et de fruits, aucune de nos espèces cultivées; en fait d'animaux domestiques, ils manquent complètement des uns et ne possèdent qu'un très petit nombre des autres; ils se nourrissent de fruits sauvages, les seuls qui puissent y croître, de légumes et de racines; leur boisson habituelle est une liqueur tirée du miel et du froment; faute d'un soleil sans nuages, ils battent leur

1. *Liv.* IV, ch. v, § 2.
2. *Strabon*, liv. IV, ch. v, § 4.

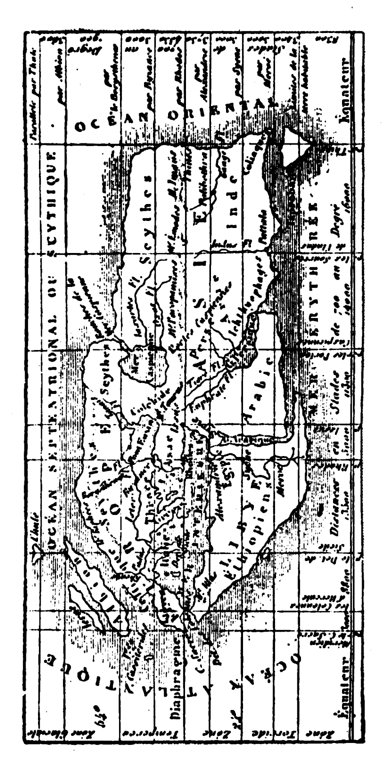
blé dans de grands bâtiments couverts, les pluies et le manque de chaleur ne leur permettant pas l'usage des aires [1]. »

A ces détails sur l'histoire naturelle et sur les mœurs des peuples, Pythéas joignait le résultat de ses observations astronomiques. Le premier peut-être, et longtemps avant Posidonius, Strabon et Pline, il soupçonna la liaison constante du phénomène des marées avec le cours et les mouvements de la lune. Le premier, il découvrit que l'étoile polaire n'est pas au pôle même. Mais la plus célèbre de ses observations est celle qu'il fit à Marseille pour déterminer la latitude de cette ville, en comparant l'ombre d'un gnomon à sa hauteur au temps du solstice; sa mesure, d'une remarquable exactitude, ne diffère de celle d'aujourd'hui que de 4 secondes [2].

« Il paraît, dit Bougainville [3], qu'un des motifs de ses voyages avait été de reconnaître les côtes : objet important pour une nation commerçante comme était la sienne. Nous savons qu'il comptait cinq jours de navigation depuis Gadès, aujourd'hui Cadix, jusqu'au cap Sacré, nommé par les modernes cap Saint-Vincent [4]; ce qui ne peut avoir lieu qu'en naviguant terre à terre. Il avait fait la même chose le long des côtes extérieures de l'Espagne et de presque toute la Gaule; et suivant la même méthode, il estime la longueur de l'île Britannique en prenant depuis le cap Bélénium, le

1. Strabon, liv. IV, ch. v, § 5.
2. D'après Pythéas, la distance de Marseille à l'équateur était de 43° 17'. Elle est évaluée aujourd'hui à 43° 17' 4".
3. Célèbre navigateur français (1729-1811), qui exécuta un voyage autour du monde, dont il publia la relation.
4. *Strabon, liv. III*, ch. II, § 11, *sub fine*.

cap Corwall, le plus avancé vers l'occident; mais, comme il n'avait pas fait le tour entier de l'île, il ne donnait son estimation que pour une conjecture.



Carte du monde d'après Ératosthène.

« Ératosthène et Hipparque avaient suivi ses mesures pour déterminer les latitudes de l'Espagne, de la Gaule et de l'île Britannique; et la justesse de leurs déterminations, vérifiées presque toutes dans la suite,

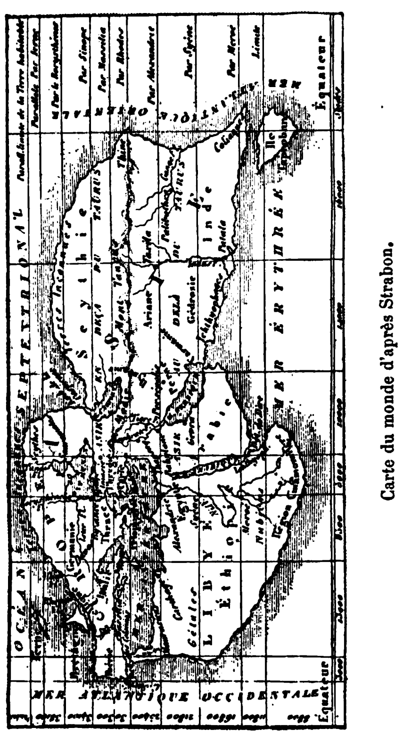
nous montre quelle devait être l'exactitude des observations de Pythéas. Strabon, qui se déchaîne en toute occasion contre ce voyageur, reproche aux deux astronomes la confiance qu'ils ont eue dans ses relations[1] et prétend réformer leurs latitudes. Mais la fausseté visible de celles qu'il y substitue suffit pour le réfuter; je n'en citerai que deux exemples.

« Le premier est la situation qu'il donne à l'île d'Hierne, aujourd'hui l'Irlande[2] : il la place au nord de l'île Britannique, dont la partie septentrionale est, dans son système, sous le 52° de latitude, c'est-à-dire plus avancée d'environ 6 degrés vers le midi qu'elle ne l'est réellement. Il déclare que Hierne est presque inhabitable, à cause de la rigueur du froid; et c'est dans cette île qu'il pose les bornes septentrionales de l'univers.

« Le second exemple[3] est la communication qu'il imagine entre la mer Caspienne et l'Océan, quoique Hérodote[4] eût formellement assuré que la première est un bassin fermé de toutes parts et sans aucune issue apparente, et que son sentiment eût été suivi par Aristote, qui l'avait fait vérifier. Des idées si peu justes donnaient-elles à Strabon le droit de taxer, comme il fait, d'ignorance et de mensonge tous les géographes qui l'ont précédé? On voit avec peine qu'un homme qui joignait à beaucoup d'esprit une vaste érudition ait pu tomber dans des erreurs si grossières, par la seule envie de contredire des écrivains célèbres. »

1. Strabon, liv. II, ch. IV, § 2.
2. Liv. II, ch. V, § 8; liv. IV, ch. V, § 4.
3. Strabon, liv. XI, ch. VI, § 1er.
4. *Hérodote, liv.* Ier, ch. CCII, CCIII.

Pour achever de justifier Pythéas, il importe de répondre encore à deux objections de Polybe, rapportées par Strabon, et qui attaquent la vérité des voyages



Carte du monde d'après Strabon.

mêmes. Voici la première[1] : « Il est incroyable qu'un simple particulier, notoirement pauvre, ait trouvé les moyens de parcourir, soit par mer, soit par terre, de

1. *Strabon*, liv. II, ch. IV, § 2.

si énormes distances. » La seconde[1] est formulée dans les termes suivants : « Scipion ayant interrogé au sujet de l'île Britannique des négociants de Marseille, de Narbonne et de Corbillon-sur-Loire, aucun d'eux ne put le renseigner sur cette contrée d'une façon tant soit peu satisfaisante; et c'étaient là pourtant les trois principales villes de commerce de la Gaule. »

Nous avons déjà répondu plus haut à la première objection, en disant que les voyages d'Euthymène et de Pythéas furent accomplis aux frais et en vertu d'une commission de la république, comme tant de voyages semblables l'avaient été avant, l'ont été depuis, et le sont encore de nos jours. Rien ne le prouve, mais tout l'indique : Marseille était la rivale de Carthage, elle lui disputait l'empire des mers et le commerce du monde; il est donc permis de supposer que c'est la connaissance qu'elle eut des expéditions d'Hannon et d'Himilcon, envoyés par ordre du Sénat, l'un vers le sud et l'autre vers le nord, qui lui fit concevoir le projet exécuté en son nom par Euthymène et par Pythéas. La jalousie des deux cités est trop manifeste; les motifs et les rapports du double voyage entrepris de part et d'autre sont trop évidents pour ne pas rendre cette conjecture plausible.

Arrivons maintenant à la seconde objection; il n'est pas plus difficile d'y répondre qu'à la première. Les négociants de Marseille, de Narbonne et de Corbillon-sur-Loire[2] auraient très bien *pu*, s'ils avaient *voulu*, donner à Scipion les renseignements qu'il désirait sur

1. Liv. IV, ch. II, § 1er.

2. On n'a pu parvenir, jusqu'à présent, à déterminer la position de cette *ville, l'une des* plus puissantes de l'ancienne Gaule, au dire de Polybe.

l'île Britannique; mais ils feignirent de ne pas savoir ce qu'ils savaient à merveille, aussi bien que personne : c'est qu'ils avaient tout intérêt à faire les ignorants, à ne pas indiquer le pays des riches mines d'étain et de plomb, à cacher soigneusement la route qui y menait. A Sidon, à Tyr et à Carthage, il était expressément défendu, sous peine de crime de lèse-patrie, de dévoiler les mystères du commerce national. Aussi, les capitaines de vaisseaux, quand ils étaient surpris, se faisaient-ils échouer pour ne pas apprendre le chemin de leurs comptoirs. Témoin ce patron de navire gadirite, « qui, se voyant suivi par un bâtiment romain, se fit échouer volontairement et par pure jalousie nationale sur un bas-fond, où il savait entraîner les Romains à une perte certaine; mais ayant réussi, lui, à s'échapper du milieu de ce naufrage général, il fut indemnisé par le trésor public de la perte de ses marchandises[1]. » Comme on le voit par ce passage, Strabon est le premier à nous dire que le commerce était pour les peuples de l'antiquité un secret d'État, et il trouve étonnant après cela que les Marseillais aient caché à Scipion, l'un des principaux personnages de Rome, la source d'un trafic aussi considérable et aussi avantageux que l'était celui de l'étain en particulier. Mais c'était à la fois leur devoir et leur intérêt de se taire, et en cela ils ne faisaient qu'imiter l'exemple des Phéniciens et des Carthaginois.

Les objections de Polybe, si complaisamment reproduites par Strabon, n'ont donc aucune valeur contre la réalité des voyages de Pythéas au cercle polaire et à la mer Baltique.

1. *Strabon*, liv. III, ch. v, § 11.

« Si ces écrivains, dit encore Bougainville, avaient été moins prévenus contre lui; s'ils avaient fait, en le critiquant, plus d'usage de ce jugement profond qu'on admire en eux; s'ils avaient examiné ses ouvrages avec cette attention scrupuleuse que l'on doit à tout ce que l'on veut critiquer, ils auraient rendu plus de justice à ce célèbre Marseillais. Non qu'ils dussent épargner ce que ses relations pouvaient contenir de répréhensible : car je ne prétends pas qu'elles fussent exemptes de fautes. Nous en reconnaissons quelques-unes dans le peu de fragments qui nous en restent, et sans doute ce n'étaient pas les seules.

« Étranger dans les pays qu'il a décrits, il n'avait eu ni le temps ni la facilité de vérifier ce que lui disaient les habitants; il vivait dans un siècle rempli de préjugés sur les matières physiques; enfin il était Grec et voyageur : que de sources de méprises et peut-être de fictions ! Mais ces méprises que produit une ignorance qu'on ne peut pas même blâmer, ces fictions de détail que sème dans une relation l'amour du merveilleux, autorisent-elles à rejeter un fond de vérité qui fait l'essentiel de l'ouvrage ? En remarquant ces fautes, de quelque genre qu'elles fussent, en condamnant même avec sévérité celles qui méritaient de l'être, il fallait louer l'exactitude des observations de Pythéas, et faire sentir le mérite de ses voyages et de ses découvertes ; il fallait, en un mot, le représenter comme un homme auquel on ne peut refuser l'honneur d'avoir établi le premier la distinction des climats par la différente longueur des jours et des nuits, et frayé la route vers des contrées qu'on croyait inhabitables. »

IV

PÉRIPLE[1] D'HANNON AUTOUR DE L'AFRIQUE

On croit généralement que les Portugais Barthélemy Diaz et Vasco de Gama ont été les premiers à doubler le cap des Tempêtes ou de Bonne-Espérance.

C'est une erreur. Nous verrons dans la suite de ce travail que tout au moins les Phéniciens avaient, dès la plus haute antiquité, fait le tour de l'Afrique. Malheureusement l'histoire de leurs expéditions maritimes n'est pas arrivée jusqu'à nous, elle s'est perdue avec les documents que renfermaient les archives de Tyr et de Sidon. Il ne reste plus rien aujourd'hui du monde phénicien, si ce n'est des légendes merveilleuses sur la grandeur et l'audace de ses entreprises. Et il en serait de même du monde punique si un Grec inconnu, visitant un jour Carthage, ne nous eût conservé, en le traduisant, le fameux *Périple* d'Hannon, dont le texte, gravé sur des tables de bronze, se trouvait dans le temple de Saturne.

Et encore il y a gros à parier que cet écrit ne nous est point parvenu intact, dans sa pureté primitive; qu'il

1. Περίπλους, navigation autour, relation d'un voyage autour d'un pays.

a été, nous ne dirons pas altéré ou dénaturé, car il porte dans ses parties les plus essentielles tous les caractères d'une authenticité incontestable, mais qu'il a été mutilé, tronqué dans un ou plusieurs endroits.

Néanmoins, tel qu'il est, c'est peut-être le plus beau morceau de l'antiquité et en même temps le plus précieux, en ce sens du moins qu'il représente à lui seul toute la littérature phénicienne et qu'il éclaire d'une vive lumière l'histoire coloniale de Tyr et de Carthage.

Seulement il s'agit de le comprendre : c'est pour ne pas l'avoir suffisamment compris ou étudié que la plupart des commentateurs sont tombés dans les plus graves erreurs, et qu'aucun d'eux n'a su déterminer l'époque précise de cette mémorable expédition.

Pline a dit[1] : « Au temps de la puissance et de la prospérité de Carthage, Hannon, un de ses amiraux, reçut l'ordre de faire le tour de l'Afrique. »

Les uns, se laissant égarer par ce passage du naturaliste, ont placé le voyage d'Hannon au temps de l'invasion d'Agathocle en Afrique ou des victoires d'Annibal en Italie, sous prétexte qu'à ces deux époques Carthage était florissante et gouvernée par des Hannon. Mais l'argument ne porte pas, d'abord parce qu'on trouve des chefs de ce nom dans tous les siècles connus de l'histoire punique, et ensuite parce que la *ville neuve* n'avait pas, grâce à sa situation exceptionnelle, attendu tout ce temps-là pour se développer.

La preuve, c'est que les autres commentateurs, faisant remonter la fondation de *Kambé*[2] jusqu'à 1250 environ avant l'ère chrétienne, font vivre l'auteur du *Péri-*

1. Liv. V, ch. 1er.
2. *Voir*, sur la fondation de Carthage, notre volume sur la Tunisie.

ple vers l'an 1000, prétendant qu'un intervalle de deux siècles avait suffi et au delà pour élever Carthage à un haut degré de puissance, pour lui permettre de fonder des colonies lointaines et d'entreprendre de longs voyages.

Eh bien, ni les uns ni les autres ne sont dans le vrai.

Si au lieu de s'attacher, comme on l'a fait à tort, à une ou deux phrases extrêmement vagues d'un auteur ancien, on avait attentivement examiné le *Périple,* on y aurait vu ce qu'on n'a pas su y voir, on y aurait trouvé que le voyage fut entrepris lors de la ruine de Tyr, au moment où son empire colonial s'écroula et où Carthage en recueillit la succession.

Cela ressort avec la dernière évidence de la relation même.

En effet, Hannon nous dit que des trente mille colons répandus par lui sur les rivages africains de l'Océan, un petit nombre seulement fut installé dans des stations nouvelles, mais que la majeure partie avait été établie dans des villes déjà existantes et naguère encore occupées par les Phéniciens.

Ce simple détail nous indique la date de l'entreprise; il nous montre que l'expédition eut lieu vers l'an 700 avant notre ère, au moment où Tyr, ne pouvant plus ni surveiller ni protéger ses colonies, venait de les abandonner à un peuple de même race.

C'est Hannon qui avait été chargé d'aller en prendre possession au nom de Carthage.

L'entreprise, hardie en tout temps, était des plus périlleuses à une époque où sans boussole, avec une imparfaite connaissance du ciel et de frêles barques

souvent conduites à la rame, il fallait affronter le tempêtes du cap de Bonne-Espérance, si longtemps l. borne redoutable des navigateurs modernes. Hannon ne se laissa pas rebuter par les dangers de l'aventur et se lança bravement dans l'inconnu. Voici, d'après le traducteur grec dont nous avons parlé plus haut, comment il raconte lui-même son expédition :

VOYAGE PAR MER ET PAR TERRE AU DELA DES COLONNES D'HERCULE, FAIT PAR HANNON, ROI[1] DES CARTHAGINOIS, QUI, A SON RETOUR, VOUA DANS LE TEMPLE DE SATURNE LA RELATION SUIVANTE :

« Le sénat de Carthage nous ayant donné l'ordre de faire un voyage au delà des Colonnes d'Hercule[2] pour y jeter des colonies liby-phéniciennes[3], nous mîmes en mer avec une flotte de soixante vaisseaux à cinquante rames, ayant à bord environ trente mille personnes, tant hommes que femmes, une grande quantité de vivres et d'autres provisions nécessaires.

« La première ville que nous fondâmes sur la côte de la Libye[4], à la sortie du détroit et à deux jours de navigation de ce point, fut celle de Thymiaterium, qui domine une grande plaine. »

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire remarquer

1. Les Grecs ont quelquefois appelé du nom de roi les chefs que nous connaissons sous celui de suffètes. Les suffètes étaient au nombre de deux et changeaient tous les ans.

2. Comme nous l'avons déjà vu, les anciens donnaient le nom de Colonnes d'Hercule aux deux montagnes de Calpé et d'Abyla, qui se trouvent à l'entrée du détroit de Gibraltar. Ces deux montagnes sont celles de Gibraltar et de Ceuta.

3. Populations formées de Carthaginois et de Libyens.

4. *Le nom* de Libye s'appliquait à toute l'Afrique.

qu'Hannon n'indique pas toujours la durée de sa marche, comme on le verra dans la suite ; ici, par exception, il la donne. Pour retrouver l'emplacement de Thymiaterium, il suffit donc de faire un simple calcul de distance. La vitesse des vaisseaux carthaginois étant la même que celle des vaisseaux normands, ou à peu près, deux journées de navigation, en partant du cap Spartel, conduiraient jusqu'à l'embouchure de la rivière Salé, sous la ville de même nom.

« De là, cinglant à l'ouest, nous fîmes le cap Soloé, promontoire couvert d'arbres touffus, où nous élevâmes un autel à Neptune. »

Le cap Soloé passait anciennement pour un des plus célèbres de la côte atlantique, et il devait, en effet, avoir une importance exceptionnelle, puisqu'il en est question dans la plupart des auteurs anciens. Bougainville, l'illustre navigateur, l'identifie avec le cap Cantin de nos cartes.

Hannon dit que le cap Soloé était couvert d'arbres. Les Maures, de leur côté, appellent le cap Cantin cap du Bois de palmiers. Cette similitude de détails semblerait donner raison à Bougainville ; mais M. Berlioux a établi, de la façon la plus incontestable selon nous, que le cap Soloé répond au cap Ghir, très important aussi et très boisé, puisqu'il forme l'extrémité de l'Atlas, la montagne légendaire de l'Afrique. C'était, en effet, l'endroit qu'Hannon devait choisir pour y élever un autel. Jusque-là il avait vogué dans une mer connue des flottes carthaginoises ; mais à partir de là ou non loin, vers l'entrée du désert, allaient commencer pour lui les dangers de la navigation, et c'est pour les conjurer et pour obtenir le succès de son entreprise qu'il se recom-

mande au dieu tout-puissant de la mer, en accomplissant son acte religieux.

« Du cap Soloé, dirigeant notre course à l'est, nous atteignîmes, après une demi-journée de navigation, la hauteur d'un lac voisin de la mer et rempli de grands roseaux ; une multitude d'éléphants et d'autres animaux sauvages en fréquentaient les bords. »

En suivant le littoral africain depuis les Colonnes d'Hercule, on ne rencontre, dit M. Berlioux, qu'un seul golfe où l'on puisse naviguer une demi-journée dans la direction de l'est. C'est l'ancien golfe des Atlantes, qui se creuse au sud du cap Ghir.

C'est vers le fond de ce golfe, dans la vallée du Sous, que se trouvait, d'après l'éminent géographe, le bassin marécageux fréquenté par les éléphants.

« A un jour de navigation de cet étang se trouvent les villes maritimes de Karikon Teikos, de Gutté, d'Acra, de Melitta et d'Arambys, où nous laissâmes des colons. »

Les cinq villes ci-dessus désignées formaient la partie principale du domaine phénicien au nord-ouest de l'Afrique ; elles étaient situées entre le Sous et le Draa, le Lixos d'Hannon, dont il est question ci-après.

« Continuant ensuite notre route, nous arrivâmes au grand fleuve Lixos, qui descend de la Libye. Des Lixites faisaient paître leurs troupeaux dans le voisinage. Nous séjournâmes quelque temps parmi ces nomades, amis de Tyr et depuis de Carthage. »

Ce sont ces Lixites, ces hommes de l'Atlas, familiers de l'Océan, qui vont maintenant piloter Hannon et lui montrer la route. Et ils la connaissent pour l'avoir plus *d'une* fois parcourue avec les Tyriens : ni les golfes,

ni les fleuves, ni les montagnes, ni les peuplades riveraines, rien ne leur est étranger; ils savent le nom de tout.

« Au-dessus de ces peuples habitent des Éthiopiens sauvages, dans une région pleine de bêtes fauves et entrecoupée de hautes montagnes, où le Lixos prend sa source. Dans les cavernes de ces montagnes vivent des Troglodytes, hommes d'une forme étrange et plus légers que les chevaux à la course. Voilà du moins ce que racontaient les Lixites. »

On trouve encore dans certaines parties de l'Afrique septentrionale des Troglodytes, c'est-à-dire des hommes qui habitent des cavernes ou des souterrains. Ainsi par exemple chez les Khroumirs, dans la tribu des Hamran, il y a tout un village dont les habitants ont leurs demeures creusées dans les flancs d'un rocher, où ils nichent comme des oiseaux de proie[1].

« Après avoir pris, en nous rembarquant, des interprètes chez les Lixites, nous longeâmes le désert: deux journées de navigation au sud et une à l'est nous conduisirent au fond d'une espèce de golfe où gisait une petite île de cinq stades de tour, qui reçut de nous le nom de Cerné: nous y établîmes une colonie. Là, examinant notre journal de voyage, nous reconnûmes que cette île devait être située à l'opposite de Carthage: la distance de Cerné aux Colonnes étant la même que celle de ce point à Carthage. »

La nouvelle Cerné, celle des Carthaginois, ne fut pas établie sur l'emplacement de l'ancienne Cerné, la capitale des Libyens ou Atlantes. Cette dernière, d'après

1. *Voir le Pays des Khroumirs* de l'auteur, p. 57.

Diodore de Sicile, s'élevait au sud de l'Atlas, sur l
bords du Triton *occidental*, qui lui servait de po
et la reliait à l'Océan par un canal navigable d
9 kilomètres. Ne pas confondre le Triton *occidental* de Diodore avec le Triton *oriental* d'Apollonius. Ces deux lacs occupaient une position symétrique aux extré mités de l'Atlas, sur le rebord méridional de cett chaîne; mais, comme nous venons de le dire, le pre mier se rattachait à l'Océan, tandis que le second, celui où le navire des Argonautes fut jeté par la tempête, communiquait avec la Méditerranée ou la Petite Syrte. Le Triton occidental ayant été vidé à la suite d'un tremblement de terre, l'antique Cerné se trouva ruinée par la même révolution, son port disparut, et la riche campagne dont elle était entourée se changea en un marais insalubre, où le *Périple* nous montre des troupeaux d'éléphants. Les Carthaginois, qui avaient entendu parler de cette célèbre capitale, en relevèrent le nom glorieux pour le donner à une de leurs colonies nouvelles, celle d'Hannon, qui est identique à l'île actuelle d'Herné dans la baie du *Rio de Ouro*. Cette opinion, qui est celle de M. Vivien de Saint-Martin, nous paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle a pour elle la similitude de nom et la conformité de direction et de distance. En effet, sauf une lettre, le nom est le même; en outre, suivant le *Périple*, la route du Lixus à Cerné se dirige pendant deux jours au midi et pendant un jour à l'est. Eh bien, pour aller du Draa à l'île d'Herné, les deux tiers du chemin partent vers le sud et l'autre tiers vers l'est; enfin il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour s'assurer qu'Herné est aussi éloignée des Colonnes d'Hercule

que ces mêmes Colonnes le sont de Carthage ; il n'en serait plus de même de l'île d'Arguin, avec laquelle plusieurs géographes ont voulu confondre Cerné. D'ailleurs le calcul a été fait par Bougainville, qui évalue la distance de Carthage au détroit à 400 lieues de 20 au degré. Eh bien, si l'on reporte cette distance de l'autre côté, on voit que c'est à peu de chose près celle de Ceuta à l'île d'Herné, Arguin se trouvant une soixantaine de lieues plus loin.

« De Cerné nous nous avançâmes jusqu'à l'embouchure d'un grand fleuve nommé Chrétès; en le remontant, nous rencontrâmes un lac avec trois îles plus considérables chacune que Cerné. Il nous fallut un jour de navigation pour parvenir jusqu'au fond de ce lac. Là s'élevaient de hautes montagnes peuplées de sauvages, vêtus de peaux de bêtes. Ces hommes des bois nous assaillirent à coups de pierres pour nous empêcher de débarquer. »

Les détails donnés par Hannon ne laissent aucun doute sur l'identité du Chrétès, le Chrémétès d'Aristote, avec le Sénégal. L'autre grand fleuve, à large embouchure, dont il va être question, c'est la Gambie : nous sommes, en effet, au pays des monstres, des crocodiles et des hippopotames ; tous les cours d'eau de cette région en sont infestés, depuis le Sénégal jusqu'au Rio Grande.

« Nous reprîmes la mer, et, poursuivant notre route, nous touchâmes à un autre grand fleuve à large embouchure, rempli de crocodiles et d'hippopotames. Là nous virâmes de bord pour regagner l'île de Cerné.

« De Cerné, recommençant notre voyage au sud, nous rangeâmes pendant douze jours la côte, occupée dans

toute son étendue par des Éthiopiens, qui fuyaient à notre approche. La langue de ces peuples n'était même pas entendue des Lixites, nos interprètes.»

Ce passage laisse supposer qu'Hannon était parti une première fois de Cerné avec quelques vaisseaux seulement, sans doute pour reconnaître les comptoirs phéniciens du Sénégal et de la Gambie et y déposer des colons. Cela fait, il était revenu à Cerné chercher le reste de ses vaisseaux pour recommencer sa navigation vers le sud, mais cette fois en prenant soigneusement connaissance du continent.

«Le douzième jour nous découvrîmes de grandes montagnes couvertes d'arbres odoriférants de toutes les espèces.»

On reconnaît ici sans peine le cap Vert et la côte sénégambienne avec ses arbres parfumés : palmiers, cocotiers, bananiers, citronniers, orangers, etc.

«Après avoir doublé en deux jours le cap qu'elles forment, nous nous trouvâmes dans une mer immense, bordée de plaines, d'où l'on voyait sortir, la nuit, par intervalles, des feux, les uns plus grands, les autres moindres.»

La baie immense dont il s'agit ici désigne clairement, selon nous, le vaste estuaire de la Gambie, qui forme une véritable mer.

«Nous renouvelâmes notre eau en cet endroit, et, ayant serré le rivage pendant quatre jours, nous entrâmes le cinquième dans un grand golfe appelé par nos interprètes la Corne du Couchant (Ἑσπέρου Κέρας, *Hesperi Cornu*). Dans ce golfe était une grande île, et dans cette île un lac salin renfermant un îlot. Étant descendus à terre, nous n'aperçûmes le jour que des forêts

où régnait une immense solitude ; mais la nuit nous vîmes un grand nombre de feux, et nous entendîmes le son des flûtes et des musettes, le bruit des cymbales et des tambourins, ainsi que les clameurs d'un peuple innombrable. Saisis de frayeur et recevant de nos devins l'ordre d'abandonner cette île, nous appareillâmes sur-le-champ. »

Le grand golfe de la Corne du Couchant, ainsi désigné par Hannon à cause de sa forme recourbée, semblable à une véritable corne, se retrouve dans le golfe, en effet très vaste, où débouchent le Rio Cacheo, le Rio Geba, le Rio Grande, le Rio Tambaly et le Rio Nunez. C'est là, au milieu des flots de l'Océan, à l'endroit même où se baigne aujourd'hui l'archipel des Bissagos, qu'était situé le fameux jardin des Hespérides à la voix harmonieuse. C'est là que l'Hercule tyrien était allé chercher les célèbres fruits d'or de la Fable, qui n'étaient ni des pommes ni des oranges, mais des pépites. Hannon y vint à son tour six ou huit siècles plus tard, et pour le même objet. Il mit pied à terre dans une île considérable, dit-il, ayant au milieu un lac salin et un îlot. Cette île n'a pas disparu, elle existe encore aujourd'hui, on l'appelle *Orango ;* elle est, en effet, très vaste, la plus vaste de l'archipel ; il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour s'en convaincre. En outre, elle a, comme autrefois, son lac et son îlot, et ses magnifiques forêts de palmiers, de cocotiers, de bananiers, de citronniers, d'orangers, de fromagers. Les détails donnés par Hannon sont d'une précision et d'une exactitude remarquables. Le Carthaginois ne donne pas dans le merveilleux. Tout ce qu'il dit, tout *ce qu'il raconte,* non seulement de l'île et de ses forêts,

mais encore des mœurs et des coutumes des habitants est vrai à des milliers d'années de distance, aussi vrai que jamais. En effet, le jour, les insulaires ne se montrent pas : ils restent dans leurs cases ou se retirent dans les bois pour éviter l'ardeur du soleil; il règne alors dans toute l'étendue de l'île un silence profond, semblable au silence redoutable des déserts. Mais avec la fraîcheur de la nuit et après dîner, ces sauvages sortent pour se livrer à leurs ébats, et alors ce sont des *you-you* épouvantables, des chants et des danses infernales aux sons de leurs instruments de musique, jusqu'à l'heure du coucher. A ce moment, ils allument de grands feux pour écarter de leur sommeil les insectes et les carnassiers, si nombreux dans cette région. Bien des siècles plus tard, en 1462, lorsque Piedro de Cintra découvrira la côte de Sierra-Leone, il remarquera les mêmes phénomènes.

« Une navigation rapide nous porta de là le long d'une côte embrasée et odoriférante, d'où sortaient des torrents de feu qui se précipitaient dans la mer. Le sol était si brûlant qu'on ne pouvait y poser le pied. »

Tout le monde sait que Magellan n'a donné le nom de *Terre de feu* à l'île qui le porte maintenant que parce que le jour il y apercevait beaucoup de fumée, et la nuit un grand nombre de feux. Mais il est probable qu'Hannon, par les mots « terre embrasée », voulut plutôt désigner les régions les plus exposées aux chaleurs ardentes de la zone torride, notamment la côte de Sierra-Leone. Maintenant cette contrée était-elle jadis travaillée par quelque volcan en éruption, aujourd'hui éteint? Ce passage le laisse supposer, et le

suivant semble le confirmer : car le *Théôn Ochéma* ou l'*Escalier des Dieux,* cette haute montagne penchée sur la mer et brûlant de feux éternels, selon l'expression de Pline [1], correspond exactement au mont volcanique de *Cameroun,* qui s'élève presque au fond du golfe de Guinée avec une hauteur d'environ 4,000 mètres et dont le sommet se couronne encore quelquefois de fumée. Hannon mit trois jours à en suivre le rebord, c'est-à-dire qu'il l'examina de près. Aussi en parle-t-il comme un homme qui l'a bien vu et qui, ayant déjà vu d'autres volcans, est familier avec ces grands spectacles de la nature.

« Nous nous éloignâmes aussi de ces lieux au plus vite, et après une course de quatre jours nous arrivâmes de nuit en vue d'une terre couverte de flammes, du milieu desquelles s'élevait un cône de feu qui semblait se perdre dans les nues. Au jour, nous reconnûmes que c'était une haute montagne appelée Théôn Ochéma (Char ou Escalier des Dieux).

« Après avoir en trois jours doublé les régions ignées, nous ouvrîmes le golfe de la Corne du Midi.

« Au fond de ce golfe s'étendait une île en tout semblable à la précédente, ayant comme elle un lac et un îlot au milieu. Cette île était peuplée de sauvages. Les femmes, en beaucoup plus grand nombre que les hommes, avaient le corps velu, et nos interprètes les appelaient *gorilles.* Nous nous lançâmes à leur poursuite, sans pouvoir atteindre aucun homme, car les mâles fuyaient par les précipices avec une étonnante agilité, en nous jetant des pierres ; mais nous réus-

1. *Liv. VI,* 35.

sîmes à prendre trois femelles, qui, pour ne pas être emmenées, se mirent à nous mordre et à nous déchirer avec fureur. Force fut de les tuer; et, les ayant écorchées, nous rapportâmes leurs peaux à Carthage. »

Cette dernière partie de la relation a paru à quelques auteurs hors de toute vraisemblance. Et cependant, comme on va le voir, elle n'est pas plus invraisemblable que les autres ; il s'agit seulement de l'expliquer. Les trois femmes velues, qui se laissèrent plutôt égorger que de suivre les Carthaginois, et dont Hannon fit porter les peaux dans le temple d'Astarté, à Carthage, ces femmes sont, ni plus ni moins, des femelles de grands singes voisins de l'homme, très communs dans les montagnes et les forêts de la Guinée et parfaitement connus aujourd'hui sous le nom même de *gorilles*. Il ne peut y avoir l'ombre d'un doute à ce sujet. Cela ressort de tous les détails, de chaque ligne, de chaque mot.

Ainsi elles étaient *cremnobates,* hérissées de crins, d'un naturel sauvage et farouche; elles mordaient, elles déchiraient de leurs ongles, elles lançaient des pierres dans leur course rapide, qui égalait le vol des oiseaux.

Cependant, objectera-t-on, les interprètes affirmèrent à Hannon que les *gorilles* étaient de véritables femmes.

Il n'y a là rien d'étonnant. Les interprètes devaient tenir le renseignement des habitants de l'île ou de la côte.

Or les nègres, notamment ceux du Gabon, et nous *sommes* ici dans ces lointains parages de l'Afrique,

puisque l'ancien golfe de la Corne du Midi se rapporte au golfe actuel de Biafra, or les indigènes du Gabon, disons-nous, croient à la métempsycose ou à la migration des âmes ; ils considèrent les singes comme des hommes, dégénérés sans doute, mais malins et rusés : car, prétendent-ils, s'ils ne font pas usage de la parole, c'est pour ne pas se voir réduits au rôle d'esclaves ou à l'état de domestiques. Ce sont les naturels, par conséquent, qui durent endoctriner les Lixites et leur persuader que les *gorilles* étaient des femmes. Hannon à son tour, en Carthaginois crédule, se laissa endoctriner par ses Lixites, et ainsi s'explique très naturellement son erreur.

Cette erreur est d'autant plus excusable que le gorille est un des singes qui, au physique, ressemblent le plus à l'homme ; ressemblance frappante, pour ne pas dire humiliante : pas un bout de queue, même taille (de 1m,35 à 1m,85), même organisation, même forme d'oreilles, de mains et de pieds, enfin même démarche aussi : car le gorille ne marche pas toujours sur ses quatre pattes, il s'en va souvent sur deux, comme un vrai bipède, avec ou sans l'aide d'un bâton. Après cela, peut-on raisonnablement en vouloir à Hannon, qui vivait dans les siècles les plus reculés, d'avoir pris le gorille pour un nègre, quand, presque de nos jours, le savant Linné prenait le chimpanzé pour un troglodyte ? Il est vrai de dire, à la décharge de l'illustre Suédois, que le chimpanzé se rappoche encore plus de l'homme que le gorille, sinon au point de vue de la conformation générale, du moins par ses facultés intellectuelles et morales. Il est tout aussi sauvage, mais il a l'aspect moins hideux, moins bestial, moins

féroce, et, pris de bonne heure, à la mamelle, il peu être facilement dressé aux emplois les plus variés. Le gorille, au contraire, qui est une brute dans toute la force du mot, n'est susceptible d'aucune éducation et garde toujours son naturel violent et farouche que rien ne saurait dompter. Cet animal est de ceux qui ne s'apprivoisent pas. Aussi est-il dangereux de l'approcher : car dès qu'il vous aperçoit, loin de fuir comme le chimpanzé, il pousse son cri de guerre, s'élance sur vous, et alors commence un duel à mort, dont l'issue reste le plus souvent à son avantage, pour si bien armé que vous soyez.

La force du gorille étant huit ou dix fois supérieure à celle de l'homme, si la troupe carthaginoise avait eu affaire à des mâles adultes, elle aurait été décimée par les fureurs de ces énormes quadrumanes; mais, par le plus heureux des hasards, elle ne trouva devant elle que des femelles encore jeunes et peu lestes, puisqu'on put les capturer. Malgré cela, la lutte fut si acharnée, les trois gorilles prises mirent tant de vigueur à se défendre, elles firent un si terrible usage de leurs crocs et de leurs ongles, en un mot elles laissèrent une telle impression d'épouvante et d'horreur, que plus tard leur nom devint un nom formidable, un nom de terreur. Méla et Pline tirèrent des *gorilles* leurs fabuleuses *Gorgones* à la chevelure de serpent, aux mains d'airain, à la dent de sanglier, à l'œil pétrifiant.

« C'est à l'île des *Gorilles,* continue Hannon, que finit notre voyage, faute de vivres. »

Ainsi donc, d'après la relation précitée, la seule qui ait échappé aux ravages du temps, le chef de l'expédition carthaginoise n'aurait pas dépassé le Gabon : il

se serait arrêté au fond du golfe de Guinée, à l'île des Gorilles, aujourd'hui l'île du Prince, où l'on voit, en effet, un grand lac au milieu.

Telle est, soi-disant, la relation d'Hannon ; c'est, en tout cas, celle que suivit Méla dans sa description des côtes d'Afrique.

Mais Pline, son contemporain, semble en avoir connu une autre, d'après laquelle Hannon aurait accompli la circumnavigation de l'Afrique. Je cite textuellement : « Au temps de la puissance et de la prospérité de Carthage, Hannon, un de ses amiraux, reçut l'ordre de faire le tour de l'Afrique ; *il navigua depuis le détroit de Gadès jusqu'au fond du golfe Arabique et mit par écrit l'histoire de sa navigation* [1]. »

L'une de ces deux relations est certainement erronée. Laquelle ? celle qui conduit le célèbre navigateur jusqu'au fond du golfe de Biafra, ou celle qui le fait voyager jusqu'à la mer Rouge ? Plusieurs auteurs pensent que c'est la seconde ; ils prétendent que Pline n'aurait jamais eu entre les mains ni sous les yeux un extrait quelconque des *Mémoires* d'Hannon, qu'il a eu le tort de se laisser égarer par le témoignage d'un historien souvent trop crédule et mal informé, Cornélius Népos. La chose demanderait à être prouvée ; mais enfin ne réclamons pas, et admettons avec ces auteurs que Pline soit dans l'erreur ; il n'en reste pas moins vrai, il reste toujours acquis que si Hannon n'a pas fait le tour de l'Afrique, que s'il en a été empêché par un cas de force majeure, faute de vivres, comme il le dit lui-même, il avait du moins reçu du sénat l'ordre

1. Pline, liv. V, ch. 1er; liv. II, ch. LXVII.

de le faire, et les Carthaginois ne l'auraient pas chargé d'une telle mission ou d'une telle entreprise s'ils l'avaient jugée ou sue impossible ; mais depuis longtemps déjà les voyages des Phéniciens, leurs ancêtres, au delà des Colonnes d'Hercule les avaient suffisamment fixés à ce sujet.

D'ailleurs aux septième et sixième siècles avant notre ère, c'était une opinion généralement admise chez les Égyptiens, chez les Perses, chez les Grecs, que la possibilité du périple de l'Afrique. On savait très bien qu'en partant du golfe Arabique on pouvait revenir en Égypte par les Colonnes d'Hercule et *vice versa*. Témoin les deux voyages suivants.



V

VOYAGE DE CIRCUMNAVIGATION AUTOUR DE L'AFRIQUE

EXÉCUTÉ SOUS LE RÈGNE ET PAR LES ORDRES DU ROI NÉCHO[1]

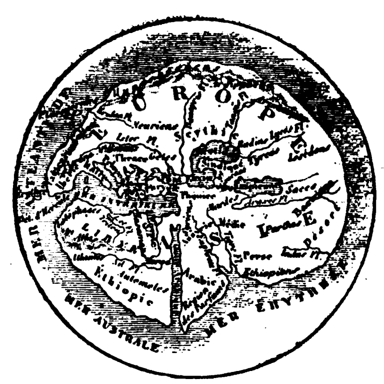
C'est Hérodote[2] qui nous a conservé la relation, malheureusement fort incomplète, de ce voyage, le plus remarquable de l'antiquité ; l'histoire lui en avait été racontée par les prêtres d'Égypte, et voici comment il nous la raconte à son tour :

« La Libye montre elle-même qu'elle est environnée de tous côtés par la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie. Néchos est, croyons-nous, le premier qui l'ait démontré, en faisant explorer toute la longueur des rivages africains par les matelots phéniciens de sa flotte.

« Ils partirent du golfe Arabique. Pendant plusieurs mois ils firent voile vers le sud, la gauche à l'orient, la droite au continent qui s'allongeait devant eux. Vers l'automne, ils débarquèrent sur la plage la plus proche, semèrent le blé dont ils s'étaient munis et attendirent le temps de la moisson; mais aussitôt

1. Le roi Néchao, Néchos ou Nécho II régna de 611 à 601 avant J.-C.
2. Célèbre historien grec, né à Halicarnasse, dans l'Asie Mineure, en 484 *avant J.-C.*

après la récolte ils reprirent la mer. Ayant ai. voyagé deux années durant, la troisième ils fra. chirent les Colonnes d'Hercule et rentrèrent au po De retour, ils racontèrent entre autres merveilles qu'a rivés à un certain endroit, ils avaient vu le soleil lever à leur droite. Ce fait, ajoute Hérodote, ne n



Carte du monde d'après Hérodote.

paraît nullement croyable, mais peut-être le paraîtra-t-il à d'autres[1]. »

Cette circonstance est précisément la meilleure preuve de la réalité de ce voyage, sur lequel on a élevé tant de doutes ; bien plus, elle ne pouvait manquer de se produire à un moment donné. En effet, lorsqu'on est au sud du tropique du Capricorne et qu'on se dirige d'orient en occident comme pour doubler le cap

1. Liv. IV, 42.

de Bonne-Espérance, on a nécessairement le soleil à droite. Ce phénomène dut néanmoins frapper de stupeur les Phéniciens, qui en naviguant dans la Méditerranée et en allant d'orient en occident, c'est-à-dire dans la même direction, avaient eu constamment le soleil à gauche ; mais c'est que dans ce second cas ils avaient le midi devant eux, tandis que dans le premier c'était le nord.



VI

VOYAGE DE SATASPÈS

Hérodote rapporte encore, non plus d'après les prêtres d'Égypte, mais sur la foi de voyageurs carthaginois, une autre expédition qui eut lieu vers 480 avant notre ère.

Sataspès, neveu de Darius, ayant été condamné à mort pour un crime inavouable, sa mère obtint de Xerxès que sa peine fût commuée en une autre en quelque sorte aussi grave: l'obligation de faire le tour de l'Afrique par mer, en partant de la Méditerranée et en revenant par la mer Érythrée ou golfe Arabique. C'était l'itinéraire d'Hannon et le contraire de celui qu'avait prescrit Nécho.

« Sataspès, dit Hérodote, se rendit en Égypte, y prit un vaisseau et des matelots du pays, et, s'étant embarqué, il fit voile vers les Colonnes d'Hercule. Après les avoir passées, il doubla le promontoire Soloëis et s'avança vers le sud. »

Faisons remarquer en passant que le Soloé d'Hérodote, différent de celui d'Hannon, ne peut être que le cap Spartel, à l'extrémité occidentale du détroit. Le changement subit dans la route de Sataspès et la nouvelle

direction de la côte après ce promontoire permetten. de l'affirmer. D'ailleurs, un autre passage du même historien ne laisse aucun doute là-dessus; car, e décrivant l'Afrique, Hérodote dit: « Toute la côte d. Libye qui borde la mer septentrionale (Méditerranée) depuis l'Égypte jusqu'au promontoire Soloé, où se termine cette troisième partie du monde, est habitée par les Libyens et par diverses nations. » Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces lignes le cap Spartel, qui est considéré comme appartenant à la côte septentrionale d'Afrique et comme étant placé à son extrémité la plus occidentale.

Mais continuons le récit d'Hérodote.

« Après avoir tenu la mer pendant plusieurs mois, voyant que les bornes de son voyage reculaient sans cesse et que son navire ne pouvait aller plus loin, Sataspès revint sur ses pas et regagna l'Égypte. Dans son rapport à Xerxès, il raconta que vers l'extrémité de sa course il avait navigué le long d'une côte habitée par une race d'hommes très petits, vêtus de palmier, qui, à son aspect, s'étaient enfuis sur les montagnes en abandonnant leurs villes; qu'il était entré dans ces villes, mais qu'il n'y avait causé aucun dommage et s'était borné à enlever quelques têtes de bétail Il ajouta que s'il n'avait point achevé le tour de la Libye, c'est parce que son vaisseau avait été arrêté par des herbes épaisses qui couvraient la mer. Xerxès, pensant que Sataspès ne lui disait pas la vérité, le fit mettre à mort en punition de son premier crime [1]. »

1. *Liv.* IV, 43.

Ces deux derniers récits montrent combien on était convaincu en Égypte et en Perse de la possibilité du périple de la Libye ; on ne l'était pas moins en Grèce, comme on va le voir.

D'après Cratès, Ménélas aurait, peu de temps après la guerre de Troie, fait le tour de l'Afrique depuis Gadira jusqu'aux rivages de l'Inde. Strabon[1] trouve la chose d'autant moins invraisemblable qu'il semble croire, lui aussi, à une circumnavigation de ce genre accomplie par Ulysse avant son retour à Ithaque, après vingt ans d'absence ; mais, en revanche, il refuse de croire à l'authenticité du voyage d'Eudoxe, dont nous parlerons après avoir examiné celui de Scylax.

1. Liv. Ier, ch. II, § 31.



VII

PÉRIPLE DE SCYLAX

Il y a eu plusieurs Scylax ; mais l'auteur de ce périple, suivant l'opinion la plus probable, vivait environ cinq siècles avant notre ère ; il était de Caryande, en Carie. Après avoir visité l'Europe et l'Asie, il voulut aussi connaître l'Afrique, dont on parlait tant depuis les découvertes des Phéniciens et des Carthaginois au delà du détroit de Gibraltar, depuis celles des Égyptiens au delà du golfe Arabique. Il explora une partie de la côte occidentale, et voici la description qu'il nous en a laissée :

« Quand on navigue au delà des Colonnes d'Hercule, en ayant la Libye à gauche, on rencontre d'abord le vaste golfe de Cotes, qui se prolonge jusqu'au promontoire Hermæum, car il y a aussi un promontoire Hermæum sur la côte occidentale.

« Vers le milieu de ce golfe s'élève la ville de Pontium, près d'un beau lac parsemé d'îles. Les bords de ce lac produisent des roseaux, des souchets, le papyrus et du jonc. On y remarque des pintades, il n'y en a point ailleurs d'indigènes : celles des autres pays viennent de là. Ce lac s'appelle Cephesias ; il est à

mi-chemin des Colonnes d'Hercule au promontoir Hermæum.

« De ce promontoire s'échappe vers l'Europe un longue jetée de pierres toujours recouverte par le: eaux de la mer, qui s'y brise par endroits. Cette jeté s'étend depuis la Libye jusqu'au promontoire Sacr de Libye, qui est vis-à-vis l'Hermæum.

« Après l'Hermæum est le fleuve Anidos, qui se rend dans un grand lac.

« Vient ensuite un autre cours d'eau considérable, le Lixus, avec la ville phénicienne du même nom sur la rive droite, et sur la rive gauche une ville libyenne avec un port.

« Quand on a passé le Lixus, on arrive au fleuve Crabis, où il y a un port et la ville phénicienne de Thymiatera.

« On trouve, après Thymiatera, le promontoire Soloé, qui avance beaucoup dans la mer. Toute cette partie de la Libye est très célèbre et réputée sacrée. Sur le sommet du promontoire se dresse le magnifique autel consacré à Neptune phénicien : on y voit représentées des figures d'hommes, ainsi que des lions et des dauphins ; ces sculptures seraient, dit-on, l'œuvre de Dédale.

« Au promontoire Soloé succède le fleuve Xion, sur les bords duquel habitent les Éthiopiens Hespériens.

« Dans le voisinage est l'île de Cerné.

« En longeant la côte, le trajet, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au promontoire Hermæum, est de deux jours ;

« Depuis l'Hermæum jusqu'au promontoire Soloé, de *trois*,

« Et du Soloé à Cerné, de sept :

« De sorte que depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à l'île de Cerné il y a douze jours de navigation.

« Au delà de Cerné la mer n'est plus navigable, à cause des bas-fonds et de la quantité d'algues dont elle est couverte [1].

« L'algue est une herbe qui a un palme (quatre doigts) de largeur et qui se termine par une pointe très aiguë, extrêmement piquante.

« Cerné est le centre commercial des Carthaginois dans ces parages. En arrivant, ils laissent leurs gros navires à la rade et vont dans l'île dresser les tentes nécessaires. Puis ils reviennent décharger leurs bâtiments, dont ils transportent les marchandises à terre au moyen de petites barques. Comme nous l'avons dit, les habitants du pays sont des Éthiopiens, et c'est avec eux que les Carthaginois trafiquent. Ils leur portent des vases de terre, des tuiles, des parfums d'Égypte, et quelques bijoux de peu de conséquence pour les femmes. En échange, ils en reçoivent des peaux de cerfs, de lions, de panthères, de bœufs et de moutons, des cuirs et des dents d'éléphants. Ces cuirs sont d'un grand usage pour les cuirasses et les bou-

1. Nous venons de voir qu'Hérodote dit la même chose dans le *Voyage de Sataspès*. Strabon parle également d'obstacles qui arrêtaient à une certaine distance les navigateurs longeant les côtes de la Libye, soit à partir de la mer Érythrée (mer Rouge), soit à partir des Colonnes d'Hercule; mais il n'en conclut pas, comme Scylax, que le passage fût intercepté ; il croit, au contraire, à la libre navigation de l'Océan, qui, dit-il, ne forme qu'un seul et même courant continu ; ceux, ajoute-t-il, qui, ayant entrepris le périple de la terre, sont revenus sur leurs pas, ne l'ont point fait, de leur aveu même, pour s'être vu barrer le passage, mais uniquement à cause du manque de vivres et par peur de la solitude, la mer demeurant toujours aussi libre devant eux. (Liv. Ier, ch. I, § 8, et ch. II, § 26.)

cliers [1]. Les Éthiopiens sont vêtus d'étoffes bigarrée ils se servent pour boire de coupes en ivoire ; leu femmes portent comme parure des colliers et des br celets également en ivoire ; il n'y a pas jusqu'aux o nements de leurs chevaux qui ne soient en ivoire. Je ne connais pas d'hommes plus hauts que ces Éthiopiens : ils ont plus de quatre coudées, quelques-uns même en ont cinq ; et puis une longue barbe et de longs cheveux : ce sont les plus beaux hommes du monde. Ils se donnent pour roi le plus grand d'entre eux. Ajoutez à cela qu'ils n'ont pas leurs pareils pour monter à cheval, pour lancer la flèche, pour manier la zagaie ; leur zagaie est une sorte de javelot fait avec du bois durci au feu. Au surplus, ces peuples se nourrissent de viande et boivent du lait : le vin, qu'ils récoltent en abondance, ce sont encore les Carthaginois qui l'emportent. Enfin les Éthiopiens ont une grande capitale, qui est visitée par les vaisseaux de

1. Scylax garde le silence sur la poudre d'or que les Carthaginois tiraient aussi de ces contrées. C'était un secret de leur commerce et qu'il ignorait sans doute. Mais Hérodote, instruit par l'indiscrétion de quelque marchand, nous l'a révélé dans son histoire, et nous apprend même de quelle manière les Carthaginois se procuraient cet or :

« Quand leurs vaisseaux, dit-il, sont arrivés, ils en tirent les objets qu'ils veulent trafiquer et les étalent sur le rivage. Ensuite ils remontent dans leurs bâtiments, d'où ils font des signaux : ce sont des feux, dont la flamme et la fumée avertissent les habitants. Ceux-ci viennent sur la côte avec leur or et leur argent, qu'ils posent auprès des marchandises ; puis ils s'éloignent, mais sans les perdre de vue. Les Carthaginois reviennent et considèrent le prix que leur offrent les naturels du pays. S'ils le trouvent suffisant, ils le prennent et s'en vont ; s'ils veulent un prix plus cher, ils laissent cet or auprès de leurs marchandises et retournent une seconde fois à leurs vaisseaux. Les indigènes reparaissent et ajoutent une nouvelle quantité d'or, jusqu'à ce que les Carthaginois soient contents. Ils ne se font jamais tort les uns aux autres. Les Carthaginois ne touchent point à l'or à moins qu'il n'y en ait pour la valeur de leurs marchandises, et les Ethiopiens n'emportent point les marchandises avant que les Carthaginois aient enlevé l'or. »

Tyr, de Carthage et de Gadès. Quelques-uns même prétendent que leur territoire se prolonge sans interruption jusqu'à l'Égypte, toujours circonscrit par l'Océan, et qu'ainsi la Libye a la forme d'une presqu'île.»

Beaucoup de savants, et des plus estimables, n'ont vu dans les relations de Scylax qu'une compilation indigeste et pleine d'erreurs, sous prétexte : 1° qu'on y trouve Thymiateria, le promontoire Soloé, le fleuve Lixus et Cerné, comme dans le *Périple* d'Hannon; 2° parce que l'ordre des positions y est bouleversé, puisque le Lixus est placé avant Thymiateria et le promontoire Soloé.

Eh bien, nous allons démontrer, clair comme le jour, que cette relation n'est pas une compilation et qu'elle ne renferme pas autant d'énormités qu'on veut bien le dire, qu'elle n'en renferme même point.

Sans doute, Scylax parle de certains établissements fondés par Hannon ; mais où est le mal, et pourquoi n'en parlerait-il pas s'il les a visités? Alors donc, parce que quelqu'un a été le premier à voir une chose et le premier à en parler, il serait défendu à tout autre l'ayant vue après lui d'en parler, sous peine de passer pour un vil compilateur ! La plaisante raison ! Et voilà pourtant sur quoi on s'appuie pour rejeter un *Voyage* qui a cependant tous les caractères de l'authenticité et où l'on trouve bien des détails, bien des circonstances nouvelles que l'on chercherait vainement dans celui de l'amiral carthaginois. Dans ce dernier, en effet, il n'est fait mention ni du golfe Cotes, ni du promontoire Hermæum, ni du lac Céphésias, ni des fleuves Anidos et Crabis, ni de la ville de Pontium, ni de plusieurs

autres colonies ; en revanche, il y est question du Cl
tès, du cap Vert, de la Gambie, de la côte Brûlée,
l'Escalier des Dieux, de l'île des Gorilles et de b
d'autres choses fort curieuses et fort intéressan
qui ne sont pas dans le *Périple* de Scylax. D'un au
côté, s'il est vrai que la seconde de ces deux relatic
ait été calquée sur la première, comment se fait-il q
l'un des deux explorateurs se soit arrêté à Cerr
affirmant qu'au delà la mer n'était plus navigab
quand l'autre a pu aller jusqu'au fond du golfe
Guinée ?

Comme on le voit, l'accusation de plagiat ne ti
pas debout, elle tombe devant un simple point d'int
rogation. Passons maintenant à l'examen de la secor
objection. L'ordre des positions est-il boulevers
Nullement; chaque chose est à sa place. Seulement,
qui fait que beaucoup n'ont pas su retrouver la marc
exacte de l'explorateur, c'est qu'ils ont pris comn
point de départ de son voyage le cap Spartel au li
des Colonnes. Tout le monde sait que les anciens donnaient le nom de Colonnes aux fameuses pointes de Calpé (Gibraltar) et d'Abyla (Ceuta), qui se détachent l'une de l'Europe et l'autre de l'Afrique et qui forment pour ainsi dire l'entrée orientale du détroit. C'est de ce point que Scylax compte les jours de navigation.

En effet, le grand golfe Cotes se retrouve dans la baie actuelle d'Alcazar, au milieu de laquelle s'élève la ville de même nom, qui nous semble répondre à celle de Pontium.

Le cap Spartel représente l'Hermæum de Scylax,
il y en avait un autre plus connu, qui porte aujo

d'hui le nom de cap Bon, sur la côte orientale de la Tunisie.

Après l'Hermæum vient le fleuve Anidos, qui est identique au Zilia, petit cours d'eau à six lieues du détroit; le petit golfe où il débouche a la forme d'un demi-cercle et ressemble, en effet, à un lac.

Le Lixus dont il est question ici, et sur les bords duquel s'élevait la puissante ville de Lixa, est le Lixos de Strabon, le Lix de Ptolémée, le Louko des cartes modernes. C'est un *petit* fleuve de la Mauritanie qui n'a aucun rapport avec le *grand* Lixus d'Hannon, qui se trouvait à l'entrée du désert. Il faut donc admettre, et rien ne s'y oppose, ou que l'un de ces cours d'eau, celui de la Mauritanie, se nommait Lix, et l'autre, beaucoup plus au sud, Lixus; ou qu'il y avait, du temps d'Hannon, à une grande distance l'un de l'autre, deux fleuves du nom de Lixus sur la côte occidentale d'Afrique. Mais la Thymiateria de Scylax ne diffère pas de celle fondée par l'amiral carthaginois, ce qui permet de reconnaître le Crabis dans la rivière Salé.

Quant au Soloé, on a successivement donné ce nom à plusieurs caps. Nous avons démontré qu'Hannon l'appliquait au cap Ghir, et Sataspès au cap Spartel. Scylax l'applique au cap Cantin. Ces divers Soloé n'avaient de commun que le nom; car celui de Sataspès n'était couronné d'aucun édifice, et les deux autels bâtis sur ceux d'Hannon et de Scylax étaient l'œuvre, l'un d'Hannon lui-même, l'autre de Dédale, l'architecte légendaire de l'antiquité.

Après le Soloé, le *Périple* place le fleuve Xion: ce ne peut être que le grand Lixos, dont on aura mal

lu ou mal écrit le nom dans l'itinéraire. Ce qui fait supposer, c'est que Cerné vient immédiatement après.

Les renseignements donnés par Scylax sur cette île, sur ses habitants et sur leur commerce avec les Carthaginois sont d'une exactitude tellement rigoureuse, qu'ils achèvent de nous convaincre de la réalité de ce voyage.



VIII

VOYAGE D'EUDOXE

Eudoxe de Cyzique vivait vers la fin du IIe siècle avant Jésus-Christ. C'était un navigateur de race. Comme tant d'autres, il voulut, lui aussi, tenter le périple de l'Afrique. Il y a sur son voyage deux récits différents : l'un de Posidonius de Rhodes, qui nous a été conservé par Strabon [1], l'autre de Cornélius Népos, qui se trouve relaté, du moins en partie, dans Méla [2]. Le premier servant pour ainsi dire de préface au second, ou plutôt d'introduction, nous allons les donner tous les deux.

I

VOYAGE D'EUDOXE D'APRÈS POSIDONIUS [3]

« Sous le règne d'Évergète II, dit Posidonius, un certain Eudoxe de Cyzique vint en Égypte. Admis à l'honneur de conférer avec le roi et ses ministres, il s'en-

1. Liv. II, ch. III, § 4.
2. Liv. III, ch. IX et X.
3. Philosophe stoïcien du Ier siècle avant J.-C. Il avait établi son école à Rhodes.

18

quit tout d'abord des moyens de remonter le Nil, homme avide de connaître les curiosités du pays; ma qui était déjà remarquablement instruit à cet égar

« Or le hasard fit que dans le même temps un Indi fut amené à la cour par les gardes-côtes du golfe Ar bique. Ils disaient l'avoir trouvé seul et à demi mo sur un navire échoué, sans pouvoir expliquer d'ailleu ni qui il était, ni d'où il venait, faute d'entendre un m de sa langue. L'Indien fut alors mis entre les mains maîtres chargés de lui apprendre le grec : quand il sut, il raconta comment, après être parti de l'Inde, avait fait fausse route et comment il avait été jeté su la côte d'Égypte, après avoir vu mourir de faim to ses compagnons jusqu'au dernier. Puis, voulant r connaître les bons soins dont il avait été l'objet, s'offrit, au cas où le roi se proposerait d'envoyer u expédition dans l'Inde, à servir de guide aux pilot L'offre fut acceptée. Eudoxe fut de l'expédition. Il pa tit avec force présents et rapporta en échange un ple chargement de parfums et de pierres précieuses do la vente devait l'enrichir, mais qu'Évergète s'appropria.

« A la mort de ce prince, Cléopâtre, sa veuve, prit les rênes du gouvernement et fit repartir Eudoxe pour l'Inde avec de plus grands moyens d'action. Comme il revenait de ce second voyage, les vents le portèrent sur la côte d'Éthiopie ; il y aborda successivement en plusieurs endroits et sut gagner l'amitié des indigènes en partageant avec eux son blé, son vin, ses figues, tout autant de denrées qu'ils ne connaissaient pas : en retour il se fit indiquer des aiguades, fournir des pilotes et même dicter un certain nombre de mots de la langue du pays. Il put aussi se procurer un éperon

de navire en bois sur lequel était sculptée une figure de cheval ; on le lui donna pour le débris d'un vaisseau venu des plages occidentales ; il l'emporta quand il reprit la route d'Égypte, où il arriva sain et sauf. Mais Cléopâtre n'y régnait plus. C'était son fils. Eudoxe se vit dépouillé une fois encore de tous ses trésors : à vrai dire, il avait été convaincu lui-même de détournements considérables. Il ne lui resta que le précieux éperon ; il l'exposa dans le marché d'Alexandrie, où il fut reconnu pour un débris de bâtiment gadirite. En effet, chez les Gadirites, indépendamment des gros navires armés par les riches négociants de la ville, il y a ceux des pauvres gens, de petites embarcations appelées *hippes* ou *chevaux*, à cause de l'effigie qui orne leur proue. On s'en sert pour aller pêcher sur les côtes de la Mauritanie jusqu'au Lixus. Des pilotes reconnurent même cet éperon pour celui d'une embarcation semblable qu'on savait s'être aventurée avec plusieurs autres au delà du Lixus, sans qu'aucune d'elles eût jamais reparu.

« Eudoxe ayant conclu de ces renseignements que le périple de la Libye était possible, retourna dans sa patrie, mit tout son bien sur un navire et repartit pour un nouveau voyage. Il toucha d'abord à Pouzzoles, près de Naples, puis à Marseille, et parcourut ensuite tout le littoral jusqu'à Gadès : comme partout où il passait il faisait annoncer à son de trompe son projet, il parvint de la sorte à ramasser assez d'argent pour pouvoir fréter un grand navire et deux transports semblables à des brigantins : il y embarqua de jeunes esclaves, les uns médecins, les autres musiciens ou instruits dans quelque autre art, et fit voile pour

l'Inde, favorisé par des vents d'ouest qui soufflaient sa' interruption. Malheureusement, son équipage fatig le força d'aborder; il le fit, mais à contre-cœur, c: il connaissait les dangers du flux et du reflux. Effe tivement, ce qu'il craignait arriva : son gros navire échoua, sans toutefois se briser. On eut le temps de sauver les marchandises et même la plus grande partie de la carcasse du bâtiment. Avec ce bois on construisit un troisième transport, à peu près de la force d'un vaisseau à cinquante rames. Après quoi Eudoxe continua sa route jusqu'à une côte habitée par des peuples dont la langue était semblable à celle des Éthiopiens orientaux. Il en conclut naturellement que ces peuples étaient de même race et que leur pays devait toucher aux États du roi Bogus [1].

« Alors, sans plus chercher à gagner l'Inde, il revint sur ses pas. Dans ce voyage de retour il rencontra une île déserte, abondante en eau et en bois; il en marqua la position. Arrivé heureusement en Mauritanie, il vendit ses transports et se rendit par terre auprès de Bogus pour lui proposer d'envoyer une expédition dans les mêmes mers. Mais le conseil de ce prince rejeta ce projet, sous prétexte que ce serait montrer aux étrangers le chemin de ses États. Peu de temps après, les conseillers du roi parurent avoir changé d'avis, et même être disposés à confier à Eudoxe le commandement de la flotte; mais celui-ci apprit que c'était un piège qu'on lui tendait et qu'il était question de l'aban-

1. Malgré l'époque reculée à laquelle il florissait, Homère connaissait ce détail, lorsqu'il disait : « Les Éthiopiens qui habitent aux derniers confins de la terre, divisés en deux nations, l'une au levant, l'autre au couchant... Homère, *Odyssée*, I, 23. — Strabon, liv. I[er], ch. II, § 24.

donner dans une île déserte. Alors il se sauva sur les terres de la domination romaine, d'où il repassa en Ibérie.

« Là il équipa de nouveau deux bâtiments, l'un propre à tenir la haute mer et l'autre à reconnaître les côtes. Il y embarqua des outils de labourage, des graines en quantité, des ouvriers constructeurs, et recommença son expédition ; résolu, si la navigation se prolongeait jusqu'à une saison trop avancée, d'hiverner dans l'île dont il avait naguère relevé la position, d'y semer son grain, de l'y récolter, pour achever ensuite son voyage tel qu'il l'avait conçu dans l'origine.

« Voilà, dit Posidonius, ce que j'ai pu apprendre des aventures d'Eudoxe ; de ses aventures ultérieures, les habitants de Gadès et de l'Ibérie en sauraient sans doute quelque chose. »

Oui, ils en savaient quelque chose. La preuve c'est que Pomponius Méla, Espagnol de naissance, nous en a conservé le récit ; récit un peu merveilleux, il est vrai, où la fable se mêle à la réalité, mais en somme récit fort précieux, où l'on trouve les détails les plus intéressants sur les côtes d'Afrique, notamment sur les peuples riverains et sur cet immense *Nuchul* ou *Niger* qu'on a pris si longtemps pour le Nil. Il y a bien par endroits des emprunts faits au *Périple* d'Hannon, et qui sont d'ailleurs fort reconnaissables ; mais la plupart des renseignements sont tirés sans doute du *Voyage d'Eudoxe* par Cornélius Népos, dont il est question dans un des passages suivants.

II

VOYAGE D'EUDOXE D'APRÈS MÉLA[1]

« La mer Érythrée ou mer Rouge est ce golfe formé par la mer des Indes entre l'Arabie et l'Afrique. Les Arabes l'environnent de toutes parts et en occupent les bords. Mais après eux et dans l'intérieur on trouve d'autres peuples, notamment les Macrobiens. Ces Éthiopiens, ainsi surnommés à cause de la longue durée de leur existence, habitent la terre de Méroé, dont le Nil fait une presqu'île en l'enveloppant en partie de ses bras. Ce sont en général de beaux hommes. Ils choisissent pour roi le plus grand, le plus fort et le mieux proportionné d'entre eux... »

Ce passage est visiblement imité de Scylax, qui dit la même chose des Éthiopiens occidentaux.

Après avoir parlé des Éthiopiens de la presqu'île Méroé, Méla passe à la description du littoral africain, en commençant par le détroit de Bab-el-Mandeb.

« Au delà, dit-il, la côte se prolonge au sud-est et n'offre rien de remarquable. Ce sont de vastes contrées, de grandes chaînes de montagnes, et près de la mer des falaises escarpées plutôt que des plages.

« Ensuite part du cap des Aromates (Guardafi) une très longue étendue de côte entièrement inculte. On

1. Pomponius Méla, géographe romain, vivait au milieu du premier siècle de l'ère chrétienne.

s'est demandé pendant longtemps si la mer s'étendait au midi de cette côte, achevant ainsi de circonscrire le continent, ou si l'Afrique se prolongeait indéfiniment au milieu des flots épuisés.

« Mais depuis que le Carthaginois Hannon, allant à la découverte de nouvelles terres, entra par le détroit dans l'Océan, fit le tour d'une partie de l'Afrique, et revint, ainsi qu'il le raconte lui-même, non parce que les mers, mais les vivres lui manquaient[1]; depuis qu'au temps de nos aïeux, comme l'assure Népos, un certain Eudoxe, fuyant la colère de Lathure, roi d'Alexandrie, sortit du golfe Arabique, navigua sur l'Océan et parvint à Gadès, depuis lors on possède quelques connaissances sur le littoral de ce pays.

« Au delà des plages arides dont nous venons de parler vivent des peuples muets, qui ne peuvent se faire entendre que par signes : les uns ont une langue et n'articulent aucun son, les autres sont privés de cet organe; d'autres, dont les lèvres sont adhérentes, n'ont sous les narines qu'un petit trou par lequel ils boivent au moyen d'un chalumeau et par lequel aussi, lorsqu'ils veulent manger, ils aspirent une à une les graines des jeunes fruits qu'ils rencontrent çà et là. Avant l'arrivée d'Eudoxe, le feu était tellement inconnu à quelques-uns de ces peuples, qu'émerveillés ils embrassaient les flammes avec transport et cachaient dans leur sein des charbons ardents jusqu'à ce que la douleur les leur fît abandonner. »

Pline parle absolument dans les mêmes termes de

1. A comparer ce passage avec celui déjà cité de Strabon, qui dit à peu *près la même* chose dans les mêmes termes, liv. Ier, ch. Ier, § 8.

ces peuples muets. On doit regarder comme des fabl tout ce qui a été dit sur leur existence et leur org nisation ; mais le fait de l'étonnement de certai peuples primitifs à la vue du feu est avéré [1].

Plutarque nous rapporte à ce propos une peti fable où « un satyre voulut embrasser le feu, la première fois qu'il le vit ; mais Ptolémée lui cria : « Bouc que « es, tu pleureras bientôt la barbe qui pend à ton me « ton ; car le feu brûle quand on y touche ; mais .. « éclaire, échauffe et procure toutes sortes d'avantages « quand on en sait bien user [2]. »

« Après ces peuples, la côte forme un vaste golfe dans lequel est une grande île qu'on dit n'être peuplée que de femmes dont le corps est tout velu. »

Évidemment il s'agit ici d'animaux femelles et non de femmes proprement dites. Mais de ce que les voyageurs carthaginois ne virent point de mâles de cette espèce d'animaux, il ne s'ensuit pas que le prétendu peuple fût essentiellement composé de femelles.

« Elles sont, au reste, d'un naturel si sauvage et si farouche que les liens les plus forts suffisent à peine pour les contenir. C'est Hannon qui raconta ce fait, et l'on ne put se refuser à le croire, en voyant les peaux de quelques-unes de ces femmes, qu'il avait rapportées à Carthage et qui restèrent suspendues dans le temple d'Astarté jusqu'à la chute de la cité punique. »

1. Pline, liv. VI, ch. xxx.
2. *Plut., Sur les moyens d'utiliser ses ennemis.*

En empruntant au récit d'Hannon l'histoire des gorilles, Méla, comme on vient de le voir, y ajoute l'étrange détail de l'absence de mâles. D'où a-t-il tiré cela? Il serait difficile de le dire. Dans tous les cas, c'est du merveilleux. Mais la chose aurait pu être imaginée par les matelots, par les ignorants de l'expédition carthaginoise. On se rappelle que, par une singularité des plus extraordinaires, les trois animaux pris étaient trois femelles : les compagnons d'Hannon avaient donc pu tout naïvement en conclure que les gorilles n'avaient pas de mâles.

« On remarque, après avoir passé ce golfe, une haute montagne, embrasée de feux éternels, que les Grecs appellent Théôn Ochéma, le Char ou l'Escalier des Dieux.

« Au delà de cette montagne, la côte, pendant un long espace, offre des collines verdoyantes et des prairies à perte de vue, habitées, à ce que l'on croit, par des Pans et des Satyres. Ce qui accrédite cette opinion, c'est qu'on n'y aperçoit ni culture, ni habitation, ni rien qui indique la présence de l'homme. Dans le jour, ce n'est qu'une vaste et silencieuse solitude ; mais pendant la nuit brillent une multitude de feux épars, et l'on entend le bruit des cymbales et des tambourins, le son des flûtes et des musettes, instruments qui retentissent avec plus de force qu'ils ne le font sous la main de l'homme. »

Ce n'est point encore dans le *Périple* d'Hannon que notre géograghe a puisé tout ce qu'il dit ici de la nation fabuleuse des Pans et des Satyres.

« Immédiatement après, on retrouve des Éthiopier mais ils ne sont ni riches ni grands comme ceux la côte orientale ; ils sont plus petits et de mœurs p grossières ; on les appelle Hespériens (occidentau Sur leurs frontières existe un lac qui vraisemb blement est la source du Nil. Les naturels l'appelle *Nuchul*, nom qui n'est au fond que celui du fleu d'Égypte corrompu par une bouche barbare. Ce cou d'eau produit le papyrus et les mêmes espèces d'a maux que le Nil, seulement plus petits. Tandis q les autres fleuves de la contrée descendent vers l'Océa le Nuchul se dirige vers l'est, sans qu'on ait jamais découvrir le lieu où il se perd. D'où l'on infère q le Nil, après avoir pris sa source dans ce lac, dispar pendant quelque temps à travers des gorges impén trables, pour se montrer de nouveau vers l'orient que, restant ainsi longtemps caché, il semble finir da un endroit et commencer ensuite dans un autre. »

Tout ce passage de Méla est d'une importance ca pitale. Il prouve d'abord que, du temps d'Eudoxe, c connaissait trois peuples éthiopiens : les Éthiopie *intérieurs*, ou de Méroé, au sud de l'Égypte ; les Éthiopiens *orientaux* sur la côte d'Ajan, où Eudoxe avait été poussé ; les Éthiopiens *occidentaux*, avec lesquels Hannon fut en relation à partir du Sénégal jusqu'au fond du golfe de Guinée. Ensuite ce passage offre le plus grand intérêt par les détails qu'il fournit sur le Nuchul. « Cet immense fleuve, dit Méla, prend sa source au pays des Éthiopiens occidentaux ; et tandis que tous les autres cours d'eau de la contrée vont se jeter dans l'Océan, seul il se dirige vers l'orient, sans qu'on sache

où il va se perdre. » — N'est-il pas évident qu'il s'agit ici du Niger, qu'on a confondu pendant si longtemps avec le Nil? Ainsi, l'opinion de Méla et des savants de son époque, admise dans l'antiquité et au moyen âge, s'est maintenue et a prévalu jusque dans ces derniers temps. Richard est le premier qui l'ait combattue et qui ait fait du Niger un fleuve complètement à part et tout à fait différent du haut Nil. Les voyages de Mungo-Park, de Clapperton, des frères Lander, de Caillé et de Barth lui ont donné pleinement raison. Le *Djoliba* de ces voyageurs est le même que le mystérieux Niger, dont on ne connaissait ni le commencement ni la fin.

Maintenant, où Méla a-t-il puisé ces renseignements? Est-ce dans Hannon ou dans Eudoxe? Si c'est dans Hannon, comme il ne parle pas du Nuchul, il faut logiquement admettre que sa relation ne nous est point parvenue entière, ce qui paraît probable; si c'est dans Eudoxe, son voyage autour de l'Afrique, affirmé par Cornélius Népos[1], ne peut plus dès lors être rejeté : car il y a des choses que l'imagination la plus audacieuse ne saurait inventer, comme la source et le cours d'un fleuve; Eudoxe n'a pu les connaître que par les Éthiopiens du golfe de Guinée, et ceux-ci n'auraient pas pu le renseigner s'il n'était pas allé chez eux.

« Ce pays voit naître le *catoblépas* (qui regarde en bas), animal sauvage d'une taille médiocre, qui a beaucoup de peine à soutenir sa grosse tête, que son poids énorme incline fortement vers la terre. A cette

1. Voir Pline, liv. II, ch. LXVII.

particularité s'en joint une autre plus remarquab. c'est que, s'il n'y a pas à craindre son attaque e' morsure, un seul de ses regards suffit pour donne. mort. »

Pline[1] en fait la même description. Est-ce un être . ginaire ou réel ? Les naturalistes modernes ont reco: dans le catoblépas le *gnou*, espèce du genre antilc qui vit dans l'intérieur de l'Afrique australe, au cap Bonne-Espérance. Cet animal, grand comme un âne d'un naturel farouche, a la tête, en effet, très forte au contraire, les jambes très minces ; de plus ses yeı fort écartés l'un de l'autre et entourés de longs p(blancs, ont dans leur expression quelque chose ɑ trange et de terrible.

« Les îles Gorgades, qu'on dit avoir été autrefois demeure des Gorgones, sont situées près des côtes ce pays qui se termine au promontoire de la Corne Couchant.

« Au delà de ce promontoire commence cette c(qui, tournant vers l'occident, est baignée par la m Atlantique. La première partie est habitée par d Éthiopiens ; celle du milieu est inhabitable, soit cause de la chaleur, soit parce qu'elle est couverte de sables arides ou infestée de serpents. En face des parages brûlés par le soleil sont placées les anciennes Hespérides. Au milieu des régions sablonneuses se dresse la masse énorme de l'Atlas. Ce mont inaccessible, escarpé, hérissé partout d'affreux précipices,

1. *Liv.* VIII, ch. XXI.

diminue de surface à mesure qu'il s'élève ; et telle est son élévation, qu'il finit par échapper aux yeux et se perdre dans les nues : ce qui a fait dire aux anciens non seulement qu'il touchait de sa tête le ciel et les astres, mais encore qu'il les soutenait.

« Vis-à-vis de l'Atlas sont les îles Fortunées, où la terre produit d'elle-même et sans culture une grande quantité de fruits qui se renouvellent et se succèdent sans cesse, où les hommes coulent une vie plus heureuse et plus tranquille qu'au sein des plus belles cités. Il en est une extrêmement remarquable par les propriétés singulières de deux sources minérales : les eaux de l'une donnent, si l'on en boit, un rire qui se termine par la mort, tandis que les eaux de l'autre guérissent toutes les affections. »

Méla, en admettant le conte populaire relatif aux propriétés de ces deux sources, ne s'est point aperçu qu'il affaiblissait l'idée du bonheur qu'on se formait des habitants des îles Fortunées ; car si l'une de ces sources donnait un rire pour ainsi dire mortel, ce n'était pas déjà un si bon présent ; et si l'autre guérissait toutes les affections humaines, cela prouve que les insulaires n'en étaient point exempts.

« Au delà des cantons infestés de serpents, on rencontre d'abord les *Himantopodes* ou *Pieds-Tortus,* dont les jambes flexibles leur servent moins pour marcher que pour ramper ; puis les Pharusiens, autrefois policés et riches, lors de l'expédition d'Hercule au jardin des Hespérides, aujourd'hui grossiers et ne possédant que les troupeaux dont ils se nourrissent. Plus loin

s'étendent de riantes campagnes et des bois délici de citronniers et de thérébinthes, remplis d'éléphan Viennent ensuite les Nigritiens et les Gétules, peup errants, dont les rivages ont cependant leur fécond particulière, car on y pêche le murex et le purpu genres de coquillages qui donnent la pourpre la p belle et la plus recherchée pour la teinture des étoffe

L'Afrique a toujours été pour les anciens la pat des êtres singuliers. L'Europe a ses Arimaspes, qui p sent pour n'avoir qu'un œil ; l'Asie a ses fourmis col sales qui gardent l'or d'alluvion ; mais l'Afrique a Troglodytes, qui habitent les anfractuosités des roch et ne parlent point ; ses Blémyes sans tête, dont le sage est dans la poitrine ; ses Satyres et ses Égipans, tiennent de l'homme et de la bête ; enfin des Him topodes, qui rampent sur leurs jambes flexibles. Fa il reléguer tous ces peuples dans le pays des illusi et des chimères ? Nous ne le pensons pas. Il est pl naturel de supposer que ces peuples aux formes mo trueuses, qui paraissent imaginaires si l'on prend à lettre les descriptions des anciens, étaient des espèc de singes mal observées, comme le chimpanzé, le gorille, l'orang-outang, le gibbon, ayant tous une ressemblance plus ou moins grande avec l'homme. Les anciens n'auraient-ils pas pu, en effet, prendre les singes pour des hommes d'espèces étranges, quand le savant Linné lui-même est tombé, comme nous l'avons vu plus haut, dans une erreur semblable à propos du chimpanzé?

Pline[1] vante aussi l'excellence du pourpre de Gétulie

1. Liv. V, ch. I et II.

et sa supériorité sur toutes les autres teintures de cette espèce, en nous apprenant que le luxe avait poussé les chevaliers romains jusqu'à parcourir les écueils de Gétulie pour y chercher ces petits coquillages.

« Ce qui nous reste à parcourir est la côte extérieure de la Mauritanie, qui se termine en un angle dont le sommet est l'extrémité de l'Afrique. On y trouve en moindre quantité les richesses de la précédente région; mais son sol est plus abondant et plus fertile : non seulement il rend avec profusion les semences qu'on lui confie, mais encore il produit naturellement certaines sortes de fruits qu'on n'y sème point. On rapporte qu'Antée régna jadis sur ces bords ; et, comme preuve de cette fable, on montre une petite éminence dont la forme est celle d'un homme couché sur le dos et qui passe dans le pays pour être le tombeau du géant. »

La tradition locale portait qu'Hercule le Tyrien, étant débarqué sur cette côte, y fut attaqué par un géant d'une force et d'une grandeur prodigieuses, souverain du pays, et connu sous le nom d'Antée. Hercule le vainquit à plusieurs reprises et le tua, quoiqu'il reçût toujours de nouveaux renforts de la Terre même, qui lui avait donné naissance. Il prit ensuite pour femme sa veuve Tingée, dont il eut un fils nommé Sophax, qu'on prétendait, au temps des Romains, être la tige des rois de Mauritanie. Le corps d'Antée fut inhumé près de la ville de Lixos, capitale de ses États, et que quelques anciens confondent mal à propos avec celle de Tingis, qui lui devait sa fondation. Le squelette du géant n'avait pas, suivant le bruit populaire, moins

de soixante coudées de long. Sertorius, curieux d voir, fit, dit-on, ouvrir le tombeau, y entra seul, sans rien dire de ce qu'il avait vu, en sortit donn les plus grandes marques de surprise et de vénérati il le fit religieusement refermer et offrit des sacrifi sur le lieu même, ce qui augmenta beaucoup le r pect pour le sépulcre, ainsi que le crédit de la m veille, et fit un plaisir extraordinaire aux habita Strabon dit que ces faits, qu'il regarde comme t fabuleux, ont été transmis par l'historien romain Ga nius[1].

« Les habitants de cette côte vivent les uns dans forêts, sans être pourtant aussi nomades que c dont nous venons de parler, les autres dans des vil dont une des plus florissantes est Lixa, sur le fleuve ce nom. »

1. Strabon, liv. XVII.



IX

EXPÉDITION DE POLYBE

Ce que nous avons à dire de l'expédition de Polybe complétera l'histoire des divers périples de l'Afrique.

Cette expédition eut lieu en 145 avant notre ère, un an après la prise de Carthage.

Scipion Émilien avait pensé, non sans raison, que, pour abattre à tout jamais l'ancienne rivale de Rome, il ne suffisait pas de la raser, qu'il fallait surtout la frapper dans la source même de sa puissance, c'est-à-dire dans sa richesse, lui enlever par conséquent tous les établissements qu'elle avait fondés sur les rivages africains de l'Océan. Ces établissements passaient pour très riches et ne comptaient pas moins de trois cents villes [1], dont la capitale, Lixa, était plus grande et plus formidable que Carthage elle-même. L'historien grec Polybe, ami du vainqueur, fut donc chargé d'aller en prendre possession. Il partit à la tête d'une puissante escadre, et, après avoir probablement recruté en route, à l'exemple d'Hannon, des guides et des pilotes expérimentés, il s'avança comme lui jusqu'au fond du golfe de Guinée.

1. Strabon, liv. XVII, ch. III, § 3. — Pline, liv. V, ch. Ier.

Polybe publia la relation de son voyage, mais ne nous est point parvenue; nous ne la connaiss aujourd'hui que par l'extrait suivant de Pline[1] :

« Au temps où Scipion Émilien commandait en A que, son ami l'historien Polybe reçut la mission d ler, à la tête d'une flotte, reconnaître cette partie monde. Voici, très sommairement, les renseignem qu'il rapporta de son voyage :

I

MAURITANIE

« En partant du détroit de Gadès, on trouve :

« Le golfe Saguti;

« Une ville sur le cap Mulelacha;

« Le fleuve Lixus, à 112,000 pas des Colonnes;

« Le fleuve Subur;

« Le fleuve Sala;

« Le fleuve Anas, à 205,000 pas du Lixus;

« Le port Rutubis, à 213,000 pas du Lixus;

« Le promontoire du Soleil;

« Le port Risardir;

« Le mont Atlas;

« Depuis l'Anas jusqu'au grand massif de l'Atlas il y a 485,000 pas, et cet espace est couvert de forêts pleines de ces fauves que nourrit l'Afrique. »

Il nous a paru indispensable d'écrire ainsi le passa

1. Pline l'Ancien ou le Naturaliste, écrivain latin du Ier siècle de l' chrétienne. Voir *Histoire naturelle*, liv. V., ch. Ier, § 8.

Pline, pour rendre plus sensible l'ordre des positions et celui des distances.

Recherchons maintenant ces positions en les soumettant aux distances indiquées. Leur exactitude remarquable prouvera qu'elles doivent être prises des Colonnes, comme dans Scylax.

En effet, le golfe Saguti de Polybe répond au golfe Cotes de Scylax, par conséquent à la baie d'Alcazar; le cap Mulelacha au cap Hermæum, par conséquent au cap Spartel. Il en est de même du Lixus. Polybe compte des Colonnes à ce fleuve 112 M. P., ce qui équivaut à 29 lieues environ. La distance entre Ceuta et le Louko est de 27 lieues sur nos meilleures cartes marines. La concordance de ces mesures prouve que le Lixus de Polybe n'a rien de commun avec celui d'Hannon, qu'il est le même que celui de Scylax, que celui de Ptolémée, que le Louko de la carte moderne; le Subur et le Sala conservent également leurs anciennes dénominations dans celles de Sebou et de Salat; l'Anas, à 205 M. P. ou 54 lieues du Lixus, est identique à l'Asama de Ptolémée, à l'Oummer-Rebia actuel, sur lequel est Azemor; le port Rutubis, à 213 M. P. ou 56 lieues et demie du Lixus, se retrouve de même dans Mazagan, à 57 lieues du Louko. Après ce port, l'itinéraire place le promontoire du Soleil, le *Solis mons* de Ptolémée, le cap Blanc du Maroc, le cap Cantin d'aujourd'hui. Le port Risardir doit répondre à l'emplacement de Safi. Puis vient l'Atlas, le grand Atlas, que les anciens regardaient non comme une chaîne, mais comme un massif particulier, dont la crête principale s'élançait pour ainsi dire dans l'Océan : c'est le cap Ghir.

Polybe évalue à 802 M. P. environ, ou à 190 lie la distance des Colonnes à l'extrémité de l'Atlas. pas avaient été comptés sur le sol durant la mar du corps expéditionnaire qui suivait la côte par te pendant que la flotte longeait le littoral par mer.

L'itinéraire ne fait pas mention des îles rencontré autrement il nommerait ici Cerné, que Polybe[1] pla en effet, à l'extrémité de la Mauritanie, près du m Atlas, à 8 stades ou 1,450 mètres environ du contin

Les déplacements du nom de cette île sont a nombreux que ceux du nom de Soloé : les Phénici l'avaient trouvée sur les bords du Triton occiden Hannon la transfère à l'île d'Herné ; Polybe la conf avec l'une des Canaries, comme le feront plus t Cornélius Népos[2] et Ptolémée[3], comme l'avait d fait Aristote, car il est probable que c'est d'une narie qu'il veut parler quand il dit : « On rappo qu'au delà des Colonnes d'Hercule les Carthaginois découvert une île déserte à plusieurs journées de n gation du continent, et que la grande fertilité de ce île ayant engagé plusieurs des principaux citoyens Carthage à s'y fixer, le sénat, pour arrêter l'émig tion, crut devoir rappeler ceux qui s'y étaient étab et défendre, sous peine de mort, d'y aller davantage

Comme on vient de le voir, cette première partie la relation nous a conduit à travers la Mauritanie pays des Maures. Où va nous conduire la seconde?

1. Voir un autre passage de Pline, liv. VI, ch. xxxvi.
2. Pline, liv. VI, ch. xxxvi.
3. Voir sa carte.

II

LE DÉSERT

« Après l'Atlas et les peuples qui l'habitent, continue Pline, on rencontre :

« Les Gétules Autotoles ;

« Le fleuve Cosenum ;

« Les tribus des Scelatites et des Masates ;

« Le fleuve Masatat. »

Cette seconde partie nous fait parcourir toute l'étendue du Sahara occidental. Les Gétules, en effet, étaient les rois du désert, qu'ils sillonnaient dans tous les sens, depuis l'Atlantique jusqu'aux Syrtes et depuis l'extrémité méridionale de la Mauritanie jusqu'au Sénégal ; c'était, d'après Strabon[1], la plus puissante des nations africaines. Les tribus dont parle Pline étaient sans doute riveraines de l'Océan ou peu éloignées de ses bords. Les Autotoles devaient habiter entre le Draa et le Rio de Ouro, les Scelatites et les Masates entre le Rio de Ouro (Cosenum) et la rivière Saint-Jean (Masatat). Les Autotoles devaient donc se trouver en contact avec les Maures ou Libyens de l'Atlas, et les Masates avec les Éthiopiens Daratites, dont il est question ci-après.

III

DU SÉNÉGAL AU FOND DU GOLFE DE GUINÉE

« Viennent ensuite :

« Le fleuve Darat, où vivent des crocodiles ;

1. Liv. XVII.

« Un golfe de six cent seize milles de longu(
limité par le cap Surrentium, qui se détache du m
Barcé et se projette vers l'ouest ;

« Puis le fleuve Salsum après lequel sont les Ét
piens Perorsi, et derrière eux les Pharusii, touchant
mêmes, dans l'intérieur des terres, aux Gétules Da
tandis que sur la côte se trouvent les Éthiopiens
ratites ;

« Enfin le fleuve Bambot, fourmillant de crocod
et d'hippopotames.

« Du fleuve Bambot courent dans la direction du s
est des chaînes continues de montagnes jusqu'à celle
nous appelons Théôn Ochéma, ou Escalier des Die

« Du Théôn Ochéma jusqu'au promontoire du C
chant il y a dix jours et dix nuits de navigation.

« Vers le milieu de cette étendue, Polybe a pl
l'Atlas, que tous les autres auteurs placent à l'extrén
de la Mauritanie. »

La troisième et dernière partie du *Périple* n.
parle de toutes les régions comprises entre le Séné
et le Gabon. Le Sénégal, c'est le Darat. Ce vieux n
s'est si bien conservé que, d'après le docteur Lenz,
ville de Saint-Louis est désignée sous le nom de N'I
chez les tribus de l'intérieur. Le cap Surrentium
identique au cap Blanc du Sahara : ce qui nous le 1
supposer avec quelque apparence de raison, c'est
mot *Barce,* qui semble synonyme de désert, car c'
ainsi qu'est appelé un vaste territoire inculte de
Cyrénaïque, dans une situation presque diamétral
ment opposée. Le golfe de six cent seize milles est
ui qui commence et se creuse au sud de ce cap po

s'étendre jusqu'au cap Vert, ou du Couchant, *promontorium Hesperium,* le plus occidental de l'Afrique. N'oublions pas que Pline avait pour principe de prendre ses mesures du midi au nord au lieu de les prendre du nord au midi, comme il le faudrait. Ainsi, dans la première partie de la relation, et c'est pour cela que nous avons cru devoir en renverser l'ordre, il avait calculé les distances en remontant, c'est-à-dire de l'Atlas aux Colonnes, au lieu de les calculer en descendant, c'est-à-dire des Colonnes à l'Atlas. Dans le passage qui nous occupe en ce moment il a fait de même : il a compté du cap Vert au cap Blanc, de sorte que dans l'ordre des positions le cap Surrentium doit venir avant le Darat ; Pline suit le même errement plus bas, lorsqu'il évalue la distance du Théôn Ochéma (mont Camaroun) au *promontorium Hesperium* ou cap Vert.

Le Salsum est le Saloum moderne, très reconnaissable dans sa dénomination ancienne. C'est immédiatement après que les Éthiopiens Perorsi et les Pharusii sont nommés dans le *Périple;* Strabon les place aussi dans le voisinage de ce fleuve, à trente journées de marche du Lixus, ce qui ne les empêche pourtant pas, dit-il, de communiquer avec les Maurusii. Ils suspendent alors, pour la traversée du désert, des outres d'eau sous le ventre de leurs chevaux. Un détail qu'on donne sur leur pays, c'est que l'été y est la saison des grandes pluies, et l'hiver, au contraire, la saison sèche. L'on assure encore que les Phéniciens y avaient anciennement des établissements considérables[1], qui au-

1. Strabon, liv. XVII, *passim*.

raient tous été détruits jusqu'au dernier. Tous faits sont d'une réalité frappante : on remarque, effet, en Sénégambie et en Guinée, les phénomè atmosphériques dont parle Strabon ; de plus, nous vons que les comptoirs phéniciens s'échelonna jusqu'aux hautes régions du Sénégal, de la Gambi du Niger, et c'est là précisément, entre les sources ces fleuves et le Théôn Ochéma, ou la mer, qu'habita les Pharusii, voisins à la fois des Gétules Daras, ajoute Strabon, des Nigrites, qui devaient se trou dans le Soudan actuel.

En résumé, aux trois grandes régions parcour par l'expédition correspondent trois grandes races effet, au nord, dans la Mauritanie, entre le détroit Gibraltar et l'Atlas, étaient les Maures d'origine byenne ; au centre, c'est-à-dire dans le désert, dan Sahara, entre l'Atlas et le Sénégal, étaient les Gétu dont descendent les Touaregs modernes ; enfin au s dans cette région complexe qui va du Sénégal au bon, étaient les Éthiopiens occidentaux. Mais ces tr populations avaient des rapports ensemble ; les Gétu touchaient d'un côté aux Maures et de l'autre a Éthiopiens, et Strabon nous disait tout à l'heure (les Pharusii traversaient parfois le désert pour al commercer avec les Maures ; nous verrons plus que ces derniers en faisaient tout autant pour al trafiquer avec les Éthiopiens. Aussi ne faut-il pas tonner si Pline applique la même épithète de Daras Daratites tout à la fois à des Éthiopiens et à des (tules : c'est que des tribus de l'un et l'autre peu occupaient les bords du même fleuve. Il est cepend permis de supposer que la prédominance dans ces

rages appartenait aux seconds, puisque le Sénégal a emprunté son nom actuel aux *Zénagha*, une de leurs tribus les plus considérables.

Le dernier fleuve mentionné dans le *Périple* est le Bambotum, le fleuve des monstres ou des hippopotames, aujourd'hui la rivière de Gambie, d'où part cette chaîne de vastes montagnes qui se prolonge jusqu'au Théôn Ochéma et à laquelle Polybe semble, d'après le texte, avoir donné le nom d'Atlas. Cette chaîne a-t-elle réellement porté ce nom ? Nous le croyons.

Aristote nous apprend dans ses *Météorologiques* qu'il y avait vers les sources du Chrémétès et du Grand Nil, autrement dit du Sénégal et du Niger, une montagne d'argent, *Arguros*. D'autre part, Polybe rapporte qu'il y avait en Espagne un autre mont *Arguros*, également célèbre par ses mines d'argent.

Ainsi donc, voilà deux montagnes situées à une immense distance l'une de l'autre et qui portent le même nom. Comment expliquer cette identité de dénomination? On ne peut, raisonnablement parlant, l'attribuer au hasard ou à une simple coïncidence. Mais alors? Alors il faut admettre que, selon toute vraisemblance, les hommes qui ont baptisé l'un de ces deux massifs métalliques ont baptisé l'autre. Quels étaient ces hommes? On peut facilement démontrer aujourd'hui par de bonnes preuves que ces hommes-là étaient des Atlantes ou Libyens.

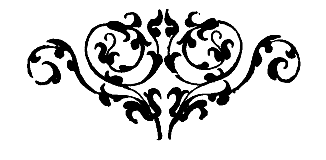
Les Atlantes, en effet, faisaient le commerce des métaux, et ils allaient les chercher un peu partout : le plomb et l'étain dans les îles Cassitérides ou Britanniques ; l'or, l'argent, le cuivre et le fer dans la Gaule et en Espagne. Mais ce n'est pas seulement de ces terres

qu'ils les faisaient venir, ils les tiraient aussi de ce
taines contrées de l'Afrique : le passage précité d'Ar
tote est on ne peut plus lumineux à ce sujet; il prou
avec la dernière évidence que les Atlantes exploitaie
les hautes régions du Sénégal, de la Gambie et du Nige
les mines de l'*Arguros* les y avaient attirés. Beauco
d'entre eux durent même s'y établir et se mêler a
indigènes, qui étaient des Éthiopiens, c'est-à-dire c
hommes à la peau noire; mais, sans doute pour se c
tinguer de ces derniers, ils gardèrent leur appellatic
nationale ou ethnique d'*Hespériens*, qui rappela
à la fois leur pays d'origine, leur race et leur couleur
des hommes d'Occident, fils d'Hespérus, à la pea
blanche. Leurs descendants ne sont pas tous morts,
en reste encore dans cette partie de l'Afrique, où ils or
fondé l'empire des Peuls ou des Foulahs. Les Peul
actuels sont les héritiers des Leuko-Éthiopiens origi
naires de l'Atlas occidental.

Ce qui nous affermit dans cette opinion, c'est que
Polybe, toujours d'après Pline, prête aux riverains du
Lixos les mêmes habitudes qu'Hannon à ceux de l
Corne du Couchant. Eh bien, cela étant, les Atlante
émigrés n'avaient-ils pas pu faire pour l'Atlas ce qu'ils avaient déjà fait pour l'Arguros, c'est-à-dire donner aux montagnes de l'Éthiopie occidentale, en souvenir de la terre natale, le nom porté par la chaîne libyque ? Quoi qu'il en soit, c'est encore, selon nous, la meilleure manière de comprendre et d'interpréter la dernière phrase du résumé de Pline, celle dans laquelle le naturaliste dit, sans doute d'après Polybe, que l'Atlas est placé vers le milieu de cette région qui court du promontoire du Couchant au

Théôn Ochéma, autrement dit entre le cap Vert et le mont Camaroun : *In medio illo spatio Atlantem locavit Polybius a ceteris omnibus in extremis Mauritaniæ proditum.*

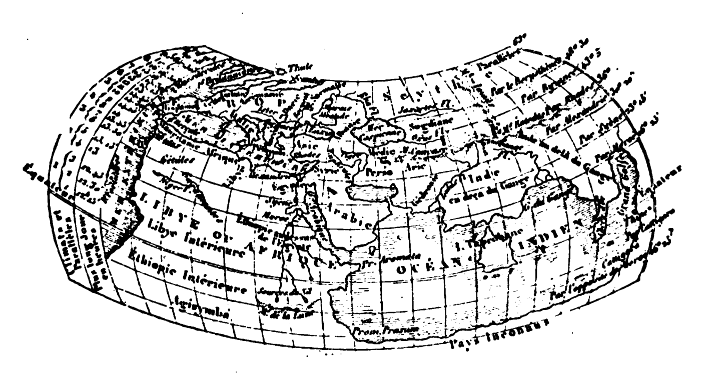
Nous avons vu que le Gabon, ou l'île des Gorilles, avait été le terme de l'expédition d'Hannon. Le Théôn chéma fut la fin de celle de Polybe; Rome avait par-out le long de l'Océan occidental substitué son autorité à celle de Carthage : la ruine de la cité punique était consommée.



X

GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE

L'ŒUVRE de Ptolémée, qui vivait dans les premières années du IIe siècle de Jésus-Christ, n'étant, pour ainsi dire, que le résumé des connaissances géographiques de l'antiquité, nous



Carte du monde d'après Ptolémée.

croyons devoir donner, à titre de renseignements, la carte générale du monde dressée d'après les travaux de ce géographe, ainsi que la partie se rapportant

plus spécialement à la côte occidentale de l'Afri
et un extrait des tables topographiques relatives
ces régions.



PARTIE SUPÉRIEURE DE LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Fac-simile d'une ancienne carte dressée d'après la géographie de Ptolémée.

EXTRAIT DES TABLES DE PTOLÉMÉE

DÉNOMINATION DES LIEUX	LONGITUDE	LATITUDE
Abyla Columna	7° 50′	35° 40′
Tingis	6 30	35 55
Cotes promontorium	6 0	35 55
Zilia fl.	6 0	35 40
Lix fl.	6 20	35 15
Subur fl.	6 20	34 20
Sinus Emporicus	6 10	34 10
Sala fl.	6 10	34 10
Sala urbs	6 20	33 50
Atlas minor	6 0	33 10
Rhusibis	6 40	32 30
Azama fl.	7 0	32 0
Solis mons	6 45	31 15
Herculis promontorium	7 30	30 0
Usadium promontorium	7 30	29 15
Atlas Major	8 0	26 30
Subos fl.	9 0	25 0
Salathos fl.	9 20	22 0
Nunius fl	10 0	18 20
Soloentia prom	9 30	17 30
Massa fl.	10 30	16 30
Daratus fl.	10 0	15 0
Portus Magnus	10 0	14 0
Arsinarium pr.	8 0	12 0
Ryssadium pr.	8 30	11 30
Stachir fl.	9 30	11 0
Nia fl	13 30	9 0
Hesperi Cornu (Corne du Couchant.)	13 0	8 0
Masitholus fl.	14 0	6 40
Sinus Hespericus (golfe du Couchant ou des Hespérides.)		
Hippodromus Æthiopiæ (Hippodrome de l'Ethiopie.)	14 0	5 15
Théôn Ochéma ou Deorum Currus mons (Char des Dieux.)	19 0	5 0

INTERPRÉTATION

POSITIONS MODERNES CORRESPONDANTES	OBSERVATIONS Pour les longitudes et les latitudes, il suffit de jeter un simple coup d'œil sur une bonne carte actuelle pour se rendre compte des erreurs commises par Ptolémée.
Ceuta. Tanger.	
Cap Spartel. Oued Arzilla [1]. Oued Louko [1]. Oued Sebou [1]. Golfe des Comptoirs. Rivière Salé.	1. Ces trois cours d'eau sont, comme le suivant, le Salé, tout à fait reconnaissables dans leurs anciens noms.
Ville de Sla ou Salé [2]. Cap Mazagan [3]. Port de Mazagan ou d'Azamor [3].	2. Sur nos cartes, la ville de Sla ou Salé est au nord de l'embouchure de la rivière du même nom. Ptolémée la met au sud, et c'est à tort.
Oued Oummer Rebia [3]. Cap Blanc du Maroc. Cap Cantin. Cap Safi. Cap Ghir. Oued Sous [4]. Oued Draa [4].	3. Ici l'ordre des positions est également renversé. Il doit être rétabli de la manière suivante : 1° Oued Oummer Rebia ; 2° ville et port de Mazagan ou d'Azamor ; 3° cap Mazagan.
Oued Noun [4]. Cap Blanc du Sahara. Rivière Saint-Jean. Sénégal fl. Saint-Louis. Cap Vert. Cap Manuel. sur lequel se trouve Dakar. Gambie riv. Casamance riv. Cap Roxo.	4. Même observation à cet endroit. L'Oued Noun, dans l'ordre des positions, doit précéder l'Oued Draa. L'Oued Noun a aussi gardé son ancien nom, comme d'ailleurs son voisin l'Oued Sous.
Rio Grande. Le golfe du Couchant ou des Hespérides est celui qui s'étend du cap Roxo au cap Sierra-Leone. Ile Sherboro [5].	5. Le nom d'hippodrome donné par Ptolémée à Sherboro se justifie pleinement par ce fait que la surface de cette île est très unie et très sablonneuse.
Massif des monts de Kong [6].	6. Le Théôn Ochéma de Ptolémée, qui correspond au massif des monts de Kong, ne doit pas être confondu avec celui dont il est question dans Hannon et qui est identique au Mont Camaroun. Le premier est situé dans l'intérieur des terres, vers les sources du Niger et du Sénégal, et le second sur les bords de l'Océan, dans le golfe de Biafra.

DISTANCES PRISES LE LONG DES COTES

ET COMPTÉES DEPUIS CEUTA

POSITIONS	DISTANCES EN LIEUES
Ceuta	0
Cap Spartel	15
Oued Zilia	21
Oued Louko	27 1/2
Oued Sebou	45 1/2
Oued Salé	52 1/2
Oued Oummer Rebia	80 1/2
Fort Mazagan	84 1/2
Cap Cantin	105 1/2
Port Safi	111 1/2
Rivière Tensif	117 1/2
Rivière de Mogador	132 1/2
Cap Ghir	148 1/2
Oued Sous	156
Rivière d'Assa	165
Cap Noun	204
Arguin	454

XI

DES TRADITIONS SUR LES ILES ATLANTIQUES

POUR compléter ces recherches, nous n'avons plus qu'à dire quelques mots des îles Atlantiques.

Les anciens désignaient ainsi les Madère, les Canaries, les îles du Cap-Vert, les Bissagos et l'île du Prince.

Nous savons par le *Périple* d'Hannon que les Phéniciens, ou tout au moins les Carthaginois, abordèrent à ces dernières. Mais avaient-ils connu les autres ? Sur ce point l'histoire et la tradition sont muettes; nous sommes obligés, pour avoir des renseignements précis, de descendre jusqu'aux derniers temps de la République romaine et de nous adresser soit à Sertorius, soit à Statius Sebosus, soit à Juba II, roi de Mauritanie, qu'Auguste venait de rétablir sur le trône.

C'est d'abord à Juba que nous allons nous adresser.

Ce prince, qui s'occupait des progrès de l'histoire et de la géographie, se trouvant à portée des îles Atlantiques, les fit reconnaître par ses vaisseaux.

Ayant sans doute appris par les gens de sa flotte que les côtes des Madère étaient remplies de murex, il établit des fabriques de pourpre dans ces îles, qui

reçurent de là le nom de *Purpurariæ insulæ*. Il eût é fort curieux d'avoir des détails sur ces teinturerie Juba devait en parler, mais ses écrits se sont perdu et il ne nous reste plus de lui qu'un extrait de son itinéraire dans Pline[1] et où il est question des î Fortunées.

« Au delà, dit-il, des Purpurariæ se trouvent les î Fortunées.

« La première s'appelle *Ombrios*. On n'y voit auc vestige d'édifice. Dans ses montagnes il existe étang et des arbres semblables à la férule : les ı sont noirs, et on en tire une eau amère; les autres sc blancs et donnent une eau agréable à boire.

« La deuxième se nomme *Junonia;* elle ne renfer qu'un petit temple bâti en pierres.

« Près de *Junonia* est une autre île du même no mais plus petite.

« Puis vient *Capraria*, remplie de chèvres et grands lézards.

« Vis-à-vis de ces îles est *Nivaria*, ainsi nommée neiges éternelles qui la couvrent.

« Près de Nivaria est *Canaria*, qui doit son nom multitude de chiens qu'elle nourrit. »

Il s'agit maintenant d'indiquer les îles actuelles a quelles celles-ci doivent ou peuvent être rapporté

Ombrios, c'est la Pluvialia de Sebosus et de Pto mée ou l'île de Fer d'aujourd'hui; elle manque de sc ces et n'a d'autre eau que celle des pluies: c'est à c.

1. Pline, liv. VI, ch. XXXVII.

circonstance, selon les uns, qu'elle devait son nom de Pluvieuse; mais, selon les autres, ce nom lui venait du fait suivant. Il y avait autrefois au centre de l'île un laurier miraculeux d'où tombait à la fraîcheur de la nuit une pluie abondante, due aux vapeurs qui s'étaient condensées pendant la chaleur du jour sous les feuilles de l'arbre; cette pluie alimentait une source voisine, qui, quoique insuffisante pour la consommation, n'en était pas moins une ressource en temps de sécheresse. C'est à cette source et à ce laurier que Juba fait certainement allusion, lorsqu'à propos d'Ombrios, il parle d'un étang et d'arbres semblables à la férule. S'il faut en croire certains voyageurs, ce fameux laurier existait encore en 1395, lors de l'arrivée des Espagnols, qui l'appelèrent l'*arbol santo*. Il fut, assure-t-on, détruit en 1612 par un ouragan.

Si vraisemblables et si naturelles que paraissent ces explications, nous pensons qu'il y en a une meilleure, et nous la tirons de la constitution physique du sol. Nous avons vu que l'île de Fer est dépourvue de sources: cela tient à sa nature volcanique; mais, en revanche, les brouillards y sont abondants et fréquents; à un moment donné, ils se résolvent en pluies fines. Que faut-il de plus pour expliquer le nom grec d'Ombrios, et le nom latin de Pluvialia, qui en est la traduction ?

Palma peut être considérée comme étant la Junonia des anciens, car Juba la place à peu de distance d'Ombrios.

Capraria semble correspondre à Gomère, qui nourrit encore de nombreux troupeaux de chèvres.

Quant aux deux dernières, elles se reconnaissent

facilement : Canaria dans Canarie, qui a gardé s(vieux nom, et Nivaria dans Ténériffe, la seule des îl où l'on trouve de la neige. En effet, le fameux pic (Teyde ou de l'Enfer, qui s'élève à plus de 3,700 mètre en est toujours couvert, comme il est presque toujo chargé de nuages.

Lancerote et Fortaventure sont les deux autres pri cipales îles de l'archipel ; mais ni Sebosus, ni Juba, ni Ptolémée, n'en font mention. Cependant Sertorius les aurait connues, et la chose est même certaine, s'il faut en croire Plutarque, qui fait certainement allusion à ces deux îles lorsqu'il dit : « Les îles Atlantiques sont au nombre de deux, séparées par un petit détroit et éloignées de l'Ibérie de deux cent quatre-vingt-six lieues ; on les appelle Fortunées. » Ces détails ne peuvent s'appliquer qu'à Lancerote et à Fortaventure. qui se trouvent, en effet, à cette distance de l'Esp gne et sont effectivement séparées l'une de l'aut par un canal de trois lieues de large. Comment et de quelle bouche Sertorius avait-il recueilli ces rens(gnements ?

On sait qu'après le triomphe de Sylla, et pour fı ses armes victorieuses, il avait passé le détroit de Gac avec la flotte qu'il commandait : il aborda un peu au-dessus des bouches du Bétis (Guadalquivir). Là, des navigateurs nouvellement arrivés des îles Atlantiqı lui en firent la description : une description tellement brillante, qu'il songea, dit-on, à s'y retirer, pour chercher dans une vie paisible le bonheur qui lui échappait au milieu des camps et des grandeurs. Malheureusement il fut assassiné par Perpenna, un de ses lieutenants, avant d'avoir pu exécuter son dessein.

Horace, dans une de ses odes écrites au temps des guerres civiles, propose aux Romains de donner suite au projet de Sertorius. « Traversons les mers, s'écrie le poète dans l'amertume de son âme; allons chercher ces riches contrées, ces îles heureuses, où la terre produit tous les ans sans être cultivée les dons de Cérès; où la vigne fleurit toujours, sans avoir besoin d'être taillée; où l'olivier ne manque jamais de se charger de fruits; où la figue mûre embellit toujours l'arbre qui la porte. Là le miel coule du creux des chênes; l'onde pure jaillit du haut des montagnes en frémissant. Là les chèvres viennent d'elles-mêmes s'offrir à la main qui les trait, et les brebis rapportent des mamelles toujours pleines. Point de contagion parmi les troupeaux, point d'astre funeste qui les consume. L'ours n'y vient pas le soir gémir autour des bergeries; la trace souterraine de la vipère n'y forme point de sillons. Cette heureuse contrée est remplie de merveilles; on n'y voit point ces inondations causées par les vents pluvieux, ni les herbes tendres desséchées par les astres brûlants. Le Roi du ciel prend soin d'y tempérer le chaud et le froid. Jamais le rameur d'Argos n'y conduisit son vaisseau. L'impudique Médée n'y porta jamais ses pas. Le pilote de Sidon ne tourna jamais ses voiles vers ces rivages, ni les compagnons du malheureux Ulysse. Retraite heureuse, que Jupiter a réservée pour les gens de bien. Fuyons, fuyons dans ces lieux, nous y arriverons heureusement : c'est moi qui vous l'annonce [1]. »

Horace va un peu trop loin quand il affirme que les pilotes de Sidon et d'Argos ne visitèrent jamais les îles

1. Horace, *Épode* XXI, v. 39 et suiv.

Fortunées. Salluste[1], au contraire, croit que les P niciens y abordèrent les premiers. D'un autre c Homère, que Strabon[2] appelle *le père de la géograp* y fait aller les Grecs dès la plus haute antiqu « Quant à vous, Ménélas, les immortels vous cond ront vers le champ Élyséen, aux bornes mêmes de terre, où le sage Rhadamante donne des lois, où hommes coulent une vie douce et tranquille, où ne connaît ni les neiges, ni les frimas, ni les plui mais où l'air est toujours rafraîchi par les haleine Zéphir que l'Océan y envoie continuellement[3]. » Et i a pas à s'y tromper, c'est bien du côté de l'Ibéri contrée heureuse par excellence, dont il avait ente vanter les richesses, la pureté de l'air et le bonh des habitants, c'est bien dans les îles Fortunées ou Bienheureux qu'Homère plaçait son Élysée. Maintena quant à savoir au juste où se trouvaient ces îles el mêmes, si elles étaient situées vis-à-vis de l'Atlas, plus loin, ou plus près, il ne le savait probablement p Mais d'autres que lui et après lui l'ont ignoré. En ef tandis qu'Hérodote va les chercher du côté de la grar oasis près de laquelle l'armée de Cambyse fut en velie sous le sable; tandis que Strabon[4], Méla[5] et Pli les identifient avec les Canaries, Statius Sébos et Ptolémée[8] semblent les confondre avec les îles Cap-Vert. De sorte qu'on est autorisé à se demanc

1. Salluste, *Fragm.* 254.
2. Liv. Ier, ch. Ier, § 2 et 11.
3. *Odyssée,* IV, v. 563 et suiv.
4. Liv. Ier, ch. Ier, § 5.
5. Voir le *Voyage d'Eudoxe.*
6. Liv. VI, ch. XXXVII.
7. Voir Pline, liv. VI, ch. XXXVII.
8. Voir sa carte.

si les anciens n'ont pas tour à tour et suivant les temps appliqué le nom de *Fortuné* à l'un et à l'autre de ces deux archipels.

Les renseignements sur les Hespérides ne sont pas plus certains. Cependant Hésiode paraît avoir eu quelques données positives sur ces îles lorsqu'il les place sur les bords de l'océan Atlantique[1], au delà du grand Atlas, vers le royaume lointain de la nuit. Comment avait-il pu être instruit de ce fait? Ce n'est pas évidemment par le *Périple* d'Hannon, puisque ce navigateur, comme nous l'avons déjà démontré, vivait vers l'an 700 avant notre ère et était par conséquent postérieur d'environ deux ou trois siècles à Hésiode, contemporain d'Homère, qu'on s'accorde à faire vivre vers la fin du xe siècle avant Jésus-Christ. Il faut donc nécessairement admettre qu'Hésiode n'avait pu apprendre ce fait que par les découvertes des Phéniciens et le voyage d'Hercule au delà des Colonnes, voyage et découvertes dont profiteront plus tard Hannon et les Carthaginois, pour pénétrer à leur tour dans les parages de l'Océan.

Mais, de même qu'après Homère il n'est plus question des Fortunées jusqu'à Hérodote, de même après Hésiode il n'est plus fait mention des Hespérides jusqu'à Scylax. Le voyageur de Caryande va chercher ces îles du côté de l'ancienne Cyrénaïque, où il y avait une ville du nom d'Hespéris et des arbres aux fruits d'or. Apollonius[2] les place sur les bords du Triton oriental, où le navire de Jason fut un jour jeté par la tempête; Strabon[3] les transporte près de Gadès, en Espagne,

1. *Théogonie*, v. 215 et suiv., 275 et suiv., 517 et suiv.
2. *Expédition des Argonautes*, IVe chant.
3. Liv. III, ch. II, § 13.

et les rapporte peut-être aux Madère. Quant à Diodo de Sicile, il est presque impossible, tant il y a de rapport, de ne pas reconnaître ses sept Atlantides ou Hespérides dans les sept Canaries.

Et si des Grecs nous passons aux Latins, nous tro vons la même incertitude et les mêmes contradictioı Virgile[1] les transfère vers les bornes de l'Océan, là le soleil descend dans les ondes, aux confins de l'] thiopie, où le grand Atlas soutient sur ses épaules ciel couronné d'astres étincelants. Pline[2] ne sait vra ment quel lieu leur assigner : il incline tantôt pour les environs de Bérénice, l'ancienne Hespéris; tantôt pour ceux de Lixe, sur les bords du Lixus; tantôt pour le golfe de la Corne du Couchant : c'est à ce deı nier endroit que les placent Sébosus[3] et Méla[4], et c'est, en effet, là qu'elles sont situées, comme noı l'a montré le *Périple* d'Hannon.

Hésiode et Méla ne sont pas moins précis sur l'emplacement des îles Gorilles, ou Gorgades, ou Gorgones, qu'ils relèguent dans les nocturnes contrées où soı les Hespérides, mais plus loin, au delà du golfe de Corne du Couchant. Nous avons vu dans la relation carthaginoise qu'elles se trouvent au fond du golfe de Guinée ou de la Corne du Midi, et c'est probablement là aussi que les avait trouvées Hercule, sept ou huit siècles avant Hannon.

Plusieurs auteurs ont pensé que les Gorilles, les Gorgades et les Gorgones formaient trois groupes d'îles

1. *Énéide,* IV, 480 et suiv.
2. Liv. V, ch. v, § 1er; liv. V, ch. ier, § 3; liv. XIX, ch. v; liv. XI ch. xxii; liv. VI, ch. xxxvi.
3. Voir Pline, liv. VI, ch. xxxvi.
4. *Voyage d'Eudoxe.*

différents : c'est une erreur. Xénophon de Lampsaque a pour ainsi dire reconnu leur identité dans le passage suivant cité par Pline[1] : « Près du promontoire de la Corne du Couchant, à deux jours de navigation du continent, sont les îles Gorgades, jadis le séjour des Gorgones. Hannon, général des Carthaginois, y pénétra, et ayant tué deux de ces Gorgones, qui avaient le corps tout velu, il en consacra les peaux dans le temple de Junon, où on les a vues jusqu'à la prise de Carthage. » Il n'y a point de doute, les Gorgades de Xénophon, habitées par des Gorgones velues, sont les mêmes que les Gorilles du navigateur carthaginois, dans le nom desquelles on a fait un léger changement.

Une autre erreur, qui a sans doute son origine dans le nombre de gorilles ou gorgones enlevées par Hannon, c'est d'avoir supposé trois îles Gorgades, lorsqu'il n'y en a jamais eu qu'une seule, celle qui correspond, comme nous l'avons vu, à l'île actuelle du Prince.

Voilà ce que nous apprennent sur les îles Atlantiques les diverses traditions anciennes. Les unes, celles d'Homère et d'Hésiode, nous rappellent les voyages fabuleux des Phéniciens et d'Hercule ; les autres, surtout celles de Méla et de Pline, sont visiblement calquées sur les *Périples* d'Hannon, d'Eudoxe et de Juba, qu'elles ont plus ou moins défigurés, mais pas au point cependant de ne pouvoir rétablir la vérité historique des faits.

Tous les voyages et toutes les traditions dont nous venons de parler, la carte de Ptolémée et l'extrait de ses Tables nous semblent former un ensemble de témoi-

1. Liv. VI, ch. xxxvi.

gnages assez imposants, de preuves assez conclua. pour pouvoir affirmer que les anciens avaient, dès temps les plus reculés, fait le tour de l'Afrique: Phéniciens après la guerre de Troie, les Grecs ver même époque, les Carthaginois et les Égyptiens cin six cents ans plus tard. S'il n'en eût pas été ainsi, c ment aurait pu naître cette opinion si répandue VII[e] et VI[e] siècles avant notre ère et qui admettai libre communication de l'océan Atlantique avec la des Indes? Une telle opinion, qui fut partagée et tenue par les plus illustres écrivains de l'antiquité, Hérodote, Cratès, Ératosthène, Posidonius, Strab Méla et Pline, une telle opinion, disons-nous, ne s'expliquer que par le fait même de la navigation au de l'Afrique. Les Portugais n'accompliront les mê voyages que des milliers d'années plus tard.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

EUROPE ET ASIE

DEUXIÈME PARTIE

EUROPE ET AFRIQUE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.